

Amour et devoir, par Mme Mathilde Grangier

AMOUR & DEVOIR

PAR

Mme MATHILDE GRANGIER

PARIS

Librairie Ed. VALLIN, Éditeur

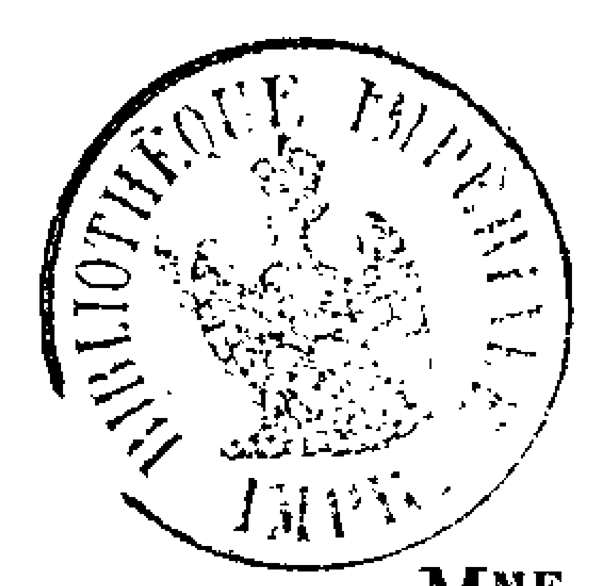
Rue Jacob, 50

1859

AMOUR ET DEVOIR.

Valence, Imprimerie E. MARC AUREL.

AMOUR & DEVOIR



PAR

Mme MATHILDE GRANGIÈR

PARIS

LIBRAIRIE ED. VALLIN, ÉDITEUR

Rue Jacob, 50

—

1859

A Madame Anaïs de Lacondamine.

Tu dois savoir, chère amie, qu'un auteur célèbre a dit que l'histoire est ce qu'on fait, et le roman ce qu'on devrait faire. Je ne sais trop jusqu'à quel point cette idée est vraie; mais comme tu trouveras de l'un et de l'autre dans ce livre que je te dédie, je laisse à ton

discernement le soin de juger si l'histoire est bien toujours ce qu'on fait et le roman toujours ce qu'on devrait faire.

Veuille ton amitié recevoir de la mienne ce même souvenir, et ton indulgence plaider en faveur de mon faible talent.

Toute à toi pour la vie.

Mathilde Grangier.

Sainte-Croix, 6 juin 1859.

AMOUR ET DEVOIR

L'AMIE.

L'un des souvenirs de mon enfance les plus récents à ma mémoire, est celui d'une noce où j'eus la faveur d'assister. J'étais à Lyon chez un oncle, mon parrain, auprès duquel je passais tous mes hivers. Nous habitions une des plus belles maisons du quai Saint-Clair et, sur le même palier de notre étage, restait une famille dans laquelle se trouvait une petite fille de mon âge. Cette petite fille allait à l'école, matin et soir, en sorte que j'eus plusieurs fois l'occasion de la rencontrer dans l'escalier; peu à peu nous liâmes connaissance, et enfin je l'invitai à venir passer toutes ses soirées avec moi, ce qu'elle accepta avec le plus grand plaisir, après en avoir demandé la permission à sa mère. Dire les charmantes soirées que nous passâmes ensemble serait trop long à raconter; seulement, ce ne fut guère le compte de mon oncle

qui avait un bonheur extrême à me conduire avec lui au théâtre; il fut obligé pendant quelque temps de se passer de ma société; le théâtre m'ennuyait; les scènes qu'on y jouait, comme toujours, ne pouvaient intéresser que les grandes personnes, et je m'y endormais le plus souvent au moment où tout le monde pleurait ou applaudissait. Mon amie, ma bonne et mes poupées, valaient infiniment mieux pour moi que toutes ces grimaces pathétiques ou folles; je restais donc à la maison autant que les égards dus à mon oncle me le permettaient. Souvent nos veillées se prolongeaient trop; alors nous voyions arriver la grande sœur d'Adèle (c'était le nom de mon amie); elle venait nous avertir qu'il était l'heure de se coucher; hélas! il fallait tout laisser; une larme perlait à nos paupières et nous nous quittions en nous promettant bien de nous revoir le lendemain.

Un jour Adèle vint plus tôt qu'à l'ordinaire; elle tenait par la main une petite fille à peu près de notre âge, qu'elle avait recrutée dans l'escalier; cette petite fille habitait un étage au-dessous et venait nous inviter à aller nous amuser chez elle; ce qui est nouveau est beau; je les suivis toutes les deux avec joie; nous entrâmes dans un joli appar-

tement, mais on ne nous fit pas les honneurs du salon ; vu notre âge, nous passâmes facilement là-dessus ; mais l'heure du goûter étant venue, la maman de notre petite amie, nous donna, quoi? un morceau de saucisson! pas l'ombre d'un gâteau tant maigre qu'il fût ; pas l'ombre du moindre bonbon! — L'affront nous parut trop grand pour le supporter ; nous sortîmes de chez notre nouvelle connaissance en nous promettant bien au fond du cœur de ne plus y retourner. — Mues par la même pensée, nous avions agi sans nous consulter, et lorsque personne ne pouvait plus nous entendre, nous nous fîmes mutuellement part de nos réflexions : Pour qui donc nous prend cette dame? Croit-elle que nous n'avons pas pour manger chez nous? Croit-elle que nous soyons plus pauvres qu'elle, parce que nous avons quelques degrés de plus à monter? Fi! de son morceau de saucisse ; ce n'est pas souvent qu'elle nous reverra. — Adèle n'avait guère plus de huit ans, mais elle avait de l'esprit ; elle coupa court à ces jérémiades qui auraient pu finir par des pleurs, et tâcha de relever mon amour-propre gravement blessé, en me disant : Ecoute, je crois que nous valons mieux que cette dame, parce que nous aurions mieux

agi qu'elle envers sa fille; ainsi donc laissons-les toutes deux tranquilles et n'y pensons plus; nous pouvons parfaitement nous en passer; d'ailleurs, nous avons à nous occuper de quelque chose de bien plus intéressant pour nous. — De quoi donc? — Alors, arrondissant son joli bras autour de mon cou, Adèle me dit en confidence : J'étais tout-à-l'heure derrière le paravent du salon; maman, ma sœur Joséphine et la grande Anna, son amie, causaient ensemble devant la cheminée; je ne faisais nulle attention à leur conversation qui, ordinairement, m'intéresse fort peu; ma préoccupation était toute à ma poupée que j'habillais pour le soir, lorsque j'ai entendu maman dire : Et que ferons-nous d'Adèle? — Ce mot m'a étonnée, j'ai prêté l'oreille, et j'ai entendu Anna répondre : Nous la coucherons. — Oh! non, a dit alors Joséphine, cette pauvre petite souffrirait trop d'entendre si près d'elle de la musique et des danses sans pouvoir y assister; ce serait la mettre au supplice bien inutilement. — Eh bien! ont répliqué les autres, nous l'enverrons coucher chez Mathilde, sa bonne amie. — Ecoutez, je vous prie, maman et Anna, a repris Joséphine, c'est moi qui dois être maîtresse de choisir mes invités; je tiens donc à

avoir à ma noce, ma petite sœur et sa jeune amie; avoir l'une sans l'autre serait cruel pour toutes deux, et je veux qu'elles profitent, sans mélange, d'un bonheur qui sera peut-être le seul que je pourrai leur procurer de ma vie; je vais partir, je vais vous quitter..... Comme sa voix commençait à s'altérer par une pénible pensée, maman et Anna se sont hâtées d'accéder à son désir, et il a été décidé que nous serions invitées comme de grandes personnes. Je suis sortie furtivement pour venir au plus tôt te le dire, lorsque j'ai rencontré la petite voisine avec sa bonne; alors j'ai tout oublié, et maintenant je suis bien contente de m'en ressouvenir à temps, pour nous consoler de ce qui vient de nous arriver là-bas. — Je fus si heureuse de ce que je venais d'entendre, que j'embrassai Adèle avec effusion; j'aurais bien désiré aussi aller en faire autant à Joséphine pour la remercier, mais je ne m'en sentis pas le courage; quoiqu'elle n'eût que dix-sept ans, son air sérieux et réservé, m'avait toujours inspiré certaine crainte; je sentais que je l'aurais beaucoup aimée pour peu qu'elle m'eût caressée, car elle était douce et bonne; mais son peu d'entrain et de laisser aller, m'ôtait toute envie de familiarité

avec elle. Je me sentais beaucoup moins de sympathie pour Anna, quoiqu'elle fût bien plus gaie que son amie; il fallait même que Joséphine réprimât quelquefois ses accès de folle joie; son caractère ne m'allait pas plus qu'à Adèle; il y avait chez elle une certaine fierté qui la portait à mépriser notre âge; il lui semblait qu'elle n'avait jamais été petite comme nous et paraissait nous regarder du haut de ses seize ans, ce qui choquait notre petit amour-propre qui commencait à parler.

—

LA NOCE.

Le jour de la noce arriva; il fut peut-être pour moi plus beau que pour la fiancée; j'étais du moins libre de tout souci. On me mit une robe blanche et l'on me frisa les cheveux tout autour de la tête; ma toilette faite, j'attendis Adèle qui devait venir me chercher; elle arriva, en effet, toute pétillante de joie; elle ressemblait à une jolie poupée dans sa toilette de bal: sa robe était rose, et ses cheveux,

noirs comme du jais, étaient enroulés dans un ruban rose aussi, dont les bouts flottaient sur son joli cou; sa figure un peu bouffie et très-fraîche, complétait la ressemblance. Elle m'emmena à la porte du salon de réception; là je restai immobile de surprise; ce salon si tranquille ordinairement me sembla métamorphosé par quelque fée en lieu enchanté : l'éclairage, les ornements gracieusement placés, les toilettes variées des dames, produisaient un effet si éblouissant, que mes jeunes yeux devaient naturellement en être étonnés. Mme Duc, la mère d'Adèle, croyant que c'était par timidité que je m'étais arrêtée, vint me prendre par la main et me conduisit vers Joséphine qui était assise à côté de la cheminée; Joséphine m'embrassa et je la contemplai avec bonheur : ce voile, cette couronne, cette robe de mousseline blanche formaient un ensemble si harmonieux avec sa taille gracieuse et ses yeux si doux, qu'elle semblait elle-même la fée qui présidait aux enchantements de ces lieux. De là, Mme Duc me conduisit vers une croisée où se trouvait un Monsieur qui regardait très-attentivement en dehors; comme il était nuit close, il ne pouvait alors contempler que les rayons de la lune formant des lignes ar-

gentées et vacillantes sur les eaux du Rhône; il se retourna à notre approche et je pus voir un homme assez grand, ayant une figure très-colorée et dont le teint légèrement hâlé annonçait un habitant de la campagne; ses yeux bleus manquaient un peu d'expression, mais quand il ouvrait la bouche, son accent et son langage annonçaient un homme de bonne maison : c'était le fiancé, le mari de Joséphine; il m'embrassa aussi, et dès-lors je devins libre; je courus retrouver Adèle qui m'attendait dans un coin reculé du salon. De cet endroit nous pouvions tout voir; mais nos remarques ne dépassaient pas les limites de notre âge. Ce n'est que bien plus tard, lorsque j'ai voulu rapprocher mes idées mûries du spectacle que j'avais eu sous les yeux, que j'en ai pu apprécier toutes les nuances. Joséphine Duc, l'héroïne de cette soirée, était de moyenne taille; ses traits en détail n'avaient rien de remarquable, mais le tout réuni formait un visage gracieux et agréable à voir; ses yeux bruns avaient une expression de douceur angélique qui frappait dès la première fois qu'on la voyait. Ce soir là, parée de sa toilette de noce, on pouvait dire d'elle et l'on disait à juste droit : C'est une jolie et charmante personne. Joséphine n'avait

que dix-sept ans lorsqu'elle fut demandée en mariage; le parti était pour elle très-avantageux, ses parents ne balancèrent pas à l'accepter et n'eurent pas de la peine à le faire agréer à leur fille, qui n'avait aucune raison pour le refuser. Aussi, le soir de sa noce ne se posa-t-elle pas en victime, comme le font souvent certaines fiancées : elle ne montra pas non plus une joie qu'elle n'éprouvait pas; elle était calme et naturelle; elle répondait avec à-propos et simplicité aux personnes qui venaient la complimenter; elle souriait avec douceur, et si parfois quelques larmes venaient mouiller ses longs cils, ce n'étaient que des larmes arrachées par le regret de quitter sa famille qu'elle aimait, pour une famille qu'elle ne connaissait pas encore. M. Lucien de L., le futur époux, avait douze ans de plus que sa fiancée; il était riche et possédait en Suisse un joli château qu'il habitait toujours; Joséphine lui plaisait, et il était très-heureux de l'avoir obtenue. — Mais pourquoi donc, aurait-on pu demander, pourquoi se tient-il à l'écart et regarde-t-il les rayons de la lune plutôt que de se rapprocher de celle qu'il a choisie pour être la compagne de sa vie? — Qui le connaissait pouvait répondre : C'est qu'il est sauvage; c'est qu'il n'aime

pas le cérémonial du monde, et quoiqu'il sache très-bien s'en acquitter, il en secoue la gêne autant qu'il peut; il lui semble être ce soir esclave; il n'est bien qu'en liberté, et cette liberté, il ne la trouve qu'aux champs.— Cependant Anna, qui était la demoiselle d'honneur, crut devoir arracher notre ami du dehors à ses contemplations très-peu opportunes; elle vint l'avertir qu'il eût à se préparer à ouvrir le bal qui allait bientôt commencer. Pendant qu'il pense à changer le cours de ses idées, parlons un peu d'Anna. Cette jeune fille avait un an de moins que Joséphine, mais elle avait toujours été plus avancée qu'elle dans ce qu'on appelle l'esprit du monde; elle aurait même pu gâter le cœur simple de son amie, si elle eût été libre de manifester ses plus intimes pensées. Son père avait été associé avec M. Duc, dans un commerce de commission très-étendu qu'ils avaient formé eux-mêmes et qu'ils avaient mené ensemble à bonne fin; leur amitié était de longue date; aussi quand le père d'Anna se vit sur le point de mourir, crut-il bien faire de recommander à son ami, sa jeune femme et sa jeune fille qu'il regrettait tant de laisser seules parmi un monde corrupteur. Il s'était bien adressé, et son mandat fut rigoureu-

sement rempli par M. Duc qui prit soin de ses deux intéressantes protégées comme s'il eût été leur père. Anna fut élevée avec Joséphine, et par les mêmes maîtres, qui venaient chaque jour leur donner des leçons; elles ne furent ni l'une ni l'autre mises en pension, ce qui resserra encore plus le lien d'amitié qui existait entr'elles : elles se regardaient comme deux sœurs. Anna était un peu plus grande que son amie; ses yeux tenaient du bleu et du gris, mais, malgré cette nuance bâtarde, ils étaient quelquefois si vifs et si expressifs, qu'on en détournait malgré soi la vue; son nez un peu relevé et sa bouche plissée dédaigneusement aux coins, complétaient cette physionomie tout à fait à l'opposite de celle de Joséphine; c'est le pli de cette bouche, d'ailleurs fort jolie, qui m'avait éloignée d'Anna pendant mon enfance; il me semblait toujours qu'elle se moquait de moi. Le soir de la noce, la fraîcheur d'Anna était éblouissante; elle avait ce qu'on appelle la beauté du diable. Du reste, elle remplissait parfaitement les fonctions de demoiselle d'honneur; elle était dans son centre; elle était bien parée, bien complimentée et pouvait pour la première fois de sa vie, montrer son esprit et les agréments de sa personne.

Adèle et moi, toujours dans notre petit coin, étions en train de choisir les figures et les toilettes qui nous convenaient le mieux et pour lesquelles notre goût souvent différait, lorsque tout à coup nous sommes réveillées par un accord étourdissant; c'est la musique qui annonce la danse; les musiciens, comme dans les palais enchantés, sont invisibles; on les a relégués dans une espèce d'alcôve attenante au salon, et comme je ne les avais pas encore remarqués, je fus secouée très-violemment par ce bruit inattendu. Dans un clin d'œil, les danseurs et les danseuses furent en place et le bal commença, ouvert par les deux époux, qui dansèrent ensemble à peu près comme deux étrangers. Un observateur eût pu voir qu'entr'eux, il n'y avait pas trace d'amour.

Que dirais-je de plus de cette soirée? Elle se passa comme toutes les autres de ce genre que j'ai vues depuis; il y eut d'excellents rafraîchissements, de délicieuses pâtisseries et un buffet si splendidement garni, que nous regrettions fort avec Adèle que la petite au morceau de saucisson n'eût pu en être témoin. J'ajouterai cependant encore que nous fîmes l'honneur à deux jeunes messieurs de danser une fois avec eux; nos petits bras étant trop courts

pour atteindre à leur épaule, nous nous élevions de tout notre pouvoir sur nos pointes de pieds et nous sautions comme de petits papillons. Ce fut la fin de notre soirée, d'Adèle et de moi, bien entendu; nous ne pouvions veiller comme les autres; nous fûmes nous coucher, et je crois qu'Adèle dormit; pour moi, je fus balancée toute la nuit par des êtres surnaturels habillés de toutes les couleurs et qui chantaient des fanfares étourdissantes. En me réveillant le lendemain à midi, je mêlai le faux au réel et je crus un moment que tout ce que j'avais vu la veille, n'était qu'un effet de mon imagination; il ne fallut rien moins que la présence de ma petite amie qui vint en pleurant m'annoncer le départ de sa sœur, pour remettre mes idées à leur place.

—

LA FOLLE.

Depuis cette noce, trente ans se sont écoulés; trente ans! Quel espace de temps! Qu'il a été long à passer! De combien d'événements il a été marqué!

et maintenant il n'est plus qu'un rêve !... Ces trente années ont complété pour moi toutes les phases d'une vie ordinaire : jeune fille, épouse, mère, veuve; illusions, bonheurs, vicissitudes, chagrins, tout s'est déroulé, tout a passé, tout a fui comme ce temps qui a fui aussi pour toujours. — Que me reste-t-il de tant d'événements, de tant d'émotions? — Des souvenirs. — Que me reste-t-il en choses visibles pour me rappeler ces souvenirs? — Un vieux couvent dont les vastes corridors, les sombres voûtes, austères autrefois avec les moines noirs qui les habitaient, rajeunis et égayés plus tard par une charmante famille, sont redevenus tristes et silencieux, depuis que la solitude et l'ennui sont venus remplacer ces divers habitants, qui ont paru et disparu, qui se sont succédé comme les jours aux jours, les années aux années. Oui, j'habite un antique monastère, converti depuis longtemps déjà en maison de campagne; il est placé sur un coteau qui domine une petite plaine bordée par la Drôme aux flots rapides et par la route impériale, ancienne voie romaine qui traversait le pays des Voconces. Des montagnes élevées forment le fond du tableau; l'une d'elles tout à fait isolée, est couronnée par les restes délabrés d'un ancien château-fort; cette

vue rembrunit le paysage; on voit encore là la main du temps qui détruit tout, qui démolit, pierre par pierre, ce que d'autres mains avaient construit à si grands frais. — Que de sueurs, que d'argent ont été prodigués pour élever ces immenses tours, pour combiner ce ciment qui devait être éternel! Eh bien! tout a été inutile; les révolutions sont venues brutalement commencer la destruction de tant de labeurs, et le temps, sans se gêner, et avec sa patience ordinaire, finit peu à peu l'œuvre. — Il y a quelques mois j'étais absorbée par mille pensées de ce genre, qui tendaient toutes à me dégoûter de la vie; j'errais seule dans les corridors de ma maison où tant d'êtres inconnus et d'êtres chéris avaient passé et où ils ne devaient plus revenir; j'étais sous le coup de mon dernier et bien cruel chagrin, en sorte que toutes ces idées grossissaient dans mon cerveau et devenaient monstrueuses, à mesure, surtout, que la nuit s'avançait; je faisais une prière fervente, espérant que Dieu et un tranquille sommeil viendraient dissiper et détruire ces fantômes de mon imagination; vain espoir! le sommeil était impossible, et ces fantômes loin de s'évanoir, devenaient presque des réalités quand, au milieu de la nuit, j'entendais, ou, du

moins, je croyais entendre, sous ces vastes voûtes, résonner le pas cadencé des moines récitant leur bréviaire ; et plus près de ma porte le frôlement d'âmes plus légères et plus gracieuses. — Ne croyez pas, chère lectrice ou cher lecteur, que je sois la folle annoncée par mon titre ; loin de là ; je n'avais pas perdu la raison, ni je ne croyais pas aux revenants ; mais j'avais perdu la tranquillité de l'esprit, et alors je pouvais bien, comme tant d'autres, du reste, donner des formes au bruit du vent, ou au tapage nocturne de certains animaux. Une solitude trop prolongée commençait à attaquer mes nerfs, devenus plus sensibles par les peines morales ; il fallait y porter remède ; le meilleur à mon avis, était un voyage. Ce projet bien mûri, il ne s'agissait plus que d'en choisir le but : le monde est grand ; chacune de ses parties a un côté intéressant. Tournerai-je mes pas vers la grande ville, ou choisirai-je les beaux sites? C'est ce que je me demandais, lorsqu'un matin, le facteur qui m'apporte chaque jour, soit des consolations, soit de nouvelles peines, me remit une lettre dont voici le contenu :

Genève, ce 30 juin.

« As-tu donc oublié ta première amie ? Com-
« ment ! tu as des peines ; tu as plus, tu éprouves

« de grands chagrins et tu ne songes pas à venir « les épancher dans le cœur de ton amie à la- « quelle, sans te le reprocher, tu as fait bien des « infidélités; mais elle te les pardonne parce « qu'elle t'aime, et elle te déliera tout-à-fait si tu « viens la voir. Allons! du courage, chère Mathil- « de; il n'y a que le premier pas qui coûte; sors « de chez toi d'abord puis dès que tu auras fait « quelques kilomètres tu voudras en faire davan- « tage, alors tu viendras jusque chez moi où tu « trouveras une bonne amie pour te consoler et « un beau pays pour te distraire. Adieu, je t'at- « tends. » ANNETTE.

Cette invitation était trop franche et trop attrayante pour ne pas y répondre; d'ailleurs mon but était tout trouvé. Je partis, mais non sans emporter avec moi ma tristesse; cependant à Lyon étant obligée de prendre la roturière rotonde de la diligence, j'y trouvai des voyageurs dont la gaîté réveilla un peu, jusqu'à Genève, la mienne depuis si longtemps endormie; dans l'aristocratique coupé je n'aurais probablement pas trouvé des gens aussi expansifs; c'étaient deux jeunes gens et un bon paysan, sans doute deux commis-voya-

geurs et un *naturel* des frontières ; ils devisèrent tout le chemin, à qui mieux mieux, se moquant, quelquefois avec à-propos, de tous les passants. Dans chaque village que nous traversions, mes jeunes étourdis appelaient tantôt Pierre, tantôt Jacques, et tous les Pierre et tous les Jacques du pays paraissaient sur leurs portes ou à leurs croisées pour voir qui les appelait ; la voiture filait et les laissait ébahis. Arrivés sur la frontière de la Suisse et quand le dernier gendarme français eut tourné le talon, après s'être moqués sans gêne de la tournure de ce fonctionnaire illettré, mes compagnons de voyage respirèrent avec force. — Ah ! nous voilà donc, dirent-ils, sur la terre de la liberté ? Ah ! respirons, respirons cet air si nouveau pour nous ! Sentons quelle est l'odeur de cette belle liberté ?

— Qu'aurez-vous de plus et que serez-vous de plus ? leur dis-je.

Ce voyage m'avait préparée à paraître devant mon amie d'une manière à peu près sortable ; aussi fut-elle étonnée et contente de mon visage qu'elle s'attendait à voir triste et défait. Sa réception fut charmante, ce qui m'engagea à rester chez elle quelques jours de plus que je ne le pen-

sais. Lorsque je crus pouvoir prendre congé d'elle, je lui manifestai l'intention de visiter en détail les bords du lac qui me paraissaient dignes d'être vus; elle m'approuva, et je partis dans une calèche que j'avais louée pour être tout-à-fait libre de mes mouvements : j'avais consacré ma première journée à visiter le château de Mme de Staël; aussi me dirigeai-je vers Copet; mais, avant d'arriver dans cette petite ville, je remarquai un paysage tellement à mon goût, que je voulus m'arrêter un moment pour le voir tout à mon aise; je descendis dans une petite hôtellerie qui tient à un hameau, et me disposai, pendant que mon cocher et mon cheval se rafraîchissaient, à aller respirer l'air pur du canton de Vaud sous ces verts bosquets qui bordent le lac; néanmoins, la propreté de mon hôtel et celle de ma jeune hôtelière, m'engagèrent à prendre un bouillon, ce que je fis en toute sécurité; puis je sortis bien disposée de corps et d'esprit à jouir pleinement de tout ce qui allait se présenter à ma vue. Ma promenade fut longue et très-longue; je fis mille tours et détours dans des chemins ombragés et serpentant au milieu des prairies; j'arrivai, je ne sais combien de fois vers le Léman, dont l'onde limpide et pure

venait battre à mes pieds, et dans laquelle j'apercevais fréquemment de petits poissons frétillant, allant et venant, montant et descendant, plus heureux certainement dans leur eau que moi sur la terre. Ma journée se passa ainsi ; je ne m'aperçus qu'elle était finie que lorsque je vis les ombres des arbres grandir à l'infini dans le lac ; je repris alors le chemin de mon hôtellerie, bien décidée à aller coucher à Copet; mais, tout en cheminant, je vis sur le bord de la route que j'avais prise cette fois, la porte ouverte d'un cimetière : une église et un cimetière sont pour moi quand je voyage, des objets de curiosité; d'église il n'en était pas question dans ce village où je me trouvais; il y avait un cimetière, je ne pouvais passer sans le visiter. J'entrai donc dans ce lieu du repos, et je fus surprise et charmée de la simplicité qui y régnait : quelques tombes étaient marquées par un simple poteau noir sur lequel on avait tracé le nom de la personne qui y était ensevelie; d'autres encore plus modestes n'avaient pour tout ornement, que quelques plantes de mauve et de gazon. Oh! qu'elle est imposante cette simplicité; et de combien elle est préférable à ce vain luxe dont on a si généralement l'habitude de parer les tom-

beaux! En effet, les beaux monuments vont-ils avec les morts? Pourquoi vouloir rattacher à la terre des êtres qui ne lui appartiennent plus? Et pourquoi les vivants cherchent-ils par des ornements inutiles, à détourner les yeux de la réalité? Pourquoi cherchent-ils des objets d'art dans un lieu où ils ne doivent venir que pour apprendre l'humilité et le détachement des choses d'ici-bas? Je parcourus le cimetière en tous sens, cherchant quelques rares épitaphes; celles que je trouvais étaient toutes très-simples; enfin, lasse de lire des noms inconnus je retournais sur mes pas, lorsqu'un nom que je crus reconnaître m'arrêta; sur un poteau déjà un peu déteint par la pluie, je déchiffrai ces mots : Joséphine Duc, épouse regrettée de M. Lucien de L.... décédée le 8....; je ne pus lire le reste effacé par le temps. A ce nom je sentis mon cœur se serrer, et des larmes coulèrent de mes yeux. Comment! disais-je, serait-ce donc cette belle fiancée, que je vois encore si fraîche sous sa couronne blanche, qui serait là couchée sous cette pierre humide? Frappée d'une semblable découverte, absorbée par de tristes pensées, je me déviai de ma route et, marchant toujours, j'arrivai au bout d'une allée que je

croyais être celle de sortie, mais je n'y trouvai pas de porte; j'étais probablement à l'autre extrémité du cimetière, et la nuit venait; la lune apparaissait derrière de grands peupliers dont les feuilles faisaient entendre un bruissement continuel et presque lugubre; je cherchais à me reconnaître en lisant les noms déjà lus; mais de temps en temps un nuage qui passait devant la lune m'arrêtait; alors je frissonnais à la pensée que peut-être je ne pourrais me reconnaître et qu'il faudrait passer la nuit dans ce sinistre lieu; enfin je retrouvai le nom de Joséphine et par là l'espoir de retrouver aussi mon chemin; j'allais hâter ma course, lorsque je m'arrête presque terrifiée à la vue d'une figure noire, accroupie et immobile sur la tombe de mon ancienne amie; au moment où je cherche à me rendre compte de cette vision, elle fait un mouvement, se lève et, avec la rapidité de l'éclair, vole vers moi, saisit ma robe et crie d'une voix singulière : Ah ! c'est toi enfin ! c'est toi que je revois ! Ah ! que tu m'as fait attendre ! puis suivent des paroles incohérentes que je ne peux, ni ne veux comprendre. J'éprouve alors un sentiment de frayeur que je ne connaissais pas; il me semble que tous les morts me tirent par ma

robe et que tous crient à mes oreilles; un tremblement me saisit, mes genoux sont près de fléchir, lorsqu'un autre personnage arrive en ce moment, prend avec force l'être incompris qui me tenait énergiquement, l'entraîne et m'entraîne aussi jusque vers la porte de ce triste séjour : me voilà dehors, et je ne sais comment je me retrouve seule. Quelqu'esprit faible à ma place eût certainement cru avoir affaire à l'âme de Joséphine, pauvre âme en peine revenue pour se plaindre à moi; et cette idée l'eût accompagnée toute sa vie : mais, justement, l'impression avait été pour moi trop forte, la scène, dont je venais d'être témoin, trop extraordinaire pour que je ne cherchasse pas à rassurer mes esprits, en m'éclairant à ce sujet d'une manière positive; je rentrai donc à l'hôtel, bien décidée maintenant à remettre mon départ au lendemain; je fus aussi forcée de renvoyer à ce jour là les questions que je me proposais de faire à l'hôtelière sur tout ce que je venais de voir; j'avais besoin avant tout de repos, et je ne pus l'obtenir, je l'avoue, qu'à l'aide d'une potion calmante.

—

LA RECONNAISSANCE.

Mon réveil fut pénible ; je ne me rendais pas bien compte de la scène de la veille ; était-ce un songe ? était-ce une réalité ? je fus réveillée tout-à-fait par une conversation que j'entendis dans la cuisine, au-dessous de ma chambre ; j'eus hâte d'y descendre, espérant avoir quelques éclaircissements sur ce qui me préoccupait si vivement. En entrant dans la cuisine, je vis un domestique en livrée qui en sortait ; alors, je m'approche de l'hôtelière, jeune femme vive et proprette, et lui dis : Comment donc ! dans votre pays où je croyais que la simplicité régnait, vous avez des domestiques à livrée ! — Oh ! madame, me répondit-elle, ici, comme partout, il y a des gens de luxe ; du reste, ce domestique n'appartient pas à une maison de Suisse ; il est chez des Français. — Ah ! — Oui, chez une dame qui, je crois, est de Lyon, elle s'appelle Mme de B. ; puis, comme réfléchissant, elle ajouta : — Pauvre garçon ! il en a eu une cruelle hier soir ; il me le racontait tout à l'heure ; figurez-vous que la maîtresse de la maison devant partir pour quelques temps, lui avait expressément recommandé, ainsi

qu'aux autres domestiques, une pauvre folle qui est toujours enfermée dans une chambre haute; Madame avait dit en partant : Mes amis, vous êtes responsables de la folle; si à mon retour je m'aperçois qu'il lui ait manqué la moindre des choses, s'il lui est arrivé le moindre accident, je vous avertis bien que vous serez tous renvoyés. Eh bien! hier on ne sait comment la folle a trouvé le moyen de s'enfuir; elle a disparu, à la grande terreur des domestiques; ces pauvres gens l'ont cherchée partout; ils croyaient un moment qu'elle s'était jetée dans le lac, lorsque heureusement celui que vous avez vu tout à l'heure, en courant tout effaré, passa devant la porte du cimetière; là il crut reconnaître sa voix; il est entré, a vu la folle et l'a arrachée aux mains d'une personne qui paraissait vouloir l'étouffer dans ses bras; il ne sait encore si c'était l'ombre de quelque mort; mais il était responsable de la folle et ne pouvait éviter, malgré sa frayeur, de la sauver du danger qu'elle semblait courir; il l'a emportée avec toute la vitesse de ses jambes et l'a réintégrée dans sa masarde, bien décidé à la tenir fermée à double tour, jusqu'à l'arrivée de la maîtresse. Que pensez-vous de cela, madame? moi, je ne puis croire aux revenants;

cependant, c'est une histoire bien singulière. — Je ne crus pas devoir répondre à cette interpellation ; j'étais encore plus qu'avant aiguillonnée par la curiosité, et je fis plusieurs questions sur les habitants de la maison qu'habitait le domestique. La jeune femme paraissait aimer à parler, mais elle était peu instruite de ce que je lui demandais ; elle me dit que depuis qu'elle habitait le pays, elle avait toujours vu Mme de B., maîtresse de la jolie maison de campagne appelée le Colombier ; qu'elle y restait avec ses deux filles, charmantes demoiselles dont les seules distractions extérieures étaient les promenades à cheval. M. de B. existait bien, mais on ne l'avait vu que très-rarement ; on pensait qu'il habitait toujours Paris, et l'on croyait que sa famille était allée le voir dans ce moment. L'hôtelière ajouta que je ferais bien d'aller visiter cette belle habitation ; que les étrangers avaient le droit de parcourir les jolies promenades qui entourent le château.

Voyant l'impossibilité d'en savoir davantage de ce côté là, je résolus de chercher par moi-même quelques renseignements plus précis sur une famille qui m'intéressait sans bien savoir pourquoi ; je sortis et m'acheminai vers le Colombier, qui

est tout-à-fait en dehors du village; les arbres me cachaient la maison, mais je vis une ceinture de muraille, dans laquelle était percée une petite porte ouverte en ce moment; j'entre et je parcours plusieurs allées bien sablées et fraîchement ombragées par une charmante variété d'arbrisseaux; je chemine toujours et j'arrive droit aux bords du lac; je trouve là un banc si admirablement placé pour le repos du corps et de l'âme que je ne puis résister à l'envie de m'y asseoir: quel lieu délicieux! quelles douces pensées il inspire! les flots du lac, si légers et si inoffensifs, semblaient arriver de bien loin, pour venir mourir ou plutôt s'endormir sur un lit de mousse et de fleurs; le clapotement de ces eaux limpides, le bruit des feuilles agitées par l'air; l'ombre des arbres aux mille formes projetées dans leur miroir liquide, tout cet ensemble formé d'ombre, de lumière, de solitude et de vie, avait pour moi un charme si irrésistible, que je m'y serais certainement oubliée longtemps, sans l'apparition subite d'une jolie petite créature vivante qui vint rompre la monotonie du lieu et changer le cours de mes idées. C'était une levrette aux jambes délicates, au nez fin; elle fit vers moi un

bond de folle joie; mais tout à coup elle s'arrête, s'assied, et tenant une patte levée, elle reste en observation; elle s'était trompée et ne savait que faire. Moi, de mon côté, je la regardais avec attention, et comme je voyais à son cou un collier en maroquin rouge sur lequel était une plaque où j'apercevais des mots gravés, j'avais tout intérêt à ne pas l'effrayer, pour avoir le temps de lire le nom de son maître; je l'appelle, je la flatte et je lis à la hâte ces mots : J'appartiens à Adèle de B.; c'était assez; j'avais vu sur un tombeau : Joséphine, je voyais sur le collier d'un levrier : Adèle : ce sont évidemment mes anciennes connaissances. Je suis la levrette, qui, de bonds en bonds, me conduit jusqu'à la maison, joli petit château moderne sur le devant duquel est une terrasse couverte de vases de fleurs, preuve que ce sont des dames qui l'habitent; j'entre dans une cour où je vois deux domestiques lavant et frottant une voiture; je leur demande sans préambule aucun si leurs maîtresses arriveront bientôt; ils me répondent qu'ils ont l'ordre d'aller les prendre à Genève dans huit jours, qu'ils se préparent pour cela. Je les quittai, bien décidée d'attendre le temps qu'ils m'avaient désigné, pour savoir si cette Adèle

était réellement mon Adèle d'autrefois ; je l'aimais toujours du plus profond de mon cœur, quoique nous nous fussions séparées bien jeunes ; et malgré tous les événements d'une vie agitée, jamais son souvenir n'était sorti de ma mémoire. Trop jeunes pour nous écrire, nous avions peu à peu perdu nos traces. Ses parents et mon oncle quittèrent la maison qu'ils habitaient ensemble ; ils n'avaient aucune relation entr'eux ; ce qui me rendit impossible de retrouver mon amie. En sortant de pension, j'avais profité d'un voyage à Lyon, pour prendre des informations sur elle, mais je ne pus rien découvrir. J'avais maintenant l'espérance de la retrouver ; j'attendis donc avec bonheur le délai qui m'avait été fixé. Ce délai expiré, la calèche partit en effet ; je la vis passer sur la route ; le lendemain, elle était de retour ; la maîtresse d'hôtel m'en avertit ; elle me dit que Mme de B. était arrivée ; alors je fis à la hâte une lettre que je lui remis pour elle, lui recommandant expressément d'attendre la réponse ; voici son contenu :

« Madame,

« Ne soyez point étonnée de cette lettre ; elle « vous est adressée par une voyageuse qui cher-

« che son amie et qui croit l'avoir trouvée : c'est
« Mathilde qui cherche Adèle, Mathilde, sa petite
« voisine, sa petite amie d'autrefois et qui l'aime
« autant qu'autrefois ; si elle ne se trompe pas,
« répondez-lui je vous prie ; si elle se trompe,
« veuillez, madame, au nom de l'amitié, pardon-
« ner son indiscrétion et recevoir ses salutations
« sincères et dévouées. » MATHILDE.

La jeune hôtelière porta la lettre aussitôt et ne tarda pas à être de retour. Que vous a-t-on répondu ? lui demandai-je avec émotion. — On m'a dit, et c'est la femme de chambre, qu'il n'y avait pas de réponse. — J'avoue qu'à ces paroles j'éprouvai un moment de peine impossible à décrire, un serrement de cœur qui m'obligea de me jeter dans un fauteuil. Je me suis trompée, disais-je, ce n'est pas elle, ou bien, elle ne veut pas me reconnaître ; elle ne me répond pas, c'est un affront ; allons ! partons immédiatement, qu'aurais-je à faire encore ici ? Je n'avais pas achevé de penser, que j'entends frapper légèrement à ma porte ; elle s'ouvre, une dame à l'œil vif, gracieuse et bien vêtue entre et se précipite dans mes bras en s'écriant : C'est Mathilde ! — Oh ! c'est donc toi ? c'est donc bien

toi? — Adèle! dis-je. Voilà tout ce qui put sortir de ma bouche; la surprise et l'émotion m'avaient rendue muette. Enfin je me remis, et Adèle, car c'était bien elle, reprenant la parole qu'elle avait perdue comme moi, me dit : Allons! amie, règle ton compte ici et viens chez moi; viens, je t'en prie, me donner quelques jours de bonheur; je suis seule; mes filles sont restées à Genève; j'ai besoin de te voir, j'ai besoin de te parler; laisse-là ton voyage pour l'amie que tu as retrouvée. Je n'eus garde de refuser cette invitation et je partis avec Adèle pour le joli château.

—

LA CORRESPONDANCE.

Oui, nous étions bien heureuses de nous retrouver et nous reconnûmes que le temps n'avait rien changé à notre cœur; aussi notre bonheur eût-il été des plus grands la première soirée de notre tête-à-tête, s'il n'eût pas été troublé par la longue nomenclature d'une triste nécrologie: Joséphine était morte, Lucien, les parents étaient

morts ; Anna était morte ! — Anna ! dis-je, elle est donc morte aussi ? — Oui, répondit Adèle ; mais je t'en prie et je t'en fais la prière, ne me parle plus d'elle de quelque temps ; je suis encore sous l'impression de scènes si pénibles, que j'avais pris mon courage à deux mains pour venir habiter seule cette maison où ma présence est indispensable ; mes filles ne pouvaient se passer d'un peu de distraction si nécessaire à leur âge : je les ai laissées chez une tante qui leur en donnera ; et moi, je devais vivre ici en compagnie seulement de mes douloureuses pensées ; mais la Providence t'a amenée ; laisse-moi donc passer quelques jours sans nuages et profiter amplement d'un bienfait si inattendu ; quand j'aurai repris mes forces abattues, je serai la première à te parler du triste passé : dans l'espace de 30 années nous avons bien eu l'une et l'autre quelques heureux moments ; eh bien ! ne nous entretenons que de ceux là d'abord. Un leger sourire effleura ses lèvres ; je l'embrassai et lui promis de faire ainsi qu'elle le désirait. Non moins qu'elle, mon âme avait besoin de repos ; je le trouvai, je puis le dire, dans cette charmante habitation, en compagnie d'une bonne amie qui eut pour moi les attentions les plus dé-

licates ; elle m'installa dans une jolie petite chambre couverte d'une tapisserie azurée comme le ciel et de laquelle je pouvais jouir de la plus belle vue du monde. En ouvrant ma croisée, j'apercevais le beau lac Léman presque dans toute son étendue et bordé par les côtes verdoyantes de la Savoie ; plus loin, je voyais les montagnes rustiques du Valais ; d'un autre côté, la masse colossale du Mont-Blanc ; ce paysage tout nouveau pour moi, aurait dû me faire oublier ma Drôme, mon château ruiné, mon antique monastère et, avec eux, les souvenirs qui s'y rattachaient ; il n'en était rien ; mes idées étaient certainement renouvelées, rafraîchies pour ainsi dire ; mais elles avaient toujours une tendance à revenir sur le passé. Pourquoi donc revenir sur ce qui n'est plus qu'un songe ? Pourquoi ne serions-nous pas comme cet arbre que je vois se balancer mollement sous ses feuilles nouvelles sans s'inquiéter de celles qui ont été emportées par le vent ? — Une main douce qui ferma mes yeux, coupa court à ces pensées qui auraient peut-être dégénéré en méditations tant soit peu philosophiques ; c'était Adèle qui venait m'inviter pour le déjeûner ; nous descendîmes ensemble et, après un léger

repas, nous fûmes nous promener dans l'enclos. Tout en causant de choses agréables, ainsi qu'il en avait été convenu, tout en admirant en passant les vertes touffes d'arbustes qui bordent les chemins de ce charmant endroit, nous arrivâmes au banc où je m'étais assise une fois lorsque je cherchais mon amie, et que j'avais trouvé si admirablement placé; la levrette, mon ancienne connaissance, qui ne nous quittait pas souvent et qui ne me regardait plus comme une étrangère, sauta sur le banc, m'invitant par ses gentillesses à la caresser; je me baissais pour la satisfaire, lorsque j'aperçus dans l'écorce d'un vieux platane dont les branches ombrageaient le banc, deux lettres profondément incrustées et démesurément grandies par la croissance de l'arbre; quelques parcelles d'écorce nouvelle les couvraient un peu; néanmoins je pus distinguer un J et un A. La question que j'allais adresser à Adèle s'arrêta court sur mes lèvres; je pensai bien à temps à la promesse que je lui avais faite, et la promenade continua sans autre incident. Plusieurs jours se passèrent ainsi en promenades et en causeries agréables; mais plus nous allions, plus nos conversations devenaient difficiles; peut-on parler long-

temps du bonheur? non, il est si court, il est si peu complet, qu'à chaque instant nous étions arrêtées par un ennui, par un chagrin, et qu'enfin nous fûmes obligées de chercher ailleurs le sujet de nos entretiens; ce nouveau sujet ne pouvait durer; nous fûmes bientôt lasses de parler des autres, et, toujours malgré nous, nous revenions, comme on dit, à nos moutons; alors Adèle se vit forcée de me relever de ma parole plus tôt qu'elle ne l'aurait voulu; seulement, comme elle ne se sentait pas encore assez de courage pour répondre à mes questions et me parler elle-même des personnes qui nous intéressaient, elle me proposa de lire ensemble une correspondance qu'elle possédait depuis peu de temps et qu'elle crut pouvoir me communiquer, à moi qui étais une sincère amie. Elle apporta un carton plein de lettres de toutes les dimensions et de plusieurs écritures; elles étaient pêle-mêle; nous nous occupâmes à les classer, puis nous en commençâmes la lecture. Je puis le dire, lorsque nous ouvrîmes la première lettre, nous éprouvâmes un sentiment de peine indéfinissable; ces lignes tracées par une main qui n'existait plus, ces pensées émanées d'une intelligence qui s'était évanouie pour toujours, ces

émotions, ces bonheurs, ces douleurs sentis par un cœur qui ne battait plus; tout, tout, en parcourant ces lettres, nous causa depuis le commencement de leur lecture jusqu'à la fin, une tristesse qu'il nous fut impossible de vaincre.

—

LETTRE DE JOSÉPHINE A ANNA.

Le Colombier, 30 mars.

A toi, mon amie, ma seconde pensée; mes parents d'abord, puis toi que j'ai toujours tant aimée! que te dirai-je de mon voyage? il a été bien triste; je quittais ceux qui avaient bercé mon enfance, et ce long panorama de villes, de villages, de montagnes, de lacs, qui se déroulait à mes yeux, était insuffisant à me distraire de leur souvenir; et si mes paupières appesanties par le chagrin se fermaient quelquefois, je vous revoyais tous, tels que je vous avais laissés, je revoyais aussi les quais, les maisons de ma bonne ville natale, j'entendais le bourdonnement de ses rues; j'entendais aussi la voix de mon père, de

ma mère qui semblaient m'appeler, le babil continuel de ma petite sœur, et tes éclats de rire à toi, mon Anna. Puis une voix étrangère venait frapper mes oreilles; j'ouvrais les yeux et je revenais à la réalité; c'était celle de mon mari, puisqu'il faut que je le nomme ainsi; il me réveillait pour me faire admirer quelque site pittoresque; j'aurais autant aimé rester dans mon rêve, mais il fallait commencer à faire preuve d'obéissance; j'admirais le paysage et je m'apercevais hélas! qu'à chaque trot des chevaux je m'éloignais de ma patrie et je m'approchais de celle que je devais adopter pour toujours, très-peu sûre de pouvoir l'aimer. Te rendre compte de ce voyage est donc chose impossible, puisque je ne m'en suis pas bien rendu compte moi-même. Enfin, nous arrivons au but; après deux jours la voiture s'arrête devant la grille d'une jolie maison; maison blanche et coquette qui semblait sourire à mon arrivée; mon mari, très-proprement ganté, me présente la main et m'aide à mettre pied à terre; tous les domestiques, hommes et femmes, en costume du dimanche, entourent la porte et viennent me présenter leurs hommages et me promettre leur entière soumis-

sion; suivie de mon escorte, je m'avance vers le perron; quel charmant spectacle alors s'offre à ma vue! une quinzaine de jeunes filles toutes habillées de bleu avec des ceintures blanches, sont gracieusement échelonnées sur ce perron; elles s'avancent à mon approche et m'offrent chacune un bouquet en me faisant un compliment. Il faut te dire que tous ces bouquets étaient composés de fleurs emblématiques; il y avait, réunis, l'amour, l'amitié, l'espérance et tous les autres charmans symboles du bonheur; on avait bien eu soin d'écarter tout ce qui aurait pu rappeler la tristesse, comme, par exemple, la triste scabieuse, emblème du veuvage. Une corbeille toute pleine de bonbons et de rubans, qui avait été préparée par les soins de mon mari, m'est apportée; je distribue son contenu aux jeunes filles en les invitant à venir le soir danser chez moi. Alors se présente la sœur de mon mari; elle m'embrasse avec effusion, et, sans mot dire, m'entraîne dans un salon; là, elle me fait asseoir et me dit ces simples mots : Ma sœur, acceptez, je vous prie, mes soins pour aujourd'hui, je désire être votre unique servante. — Je fus, je t'assure, bien sensible à cette aimable attention et je l'acceptai

avec reconnaissance ; alors elle m'a conduite dans une chambre, celle qui devait être la mienne ; d'un coup d'œil je vis que rien n'y manquait ; il y avait là peu de ces ornements inutiles qui ne flattent que l'œil, mais tout le nécessaire d'une jeune femme y était réuni. Je remerciai de bon cœur Suzanne qui probablement avait présidé à l'ameublement de cette confortable habitation ; puis je me jetai dans un fauteuil, pleurant ma petite chambrette de jeune fille que j'avais quittée pour toujours et songeant à la nouvelle vie que j'allais commencer. Suzanne, ma belle-sœur, dont je te parlerai plus longuement une autre fois, s'occupa activement de la tâche qu'elle s'était donnée ; elle ouvrit mes malles, prépara ma toilette du soir, puis, après m'avoir mise, en état de paraître à la réunion qui devait avoir lieu en mon honneur , elle alla avertir mon mari qu'il pouvait conduire sa femme au salon.

Demain, chère amie, je te continuerai l'histoire de mes premières journées chez moi ; je suis un peu lasse aujourd'hui et le papier commence à me manquer. Adieu.

—

DE JOSÉPHINE.

Ainsi que je te l'avais promis, ma chère Anna, je reprends la suite de ma lettre d'hier; il devait y avoir d'abord un repas, puis un bal; je suis introduite au salon de compagnie où sont déjà arrivés deux convives: le ministre du lieu et un vieux garçon, ami de mon mari; le pasteur est encore jeune; il s'avance et me fait un compliment qui a rapport à son état; on peut facilement en juger; le vieux garçon à son tour, et avec un air de galanterie un peu affectée, me dit ces quelques mots: Ainsi que l'hirondelle qui nous amène le printemps, vous nous amenez, madame, le bonheur. — Je dois lui savoir gré de sa bonne volonté, mais, malgré moi, j'ai été prise d'une envie de rire que j'ai pu à peine comprimer et qui m'a fait souffrir, je t'assure; le compliment était guindé comme la personne, et c'était cet ensemble que je trouvais curieux; cet honnête homme a tout-à-fait le type suisse de l'ancienne roche: il est grand, maigre, a le nez étiré, ses yeux sont couverts de grandes lunettes bleues; il parle toujours sans rire et mé-

thodiquement ; il trouve toujours le moyen de placer un bon mot dans la conversation. Les autres invités arrivèrent peu à peu ; j'avais le temps de voir et d'apprécier leurs différentes physionomies ; plusieurs bons couples se présentèrent à moi ; ce sont des maris et des femmes qui ont tellement l'habitude de vivre ensemble, qu'ils n'ont aucune idée d'un autre genre de vie ; c'est ainsi que je serai avec Lucien dans trente ou quarante ans. Puis arrivèrent à la fin, selon le bon genre, un monsieur et une dame qui parurent devoir, surtout la dame, attirer un peu plus mon attention : ce sont deux français retirés du monde ou plutôt des affaires ; ce sont des réfugiés volontaires qui ont fui devant les révolutions de leur pays et qui sont venus mettre leurs personnes et leur petit trésor sous l'aile protectrice de la république suisse : le mari porte sur sa figure cette bonhomie rusée qui caractérise le négociant français ; il a de l'esprit si l'on veut, c'est-à-dire qu'il raisonne agréablement tant qu'il ne parle pas de lui ; mais si, honnêtement, on le met sur la voie de ce qui le regarde, surtout sur sa propriété, oh ! alors il ne tarit plus ; il faut subir jusqu'au bout l'histoire de son arrivée en Suisse et celle de tous ses ani-

maux domestiques. La femme, dont le nom est Ida, est bien loin de ressembler à l'héroïne de l'idylle; elle est noire comme une Africaine; toute sa personne est anguleuse et rappelle par les angles droits de sa taille et de ses membres, certains personnages que l'on voit dans les soubassements antiques; ses mouvements se ressentent de cette structure, elle a souvent des poses académiques accompagnant des phrases toujours limées comme celles d'un livre; elle est instruite et sa conversation pleine d'intérêt; mais comme elle a l'esprit éminemment romanesque et qu'à son grand regret elle n'a pu avoir un seul amour dans sa vie, elle déchire à belles dents les femmes qui ont plus de charmes qu'elle; elle est d'une jalousie extrême pour son mari, à qui elle fait parfois des scènes tragiques, toujours suivies de scènes sentimentales qui ne l'attendrissent nullement, mais que ce bon homme supporte avec une patience digne de tout éloge. Mme Ida fut placée à table à côté du vieux garçon, et je te laisse à penser quelle suite de bons mots ont dû se succéder pendant le repas; aussi, mon oreille était-elle bien plus tendue de ce côté que de l'autre, où je n'entendais le plus souvent que vanter la bonté des mets et disserter sur leur

apprêt; ces bonnes dames et ces bons messieurs ne s'intéressaient guère qu'à ce qui avait rapport au ménage. Après le repas, la plupart de ces graves personnages prit congé de nous ; ils furent remplacés par les jeunes gens et les jeunes filles qui arrivèrent pour le bal : l'estomac avait travaillé, c'était maintenant le tour des jambes. La jeunesse folâtre n'est heureuse qu'en sautant ; aussi, la danse fut-elle bientôt organisée ; ma noce était renouvelée ; je fus, comme la première fois, obligée d'ouvrir le bal avec mon pauvre mari, qui était à bout de patience, mais qui sacrifiait avec la meilleure grâce possible, je dois le dire, ses goûts aux convenances du monde. Cette soirée a été charmante ; j'ai trouvé le laisser-aller modeste des jeunes gens et des jeunes filles de ce pays, bien préférable à la raideur et à la pruderie de notre jeunesse française : c'était la liberté sans licence, tandis que chez nous c'est la licence du cœur sans la liberté.

A demain, amie, une autre lettre ; puis j'espère bien que tu ne me feras pas trop attendre toutes les réponses que tu me devras.

—

DE JOSÉPHINE.

Tu es peut-être étonnée, Anna, de mon manque de parole: c'est la première fois de ma vie que cela m'arrive; n'en sois pas fâchée, je te prie, et pense bien que si je ne t'ai pas écrit le jour convenu, c'est qu'il m'a été impossible de le faire. Quoique maîtresse de maison, je ne le suis guère de mon temps; toute cette semaine s'est passée en visites de digestion ou autres; je crois que tout le pays est venu me voir; jusqu'à la nourrice de Lucien qui m'a entretenue hier au moins pendant une heure; c'est une femme déjà tannée, mais qui n'en a pas moins bon cœur. — Ah! Madame, me dit-elle, que je suis contente que M. Lucien ait trouvé une charmante dame comme vous!... c'est un enfant que j'ai toujours tant aimé! aussi M. son père et Mme sa mère le savaient bien, et j'ai bien perdu en les perdant... Ils ont toujours été fâchés que je n'aie pas eu de lait pour mademoiselle Suzanne... Pauvre petite!... si je l'avais eue, elle n'aurait jamais eu l'inconvénient qu'elle a; figurez-vous que quand on la donna à sa nourrice, ses deux jambes étaient parfaitement égales, je l'ai

très-bien vu, moi; eh bien! deux mois après, l'une avait deux pouces de moins que l'autre; aucun médecin n'a su ce qui lui était arrivé, et la nourrice n'a jamais rien avoué; en attendant, la pauvre enfant en aura pour toute sa vie; si j'avais eu du lait, jamais pareille chose ne serait arrivée; mais M. Lucien a été nourri avec mon dernier enfant, garçon superbe, aussi beau que M. Lucien; ce garçon malheureusement s'est amouraché d'une petite pécore; la fille du malheureux pêcheur du bord de l'eau; pauvre cabane, où je ne consentirai jamais que mon fils entre.

J'ai laissé à la nourrice débiter tout son chapelet; il fallait qu'elle le fît une fois; tant valait tôt que tard; je l'écoutais donc jusqu'au bout avec patience, lorsqu'une visite s'annonça et coupa court à cette conversation qui durerait peut-être encore sans cette circonstance; c'était Mme Ida, accompagnée de son époux; ainsi qu'ils avaient été les derniers à se rendre à la réunion, ils étaient les derniers à rendre leur visite. Mme Ida prit la parole la première et me dit d'un ton d'emphase : Madame, ne soyez point étonnée si vous apercevez quelque poussière à nos chaussures; nous sommes de simples propriétaires sans luxe et qui marchons

à pied; notre bonheur est de nous occuper comme d'humbles valets à nos travaux champêtres; loin des villes et de leur tumulte, nous jouissons amplement de la tranquillité des champs et savons en subir les conséquences. Cincinnatus..... Ici le mari interrompit sa femme et se plaçant en souriant dans un fauteuil que je lui présentais, continua ainsi : Il est bien vrai que la vie des champs a mille douceurs inconnues des habitants des villes; les habitants des villes sont des bâtards conçus par ce qu'on appelle la civilisation, tandis que nous, campagnards, nous sommes les enfants légitimes de la nature ; nous appartenons à ces races antiques de bergers et de laboureurs dont la simplicité du cœur et la robusticité du corps annoncent évidemment que l'agriculture seule est la vie normale de l'homme. Cependant, Madame, comme chaque médaille a son revers, je trouve bien quelques épines sous la rose; par exemple, lorsque je vois chaque jour; mes *bons hommes* de bœufs tirer la charrue à grand peine; être le soir accablés de fatigue et couverts de sueur; quand je vois un gracieux cheval courber la tête après une journée de travail, quand je vois mes moutons chéris égorgés par le boucher; lorsque je vois une gen-

tille poule qui m'a nourri de ses œufs, saignée par ma cuisinière, je souffre intérieurement de cette affreuse nécessité. Vous viendrez bien nous visiter, Madame, nous vous ferons connaître tous nos animaux domestiques, et je vous assure qu'ils ne sont pas sans intérêt. — Je promis sans peine, puisque d'abord je leur devais une visite ; ensuite ces deux personnes m'intéressent ; elles ont des idées que tout le monde n'a pas ; ce sont de plus mes compatriotes, et l'on se sent toujours naturellement porté vers les gens de son pays.

Quand je fus débarrassée de tous les visiteurs de la journée, Suzanne arriva et me proposa de la sortir un peu ; c'était son expression habituelle ; dans une prochaine lettre, je te parlerai de cette jeune fille qui, devant habiter avec moi, ne peut te rester indifférente. Elle est là ; à bientôt donc, amie.

—

DE JOSÉPHINE.

Ainsi qu'ont dû te le faire pressentir les paroles de la nourrice, Suzanne est boiteuse et cette infir-

mité a faussé complètement son caractère ; cette jeune fille eût été bonne; elle eût été même extrêmement dévouée aux personnes qu'elle affectionne, mais la jalousie avec toute son escorte de fâcheuses passions, a corrompu les bons sentiments de son âme. J'avais déjà remarqué en Suzanne, le soir du bal, tous les combats intérieurs de sa bonne nature en lutte avec l'irascibilité de sa jalousie; elle avait vingt ans; elle avait une figure aussi agréable que celle des autres jeunes filles réunies autour d'elle; eh bien! elle était délaissée par les jeunes gens; elle ne pouvait prendre part aux danses que l'on aime tant à cet âge; avec le cœur ardent et plein des illusions de la jeunesse, elle portait en elle quelque chose qui la condamnait à une vieillesse prématurée; aussi, ce soir là, laissa-t-elle échapper quelquefois des mots très-piquants sur les personnes présentes; ses remarques étaient fines et toujours tournées à mal; puis, tout à coup, sa figure devenait triste; ses paupières annonçaient un orage, alors elle se levait et sortait, prétextant la nécessité de sa présence à la cuisine; mais elle avait soin de ne traverser le salon que lorsque la danse était bien en train; elle aurait cru à chaque pas, si on l'eut regardée, entendre ces terribles mots : Elle

est boiteuse ! Mots qu'entendent constamment les bossus : Il est bossu ! C'est pour eux un bourdonnement continuel qui les suit partout; et cependant sont-ils cause de leur infirmité ? L'homme supportera tout; il supportera les souffrances morales, les souffrances physiques les plus cruelles ; mais il ne peut soutenir le ridicule ; le ridicule le tue ; il est pour lui un supplice intolérable. Suzanne souffre de cette douleur ; elle en est devenue sauvage à un point que sa figure blonde naturellement empreinte de douceur, prend un air de sauvagerie farouche chaque fois que quelqu'étranger fait mine d'aborder la maison ; elle fuit comme une colombe effrayée et ne reparaît que lorsqu'il n'y a plus personne. Avec moi, elle est parfaitement à son aise ; elle cause, elle me fait mille aimables gentillesses, mille prévenances ; elle est en un mot, naturelle ; pourquoi ? parce que je n'ai jamais eu l'air de m'apercevoir de son infirmité et que jamais je n'y ai fait la moindre allusion. Nous sommes donc parfaitement ensemble et j'espère bien que rien ne viendra troubler notre bon accord.

Hier, mon amie, j'avais commencé cette lettre; je me hâte de la finir aujourd'hui. Il faut te dire

que mon mari a deux jolis chevaux blancs qui font mon bonheur; je leur rends souvent visite et me plais à leur donner du sucre; ils commencent déjà à me connaître, ce qui me fait grand plaisir; aussi vais-je, soit dit entre nous, plus souvent à l'écurie qu'à la cuisine; mon mari n'exige rien de moi et je laisse le soin du ménage à Suzanne, le factotum de la maison; hier donc, je voulus monter l'un de mes blancs favoris; c'était la première fois que je me lançais à cheval dans la campagne. Un manége seul m'avait encore vue galoper; je t'assure qu'en partant je me sentis saisie d'une certaine frayeur, et que si mon mari qui m'accompagnait sur l'autre cheval, ne m'avait rassurée de tout son pouvoir, j'aurais certainement renoncé à cette partie de plaisir qui n'en était plus une pour moi; cependant peu à peu je me suis rassurée tout à fait et j'ai fini par éprouver l'entrain du joli animal qui me portait; je respirais à pleins poumons cet air tiède du printemps qui me semblait être plus pur à la hauteur où j'étais, que si j'eusse touché des pieds la terre; j'avais du bonheur; aussi vais-je en jouir encore aujourd'hui; c'est pourquoi, mon Anna, je te quitte en t'embrassant du fond de mon âme.

D'ANNA A JOSÉPHINE.

Lyon.

J'ai suivi, ma chère Joséphine, tes lettres avec le plus vif intérêt; mais j'y vois avec douleur que peu à peu tu nous oublies, que tes larmes se sèchent et qu'enfin tu interromps volontiers tes entretiens avec moi, pour des promenades à cheval; est-ce de l'inconstance? je n'en sais trop rien; tu devrais songer au moins que depuis ton départ je n'ai pu que m'ennuyer beaucoup; toujours derrière une vitre, n'ayant pour toute perspective qu'un brouillard des plus noirs, pour toute distraction qu'une insipide broderie que j'ai eu plusieurs fois l'envie de jeter au feu, ne pouvant jamais sortir parce qu'en ma qualité de demoiselle, il m'est défendu de circuler seule dans la ville; la santé de ma mère ne lui permet pas de m'accompagner, et si absolument l'air m'est nécessaire, il faut que j'aie après moi une bonne qui me suit comme une ombre muette, et puis je rentre toute crottée ou couverte de poussière. Beau plaisir vraiment! Et quand une campagnarde vient nous dire : Mesdemoiselles, combien vous êtes heureuses d'habiter une grande

ville! c'est le cas de lui répondre : Nous sommes heureuses commes des oiseaux en cage ; voyez le bonheur. Aussi, quand ces oiseaux peuvent s'envoler, comme ils ont raison de le faire! — Tes chevaux blancs me font envie et m'affermissent dans l'intention que j'ai d'épouser le premier vieux garçon qui me voudra, pourvu qu'il possède un équipage ; si l'homme ne me va pas, la voiture et les chevaux du moins me conviendront toujours ; j'irai faire des courses aux environs de la ville ; je me pavanerai sur les quais ; je pourrai même sortir seule à pied quand bon me semblera ; je ne ressemblerai plus à une petite pensionnaire qu'on n'ose quitter un seul moment ; j'aurai enfin la liberté ! Tes parents prétendent qu'Adèle doit me distraire ; ils se trompent grandement ; son babil de pie m'attaque les nerfs ; surtout depuis que Mathilde est partie, elle nous est toujours là et ne nous laisse pas un instant de repos ; dans ce moment elle habille ses poupées de deuil, à cause du chagrin qu'elle a du départ de son amie ; cette petite sotte fait des histoires à perte de vue et plus bêtes les unes que les autres ; quand donc ira-t-elle en pension ?

Pour toi, tu es ma sœur chérie, et jamais l'ab-

sence ne changera mon cœur à ton égard; si tu m'aimes encore un peu, écris-moi le plus souvent possible, je n'ai que tes lettres pour toute distraction ; quoiqu'elles te remplacent bien imparfaitement elles te remplacent néanmoins et m'aident à supporter ton éloignement; si je ne te réponds pas toujours, c'est que je n'ai rien d'intéressant à te dire et que je n'aurais qu'à te répéter les dernières phrases de cette lettre. Depuis huit jours, je ne sais plus rien; hâte-toi donc, mon amie, de reprendre le cours d'une correspondance si agréable pour moi.

—

DE JOSÉPHINE.

Je ne voudrais pas te gronder, Anna, cependant je ne puis éviter de te dire que tu as été, dans ta lettre, d'une injustice et d'un égoïsme dont je ne t'avais pas jugée capable ; en croyant que je puisse oublier toi et mes chers parents, c'est faire injure à mon cœur ; en manifestant la douleur de voir sécher mes larmes, c'est faire injure

au tien. Songe donc que j'ai maintenant de nouveaux devoirs à remplir, et que, tout en aimant toujours et sans limites ma famille chérie, je dois aimer aussi celle que j'ai adoptée et ne puis l'attrister par un chagrin continuel. Du reste, je te pardonne tout, même ce que tu dis de ma petite sœur, je le mets sur le compte d'une mauvaise humeur momentanée; je te pardonne tout en faveur de la fin de ta lettre où ton cœur reparaît tel qu'il est et demande grâce pour toi. Tu es heureuse d'avoir souvent de mes nouvelles; c'est ta seule distraction; eh bien! mon amie, je t'en donnerai toutes les fois qu'il me sera possible de le faire; d'autant mieux que c'est pour moi un vrai bonheur de m'entretenir quelques instants avec toi. Le retard que j'ai mis à t'écrire cette fois, a été causé par le retour des visites que j'ai été obligée de rendre; c'est ici comme partout : lorsqu'on entre en ménage, il y a une mise en train dont on ne peut se dispenser; et au fait, elle est nécessaire, il faut bien faire connaissance avec les personnes que l'on doit à l'avenir fréquenter; quand on les a toutes vues, qu'on s'est mis en contact avec elles et leur caractère, on fait mentalement son choix, et l'on se rapproche ou s'é-

loigne peu à peu, sans prétention, de celles pour lesquelles on a plus ou moins de sympathie; par exemple, je crois que je verrai, plus souvent qu'une autre, Mme Ida; non que j'espère qu'il y ait jamais entre nous sympathie de cœur, mais son caractère sort de l'ordinaire et cette originalité me plaît. Le soir que nous sommes allés chez elle avec mon mari, nous avons engagé Suzanne d'y venir; à grand peine elle s'y est décidée; enfin elle est venue et nous nous sommes rendus en voiture jusqu'à la porte de la cour des nouveaux propriétaires; nous sonnons et voyons accourir Mme Ida et son époux; celui-ci avait quitté l'habit pour la blouse, le chapeau noir pour un grossier chapeau de paille à larges bords; Mme Ida avait le tablier de cuisine, la robe assez étroite pour que sa taille et ses flancs fussent tout d'une venue; ses cheveux étaient relevés et ramassés en chignon derrière la tête ce qui faisait ressortir son nez déjà assez proéminent, et cette toilette la faisait ressembler encore plus aux soubassements en question. Tous deux s'excusèrent de nous recevoir en pareil équipage; mais ils ajoutèrent que ce serait ainsi que nous les trouverions toujours; que les soins qu'ils donnaient à leurs ani-

maux domestiques, ne leur permettaient pas une autre toilette ; en ce moment, une foule de poules, de coqs et de canards, effrayés d'abord à notre entrée, vinrent, les uns, nous assourdir de leurs cris, les autres, faire mine de nous voler sur la tête, ainsi qu'ils le firent en notre présence à leur maître et à leur maîtresse ; à ce tumulte deux chiens loups-loups ajoutèrent leurs aboiements aigus, en sorte que la conversation devint impossible. Nous traversâmes la basse-cour non sans peine et enfin nous croyions être débarrassés de toutes ces bêtes incommodes, lorsqu'en mettant le pied sur le seuil de la porte d'entrée, nous sommes presque renversés par un animal furibond qui se jette dans nos jambes et achève de nous rendre sourds par ses cris perçants ; la pauvre Suzanne peu solide, faillit tomber à la renverse : c'était un petit porc noir et blanc qui avait les faveurs du salon, et qui craignait probablement d'être fermé à la cour ; Mme Ida, par honnêteté pour nous, voulut le chasser ; mais l'animal, habitué à la suivre partout, jusque même dans sa chambre à coucher, redoubla tellement ses cris, que force fut de le laisser en notre compagnie. Quelle intéressante bête ! disaient Mme

Ida et son mari; voyez quelle reconnaissance! voyez quelle intelligence! puis l'on dit que le cochon est incapable de penser, qu'il n'est fait que pour manger et être mangé. Oh! non, les gens du monde ne se font pas une idée de l'esprit des bêtes: depuis que nous sommes ici, nous avons fait sur ce sujet, si intéressant à tous égards, des remarques admirables; nous vous en ferons part, madame, lorsque nous aurons l'avantage de rester plus longtemps avec vous et nous espérons que vous goûterez nos idées. — Je leur promis que je viendrais les voir sans cérémonie et qu'alors nous pourrions tout à notre aise, discourir, d'après nature, sur l'intelligence des animaux. Nous prîmes congé d'eux et, rentrés dans notre voiture, Lucien me dit: tu peux venir avec Suzanne tant qu'il vous plaira, pour moi j'en ai assez; et il nous fit voir sur son habit les traces d'une poule et à son pantalon la morsure d'un chien. Suzanne qui avait eu peur du porc, ne me promit pas de m'accompagner une autre fois, en sorte que je restai seule avec mes singuliers voisins auxquels je ne renonce pas.

On m'annonce la visite du ministre; adieu, amie, à bientôt.

DE JOSÉPHINE.

Dès que toutes les visites, toutes les formalités voulues à la suite d'un nouveau ménage ont été terminées, mon mari a repris la clef des champs qu'il avait si fort regrettée; il est parti comme un écolier échappé de l'école; je ne le vois plus maintenant qu'aux heures des repas. Il possède, à quelques lieues de notre habitation, une ferme située au pied d'un coteau couvert de bois; cette ferme est habitée depuis longtemps par la nourrice de Lucien et quelques-uns de ses enfants, dont le frère de lait de mon mari fait partie; ils sont là en qualité de fermiers. C'est dans ce lieu isolé que mon mari a établi son quartier général, loin de la contrainte du monde, il y jouit de ses libres mouvements; il passe ses journées dans les bois avec la seule compagnie de son fusil et de son chien; la chasse est pour lui, non le plaisir de tuer, mais un but à ses promenades solitaires; il oublie, en poursuivant un lièvre ou un lapin, les mille tracasseries, les mille détails ennuyeux de la vie ordinaire; après ses courses plus ou moins fructueuses, il rentre à la ferme où la nourrice lui a préparé un

bon feu pour sécher sa sueur et une tasse de vin chaud pour éviter un refroidissement; il se chauffe, il boit, il parle sans avoir besoin de mesurer ses mouvements, de compter ses paroles, comme on est obligé de le faire dans le monde; il n'a même pas besoin de beaucoup torturer son esprit pour soutenir la conversation avec sa nourrice qui fait souvent tout à la fois la demande et la réponse et qui s'occupe peu de la tournure de ses phrases, ni de leur plus ou moins de netteté. — Telle était, d'après Suzanne, la vie de son frère depuis sa rentrée des classes; elle avait toujours espéré qu'une fois marié, sa femme aurait le talent qu'elle n'avait pas, de le retenir plus souvent à la maison; mais nous voyons clairement qu'il ne changera rien à une habitude aussi invétérée; pourrai-je, comme elle, prendre cette vie en patience?

C'est pourquoi le ministre me trouva seule le jour où, pour lui, je fus obligée d'interrompre ma lettre. Je ne l'avais pas vu depuis le soir du repas. Aussi me fit-il toutes ses excuses de n'être pas venu me remercier du bon accueil que je lui avais fait; mais il est toujours si occupé, il a tant de courses à faire journellement, tant de consolations à donner, tant de brebis égarées à ramener

au bercail, que je ne puis lui refuser son pardon. — Il eut facilement ce pardon; puis, je lui dis : Pour faire d'aussi fortes courses à pied, il faut, Monsieur, que vous ayez de bien bonnes jambes. — Grâces à Dieu, Madame, me répondit-il, ce ne sont ni les jambes ni la bonne volonté qui me manquent; mais j'ai presque chaque jour le regret de ne pouvoir venir en aide à toutes les misères. Par exemple, aujourd'hui j'ai été témoin d'un triste spectacle : une pauvre jeune fille était au chevet de son père malade sans pouvoir le soulager; son père est pêcheur. Par le produit de sa pêche il arrivait à se nourrir lui et sa fille; depuis un mois qu'il est en proie à une fièvre ardente, il n'a pu rien faire, et ses petites économies sont toutes épuisées; aujourd'hui il n'y a plus rien, rien, et la jeune fille jamais n'oserait demander un morceau de pain; je l'ai vue en pleurs, priant Dieu de venir à son secours, et pourtant elle a refusé la monnaie que j'avais sur moi. Vous, madame, vous aurez peut-être plus d'empire que moi sur le cœur de cette fille orgueilleuse; son père souffre; prenez le prétexte du père pour lui faire accepter votre don; essayez, je vous prie; la charité sera là, je vous assure, bien placée. Je n'hésitai pas, comme

tu dois le penser, à accéder à cette prière; je sortis avec le pasteur qui me mit sur le chemin et me montra du doigt la cabane du pauvre pêcheur; je hâtai ma marche et j'arrivai bientôt sur le seuil de cette modeste habitation, dont je te parlerai demain de toute la longueur de mon papier. Adieu donc, amie.

—

DE JOSÉPHINE.

La cabane du pêcheur est en partie cachée par un massif de frênes et de saules; il faut pour bien la voir en être tout près; avant d'y entrer, je jetai un coup-d'œil sur son extérieur. Elle est à deux pas du lac, qui forme en cet endroit un petit golfe, dans lequel une barque était amarrée et se balançait légèrement sur les eaux; devant la porte se trouve un banc formé par le tronc d'un arbre couché; dessus et tout autour étaient des filets et divers ustensiles de pêche; un énorme chat couché sur l'un de ces filets, semblait garder la fortune de son maître. La porte était ouverte; aucun bruit intérieur ne se faisait entendre; je m'approche

discrètement, j'entre dans une petite chambre qui devait servir aussi de cuisine ; une grande propreté y régnait ; j'aperçois dans le fond un lit, devant lequel pend un rideau de serge verte ; j'écarte doucement ce rideau et je vois une figure d'homme dont les traits sont fortement altérés par la maladie ; cet homme, sans ouvrir les yeux, se met à dire : Est-ce toi, Fanchette ? Qu'as-tu donc fait jusqu'à présent ? — Ce n'est pas Fanchette, lui répondis-je. — A ma voix, le pauvre malade ouvrit les paupières et parut émotionné de ma présence. — Soyez sans inquiétude, mon ami ; je suis votre voisine à qui l'on a dit que vous étiez malade et qui vient voir si vous êtes mieux. — Ah ! madame, c'est le bon Dieu qui vous envoie ; ma petite Fanchette a disparu depuis plusieurs heures ; je ne sais pas ce qu'elle est devenue ; je crains un accident ; je crois qu'elle n'avait plus de farine pour faire son pain. Que sera-t-elle devenue, mon Dieu ? —Calmez-vous, mon ami, je vais la chercher ; et, avec l'aide de Celui que vous invoquez, je vous la ramènerai. — Sans attendre ses remerciements, je tournai mes pas vers une petite porte que j'avais vue entr'ouverte dans un coin obscur de la chambre, je pousse doucement cette porte, alors j'aper-

çois la figure la plus gracieuse qu'il soit possible de voir : une jeune fille aux formes sveltes était à demi agenouillée sur une chaise de bois et tant soit peu inclinée en avant; quelques mèches de ses cheveux bruns, suivant l'impulsion donnée par cette position, flottaient en boucles naturelles sur ses joues sillonnées de larmes; son profil était admirable et digne du pinceau de Raphaël; je crus un instant être en présence de la déesse de la prière ou de la douleur. Tout y était réuni; cette jeune fille souffrait et priait; soit prostration des forces physiques, soit extase causée par une fervente prière, elle ne bougea pas à mon approche; je la touchai légèrement, alors elle sembla sortir d'un rêve; elle ouvrit ses grands yeux en me regardant et me dit d'une voix faible : Ah ! madame, vous êtes donc l'ange que je rêvais? Je croyais voir un ange venir sauver mon père. Pauvre père, s'il mourait que deviendrais-je? Je le suivrais, oui, je le suivrais. — Comme je vis revenir un accès de douleur, je la pris par le bras et l'amenai devant le lit du malade qui me remercia des yeux; puis je la conduisis sur le banc de la porte, et là, assises toutes deux, je la priai de me dire franchement, si réellement les provisions de la maison

étaient épuisées ; ce n'est pas une faute, mon enfant, ajoutai-je, il est permis d'avoir peu, surtout après une maladie aussi longue que celle de votre père, et vous devez avant toute autre considération, soigner votre père jusqu'au bout ; vous seriez même bien coupable si, par un vain amour-propre, vous laissiez souffrir et peut-être périr celui qui vous a nourrie jusqu'ici à la sueur de son front. — Cette fille avait du cœur, elle fut frappée de mon raisonnement ; elle essuya ses larmes et avoua avec courage qu'elle n'avait pas eu pour dîner ce jour-là ; qu'elle avait ménagé tant qu'elle avait pu le produit des derniers poissons, mais qu'enfin tout était fini, que jamais elle n'avait osé l'avouer au médecin qui déjà était assez bon pour fournir les remèdes nécessaires à son père. — Mais le ministre qui vous a fait des offres ? — Elle ne répondit pas ; alors, pour ne pas la blesser davantage, je lui fis la proposition, non de lui donner le nécessaire, mais de le lui prêter : Ecoutez-moi, enfant, lui dis-je, chacun, même les riches, se trouve quelquefois dans le cas d'emprunter ; vous ne pouvez l'éviter dans ce moment ; vous avez besoin de vivre pour votre père, et votre père a besoin de guérir pour rendre ce qu'on lui aura

prêté; ainsi nous allons faire un petit marché; je vous fournirai tout ce dont vous ne pouvez vous passer maintenant, puis, comme j'aime beaucoup les poissons, vous m'en apporterez plus tard, chaque fois que j'en aurai envie; de cette manière vous payerez votre dette et vous me ferez plaisir; prenez donc pour commencer les quelques francs que j'ai sur moi et ayez soin d'en tenir un petit compte afin qu'il ne puisse pas y avoir erreur. — Fanchette se trouva à l'aise, elle accepta avec joie, et sa figure pâle jusque-là, se colora tout à coup d'un rose si pur, sa figure devint si charmante, que je regrettai vraiment au fond de mon cœur qu'une pareille beauté ne fût pas une demoiselle. Petitesse que cette idée, mais combien ne nous en vient-il pas de ce genre et que nous gardons pour nous? Je rentrai chez moi, contente de ma journée; la satisfaction que j'éprouvais influa sur ma conduite envers mon mari qui, ce jour-là justement, ne rentra qu'après le diner et qui fut stupéfait en arrivant, de voir sa femme plus aimable qu'il ne s'y attendait.

Plus tard, chère amie, je pourrai peut-être te faire quelques dissertations sur le caractère des maris; mais pour le moment, je suis trop occupée

de mon pêcheur et de sa fille ; laisse-moi guérir ce pauvre Guillaume, puis nous verrons. Je t'embrasse bien tendrement.

—

DE JOSÉPHINE.

Je te remercie et te félicite, Anna, d'avoir mis quelques mots dans la lettre de ma mère ; ta paresse trouve plus commode d'ajouter que de construire en entier ; c'est égal, et c'est précisément à cause de cette paresse bien connue, que je te sais gré du petit souvenir que tu m'envoies ; sans un peu de stimulant de ta part, je deviendrais peut-être paresseuse aussi, je discontinuerais mes lettres et peu à peu notre amitié pourrait devenir tout à fait muette. Puis une phrase de ma mère suffirait seule pour m'engager à t'écrire toujours et quand même ; la voici : Anna est souvent triste, je crois que c'est la santé de sa mère qui l'inquiète. Son seul bonheur est de recevoir et lire tes lettres, dont elle me fait part avec un empressement auquel je suis très-sensible. — Ainsi, moi qui t'aime de

la plus profonde et de la plus sincère amitié, que ne ferais-je pas pour te donner un peu de bonheur? D'ailleurs, ma vie devient méthodique; j'ai consacré chaque jour deux heures à écrire, soit à toi, soit à mes parents, ou bien à la lecture, si je n'ai rien d'intéressant à vous dire. Ensuite je m'occupe des affaires de la maison, pour lesquelles Suzanne me met au courant; plus tard je me prépare à recevoir des visites, s'il y a lieu, et ma soirée est toute consacrée à la promenade; je prends mes habitudes comme tu le vois; cette promenade a maintenant pour but la cabane du pêcheur. J'ai laissé les chevaux jusqu'à la guérison du pauvre Guillaume, qui, j'en ai l'espoir, sera bientôt sorti d'affaire. La fièvre a disparu et depuis cette amélioration, l'honnête médecin qui le traite a déclaré qu'il espérait le guérir. Fanchette a repris ses forces et son courage, mais elle a toujours une teinte de mélancolie dont je ne puis me rendre compte; je n'ai pas encore obtenu sa confiance malgré tous les bons procédés que j'ai pour elle; cependant il me semble que si je connaissais son secret, car elle en a évidemment un, peut-être pourrais-je faire quelque chose pour son bonheur. Telles étaient les réflexions qui trottaient par ma

tête, hier en revenant de chez Fanchette, quand tout à coup, au détour du chemin, je rencontre nez à nez le ministre, qui parut déconcerté et même contrarié de me voir si inopinément, et sans avoir eu le temps de recomposer son visage. Alors, au lieu de continuer sa route vers la cabane, il retourne avec moi et me demande avec intérêt l'état du malade; je lui réponds qu'il va beaucoup mieux et que probablement il sera bientôt guéri. Je m'attendais à voir sur les traits de cet homme charitable un éclair de joie à l'annonce de cette bonne nouvelle; quelle fut donc ma surprise, quand je n'y vis passer qu'un nuage de sombre tristesse; il fut rapide comme la pensée, mais il n'avait pu m'échapper, et je me perdis en conjectures dont je n'ai pas encore le mot. Le ministre s'obstina à vouloir m'accompagner jusque chez moi. Il fit tous ses efforts pour être aimable, par malheur il ne put y réussir, et comme nous étions tous les deux extrêmement préoccupés, notre conversation fut tiraillée, tirée au point qu'elle en devint insupportable, et que nous fûmes intérieurement bien soulagés quand nous aperçûmes la petite porte de l'enclos où devait avoir lieu notre séparation. J'ai trouvé, derrière cette

porte, Suzanne, qui d'ordinaire vient m'y attendre, et nous avons fait comme toujours aussi, quelques tours dans les bosquets avant de rentrer à la maison. Cette jeune fille, fidèle au système qu'elle s'est imposée, ne consent que très-rarement à vouloir dépasser cette porte, hors de laquelle elle craint de rencontrer quelqu'un. Pour faire sa promenade du soir, elle m'accompagne jusque-là, et attend aussi là mon retour. J'embrasse bien ma chère Anna.

D'ANNA.

Je ne veux pas pourtant, ma chère Joséphine, que l'absence presque totale de mes lettres soit mise uniquement sur le compte de ma paresse, et que cette paresse puisse causer le moindre refroidissement entre nous; à une telle condition je préférerais te dire tous les jours : Je me lève le matin, je me couche le soir, je bois, je mange, je dors. Trouverais-tu cela bien intéressant? Oui, vraiment, voilà tout ce que je pourrais te dire, en y ajoutant, toutefois, que je t'aime et que je pense à toi, ce

qui peut-être ferait un peu passer le reste. Non, non, je ne puis me décider à barbouiller du papier pour si peu, et tant que ma vie ne sera pas plus variée, ne compte pas trop sur de nombreuses lettres de ma part. C'est bon à dire à toi qui as toujours du nouveau à raconter. Tu fais toujours quelque nouvelle connaissance, tu trouves le moyen de remplir ton temps d'une manière utile et agréable, et tu as aussi de quoi remplir ton papier. Quand j'aurai mon vieil époux, mes chevaux et mes domestiques, j'espère que ma vie sera marquée de plus d'événements, et qu'alors je pourrai te répondre lettre par lettre; jusque-là, amie, sois assez bonne pour puiser du stimulant chez toi seule, et sois bien persuadée que si ton amitié devenait muette, je serais bientôt saisie et anéantie par l'ennui qui est le plus mortel ennemi de bien des gens. Je viens d'en avoir la preuve tout à l'heure. Mlle Rose est venue voir ma mère; tu sais qu'elle n'est pas de la première jeunesse, et à ce prix, qui est un peu cher, par parenthèse, elle s'est donnée quelque liberté, mais cette liberté n'est pas entière, car elle a un maître qui la domine complètement : L'ennui. — Eh bien! Marie, où irons-nous ce soir? a-t-elle dit en entrant. — Où

tu voudras, a répondu ma mère. — C'est bien vague, et je t'assure que je ne sais que choisir, explique-toi mieux.— Alors, puisque tu tiens à avoir mon avis, allons faire notre partie de boston chez Mlle Benjamin. — Oh! miséricorde, il y a de quoi bâiller toute la nuit, c'est bien assez d'avoir bâillé toute la journée sans y revenir encore le soir. — Allons alors au théâtre des Célestins, on y joue un drame assez intéressant, je laisserai Anna ici pour t'accompagner. — Un drame! mais c'est assommant; d'ailleurs, j'ai vu celui-là cinquante fois, et c'est, je crois, bien assez. — Eh bien! va pour le grand théâtre; l'opéra, peut-être, pourra te réveiller. — L'opéra! mais il me sort des yeux et des oreilles, et celui-là, je l'ai vu et revu à me donner pour longtemps une indigestion de musique. — Pour le coup, je suis un peu embarrassée, je ne sais trop que t'offrir maintenant; puis-je te proposer une partie de langue chez Mme Germain? — Chez Mme Germain! mais il n'y a pas là une personne qui puisse nous comprendre; soutenir toute seule une conversation passable, n'est-ce pas mourir à la tâche? N'est-ce pas vouloir reprendre la migraine? — Alors, reste avec nous, Anna nous fera une lecture. — Une lecture!.....

Eh bien! écoutez, je vais d'abord prendre l'air pendant quelques minutes, puis je reviendrai; j'en ai besoin pour changer un peu mes idées du jour. — Ses idées du jour sont toujours les mêmes, et si pour quelques-uns les jours se suivent et ne se ressemblent pas, pour elle, ils se suivent et se ressemblent; et comme à part l'âge et le théâtre nous sommes logées toutes les deux à peu près à la même enseigne, juge si je puis trouver là des éléments à une correspondance suivie. Aie donc de l'indulgence pour ce que tu appelles ma paresse et écris-moi toujours comme tu le dis : quand même, jusqu'à ce que je puisse te rendre tout le bonheur que tu m'auras causé. C'est dans cette espérance, qui chasse un moment mon ennui, que je t'embrasse, ma bien chère amie, du plus profond de mon cœur.

—

DE JOSÉPHINE.

Il est minuit, je t'écris, amie, toute émue encore d'un événement qui vient de nous arriver et qui aurait pu avoir des suites bien funestes. J'étais

chez Fanchette; son père convalescent, me faisait mille remerciements pour toutes les bontés que j'avais eues pour lui, et je me disposais à quitter ces bonnes gens, lorsque j'aperçois dans le ciel un affreux nuage noir qui s'étend rapidement et s'allonge en formes bizarres; les feuilles des arbres commencent à trembler, la barque se balance plus vivement, enfin, tout annonce un orage prochain. J'ai l'espoir d'arriver à la maison avant qu'il n'éclate; je pars, mais tant rapide que soit ma course, le nuage marche plus vite que moi, et je suis à peine à la petite porte où m'attendait Suzanne, que la pluie tombe par torrents; nous n'avons que le temps de nous réfugier dans une tonnelle rapprochée. De là nous entendons le bruit de l'orage; le vent souffle avec furie, les arbres pliant jusqu'à terre semblent se déraciner, les vagues du lac viennent en mugissant jaillir jusqu'à nos pieds; notre tonnelle fait entendre parfois des craquements inquiétants; enfin, les feuilles qui nous abritaient, ne pouvant plus contenir l'eau qu'elles ont reçue avec trop d'abondance, se penchent et déversent sur nous leur contenu liquide. Impossible de sortir de là; tous les chemins sont convertis en autant de petits tor-

rents qui courent vers leur petite mer en fureur. Cependant le nuage nous fuit avec vitesse, il va porter plus loin le reste de son humide cargaison. Il disparaît et le calme renaît peu à peu; dès-lors nous pouvions sortir de notre abri, mais au moment où nous nous disposions à le faire, nous voyons accourir la femme de chambre effarée et criant : Madame, Mademoiselle, où donc êtes-vous? Mon Dieu! Mon Dieu! où sont donc Madame et Mademoiselle? — Qu'y a-t-il, lui demandons-nous? — Oh! Mesdames, quel malheur arrive! Au moment où Monsieur rentrait tout couvert d'eau et de sueur, la petite du pêcheur du bord de l'eau, est venue toute échevelée par le vent, criant au secours et demandant des cordes. Des hommes se noient, disait-elle, désespérée. — Monsieur jette de suite sa carnassière et son fusil au milieu de la cour; il appelle Pierre et Jean, et tous trois chargés de cordes, partent comme l'air. Jeanne et moi ne savions plus que devenir, lorsque Pierre est revenu : Il y a, nous a-t-il dit, un homme mort et peut-être Monsieur aussi. — Il attèle dans ce moment la voiture pour aller chercher ce mort et peut-être Monsieur aussi. — Conduites par la même pensée, Suzanne et moi,

n'écoutons plus les paroles incohérentes de cette fille ; elle parlait encore que nous étions déjà sur le chemin de la cabane. La pauvre Suzanne ne pensait pas à ses mauvaises jambes, elle faisait plus qu'elle ne pouvait pour me suivre. Nous arrivons à notre but, haletantes, le cœur palpitant de fatigue et de crainte. Nous entrons et voyons devant un grand feu de branches de peupliers, Lucien et deux jeunes gens pâles comme des spectres, ruisselants d'eau et se soutenant à peine. Mon mari n'était pas mort; nous fûmes énormément soulagées, et nous espérions n'avoir aucun accident de ce genre à déplorer, lorsque dans ce moment le médecin entre amené par Jean. Il allait tâter le pouls des trois personnes dont je viens de parler, quand Fanchette lui dit : Venez, je vous prie, voir d'abord le plus malade. — Il la suit dans sa chambre, nous les suivons aussi; là, un autre jeune homme était étendu sans connaissance sur son lit ; le bon médecin l'examine, le tâte, puis il dit tristement : Il y a une jambe cassée et des lésions à la tête. Je me charge de la jambe et j'en réponds, mais pour la tête, je demande à être secondé, le cas est grave. — Aucun autre médecin n'habite le pays. L'un des jeunes gens présents,

engage d'aller à Genève et d'appeler le major de l'hôpital, comme étant parent du malade. Un exprès lui a été immédiatement envoyé, et en attendant son arrivée, nos intéressants naufragés ont été transportés dans la voiture qui est partie à petits pas et que nous avons suivie, le médecin, Suzanne et moi, comme qui suit un convoi funèbre. Arrivés à la maison, le médecin a fait coucher les malades dans des lits bien chauds, leur a donné tous ses soins, est parvenu à faire revenir à lui le jeune homme évanoui, puis a attendu, comme nous, le major, avec impatience. Enfin, ce docteur vient d'entrer chez son jeune parent, et l'on me dit qu'il espère le sauver. Le premier pansement est fait. Adieu, je vais dormir plus tranquille.

—

DE JOSÉPHINE.

Je viens aujourd'hui, ma chère Anna, te raconter le sujet de l'événement qui a failli coûter la vie à mon mari et aux jeunes gens que j'ai hébergés. Ces jeunes gens sont étudiants en médecine à

Genève ; ils avaient obtenu un congé de quelques jours et voulaient en profiter pour aller voir leurs parents qui habitent dans diverses localités du canton de Vaud, car ils ne sont pas frères ; ils résolurent de faire le voyage par eau en côtoyant les rives du lac ; ils louèrent à cet effet une petite barque et se lancèrent avec toute la joie de leur âge sur la plaine liquide qui leur promettait par sa parfaite tranquillité une traversée des plus heureuses ; deux de nos voyageurs saisirent les rames, l'autre se mit au gouvernail : la voile s'enfla d'un léger vent du midi qui devait les pousser sans effort vers leur destination ; enfin, tout allait au mieux ; aussi, à mesure qu'ils s'éloignaient de la terre, se sentaient-ils toujours plus heureux ; ils respiraient avec volupté cet air si pur et si nouveau pour eux ; ils n'avaient plus sous les yeux et je puis même dire sous le nez ces hideuses plaies qu'ils étaient obligés de panser chaque jour, et ces cadavres nauséabonds qu'ils étaient condamnés à disséquer chaque jour aussi ; leur vue se reposait avec bonheur sur l'onde brillant aux rayons du soleil et sur sa verte bordure d'arbres aux formes diverses dans lesquels jouaient mille oiseaux ; le ramage de ces oiseaux devint pour eux sympathique, ils

se mirent à chanter de compagnie. Leurs chants eussent duré fort longtemps ainsi, tant ils s'harmonisaient bien avec le mouvement des rames, si un coup de vent subit ne fût venu les arrêter. Nos jeunes gens sortent de l'extase où ils étaient plongés; ils regardent autour d'eux et voient avec un certain effroi, qu'ils se sont éloignés des bords, qu'ils sont en plein lac exposés à tous les vents, et que, par surcroît de malheur, un nuage qui s'avance avec toute la rapidité de l'air en projetant son ombre brune sur les vagues tout à l'heure si brillantes, leur promet un prochain orage. Maintenant je vais laisser parler Fanchette, qui a été témoin de l'accident arrivé à ces jeunes voyageurs.

« Le vent qui devenait gros, me faisait craindre pour notre barque, j'y descendis pour ajouter une chaîne à celle qui la retenait au bord; quand j'eus fini, j'avais peine à me tenir debout, tant l'orage augmentait de force; je regardais les vagues qui commençaient à s'amonceler les unes sur les autres lorsque j'aperçus dans le lointain comme un point blanc, une voile planant sur les flots..... Inquiète, je regarde encore; tout-à-coup, la voile disparaît; je ne vois plus rien; je sens mon cœur se remplir de crainte; serait-ce un pauvre pêcheur attardé

qui aurait péri? disais-je; serait-ce quelqu'imprudent qui n'aurait pas connu l'approche de l'orage? je regarde toujours; alors une vague énorme soulève quelque chose de noir et l'amène assez près pour que je puisse distinguer des formes humaines cramponnées à une légère nacelle qui culbute à chaque instant et ne revient sur l'eau que par une espèce de miracle. Un frisson s'empare de moi, mais je ne perds pas courage; je cours de toute la vitesse de mes jambes appeler du secours chez les plus près voisins; j'ai le bonheur de rencontrer M. Lucien, qui arrive immédiatement suivi de ses domestiques; la barque était heureusement encore plus rapprochée; M. Lucien fait des signaux qui sont compris; une main se lève du côté de la barque; alors trois cordes au bout desquelles sont attachées des pierres, sont lancées avec adresse; trois mains s'en emparent, mais tout disparaît; la barque a tourné par le mouvement simultané de ses pilotes, et ceux-ci ne reparaissent pas. A tout hasard cependant, on tire les cordes et l'on a le bonheur d'amener deux jeunes gens sur le bord; mais celle que tenait M. Lucien fait résistance; rien n'arrive; alors cet homme plein de dévouement, remettant le bout de la corde à l'un de

ses valets, se lance dans les flots écumants et reparaît un instant après, portant d'un bras un jeune homme évanoui et de l'autre s'aidant à remonter sur la rive ; il était temps, car à peine sur le sol il tombe évanoui aussi à côté de celui qu'il a sauvé. »

Mon mari est fort et robuste ; il est aguerri à tous les exercices du corps ; son évanouissement ne provenait donc pas uniquement de ce bain improvisé ; il était aussi le résultat d'une lutte qu'il avait eue à soutenir au fond de l'eau, lutte qui pouvait causer sa mort et celle du naufragé. Ce jeune homme était engagé dans des racines d'arbres à un point que tous les efforts de la corde n'avaient pu le tirer de là ; d'une main convulsive, il tenait encore cette corde et de l'autre il s'accrocha avec tant de force au bras de mon mari, que celui-ci se crut un moment perdu ; il sait à peine comment il a fait pour dégager d'une énorme racine l'une des jambes du jeune homme et pour revenir sur l'eau avant d'avoir perdu la respiration ; le feu de peupliers lui eut bientôt fait reprendre l'usage de ses sens ; mais il ne put agir sur ceux de son compagnon d'infortune ; il fallut l'aide d'un médecin ; et maintenant tu t'ex-

pliques comment sa jambe a pu être cassée et comment sa tête a pu recevoir de graves blessures. Je me hâte d'ajouter que la position des trois naufragés n'inspire plus d'inquiétudes sérieuses; les deux qui ont le moins souffert vont bientôt partir pour chez leurs parents; quant au plus malade, nous l'avons au moins pour quarante jours à cause de sa jambe; cependant, s'il n'avait pas d'autres blessures, on aurait pu hasarder de le conduire chez lui; mais les médecins s'accordent à dire qu'il lui faut un repos absolu; mon mari ne les inquiète nullement, quoiqu'ils aient déclaré qu'il avait pris une pleurésie; ils l'ont condamné au lit pour quelques jours, ce qui lui fait plus de mal que le mal lui-même.

Je te tiendrai au courant, amie, de l'état de mes malades; en attendant, adieu.

D'ANNA.

J'ai lu avec le plus vif intérêt, chère Joséphine, le dernier récit que tu me fais; je m'imagine que tes jeunes naufragés sont intéressants sous tous les

rapports ; il me semble qu'ils doivent être beaux et aimables, et je donnerais bien quelque chose pour les voir. Par malheur, je ne puis décider ma mère à me laisser aller chez toi ; elle a toujours en tête le préjugé par lequel une jeune fille ne doit pas être témoin d'un nouveau ménage, surtout qu'avec ton mari (un vrai homme des bois), il y aurait beaucoup de danger de gâter mon esprit !... Mais, parlons un peu de lui ; je ne l'aurais vraiment pas cru capable du beau dévouement dont il a fait preuve; un misanthrope qui sacrifie sa vie pour sauver ses semblables, n'est-ce pas bien étonnant? Cette action de sa part me réconcilie avec son caractère ; il paraît qu'il a plus de cœur que je ne le croyais; dans tous les cas, il ne s'use pas comme bien d'autres, en vaines protestations de générosité et il conserve toute la plénitude de sa force pour le moment décisif, ce qui a bien son mérite. J'étais encore émue de la lecture de tes lettres, lorsque j'entrai avant hier soir chez Mme Germain notre voisine; elle était entourée, comme toujours, de quelques voisins qui viennent le soir passer une heure pour se délasser en parlant des uns et des autres ; je racontais l'accident arrivé à tes jeunes hôtes et je parlais en termes qui t'auraient fait

plaisir de la belle conduite de ton mari en cette circonstance; tout le monde applaudissait, et les compliments en sa faveur eussent duré longtemps, si un beau parleur de la société, peut-être jaloux des louanges adressés à un autre qu'à lui, n'eût pris la parole pour raconter les hauts faits de sa propre personne; il s'est levé, et faisant la belle jambe, torturant sa moustache, il a parlé de la longue série de belles actions qui a marqué son existence de quarante ans. Il n'y a pas d'incendies, il n'y a pas d'inondations où il n'ait apporté le concours de sa force herculéenne et de son bon cœur; que de gens il a sauvés au péril de ses jours! mais aussi que de blessures il a reçues! Sa tête a été fendue, son pied a été écrasé et son corps couvert de mille contusions; sa philanthropie avait passé à toutes les épreuves et était toujours prête à se montrer encore. Toute la société écoutait le beau parleur bouche béante; c'était bien raconté; chacun croyait avoir un héros sous les yeux. Cependant Mme Germain me dit à l'oreille: D'où vient qu'il n'ait pas obtenu la croix d'honneur?... on l'obtiendrait à moins. Pour moi, j'avais une autre idée; je me disais: D'où vient que ce monsieur fasse de lui un si beau panégyrique?... Il me semble que le vrai mérite a plus de modestie.

Le lendemain matin, je sortais avec ma tante, lorsque nous avons vu Mme Germain parler avec la concierge ; nous nous sommes approchées machinalement pour savoir ce qu'elles disaient ; alors madame Germain, avec un sourire quelque peu malin, nous a dit : Je demandais à madame la concierge si notre voisin le beau parleur d'hier était allé à l'incendie qui a eu lieu cette nuit à la Guillotière ; elle me répondait qu'elle ne l'a pas aperçu parmi les autres locataires qui ont tous couru au son du clairon d'alarme ; ce clairon a passé trois fois sous ses croisées qui sont à l'entresol et il n'a pu le faire bouger. Il paraît que ce monsieur a craint d'ajouter un rhumatisme aux nombreuses blessures et contusions qui couvrent son corps d'hercule ; il paraît que sa philanthropie cette fois a préféré dormir que s'exposer à l'humidité de la nuit, sans être sûre qu'on la verrait à l'épreuve.

— Ah ! madame Germain, vous êtes maligne, disions-nous avec ma tante en continuant notre route, et voilà bien à quoi s'exposent les gens qui se vantent trop ; un homme comme Lucien, n'a-t-il pas plus de mérite ?... Il ne dit rien, mais il agit. — Tu me demanderas pourquoi ma tante est

ici; elle est venue pour voir ma mère, dont la santé est loin de s'améliorer. Écris-moi, amie, il me tarde beaucoup de savoir l'état de tes malades; en attendant ta lettre, je t'embrasse de toute mon âme.

—

DE JOSÉPHINE.

Je suis bien aise, chère amie, que tu sois revenue sur le compte de mon mari; il est vrai qu'il n'a aucune des qualités qui constituent un héros de roman; il n'a même pas celles qui font un mari agréable; mais lorsqu'une femme est assez raisonnable pour ne pas tenir à ces délicieux compliments, à ces mille complaisances, à ces protestations continuelles d'amour qui enchantent, qui attirent, qui quelquefois font perdre la tête, mais qui souvent sont émanées d'un esprit léger et infidèle, cette femme est plus sûre d'être heureuse longtemps, parce qu'elle peut s'attacher à un esprit plus sérieux. Il me semble, au fait, qu'on n'a pas besoin d'amour pour être heureux; nous voyons assez dans l'histoire que ces grandes passions n'ont

jamais attiré aux personnes qui en souffraient que des chagrins sans fin, que des catastrophes affreuses; j'aime donc mieux la sauvagerie de Lucien avec son cœur généreux et constant, que la courtisanerie d'un autre avec un cœur trop facile et qui me causerait de continuelles alarmes. Crois-moi, méfie-toi des hommes trop sémillants, trop empressés, et si tu prends jamais un mari, choisis celui qui te plairait le moins comme amant.

Tu es bien gentille aussi de songer un peu à mes malades; je n'en ai plus que deux; les deux jeunes gens qui avaient le moins souffert sont partis il y a huit jours en nous comblant de remerciements; la scène de séparation avec leur ami a été des plus attendrissantes; quoique le jeune homme qu'ils quittaient avec tant de regret fût encore couché, Suzanne et moi n'avons pu nous empêcher d'entrer dans sa chambre pour tâcher d'abréger cette scène, qui, en se prolongeant davantage, pouvait donner la fièvre au pauvre malade; au moment où nous engagions ceux qui partaient à ménager la sensibilité de leur ami, celui-ci tourna ses yeux vers nous avec une expression de douceur et de résignation si profondes, ses yeux étaient si beaux, si expressifs, que nous éprouvâmes simul-

tanément une émotion impossible à définir; nous nous serrâmes la main toutes les deux sans nous rendre compte pourquoi et nous faillîmes oublier les autres jeunes gens qui n'attendaient que notre adieu pour partir. Après leur départ, nous fûmes voir Lucien, ensemble encore, comme pour nous distraire de ce que nous avions éprouvé malgré nous; notre visite lui fut comme toujours bien agréable, mais nous nous aperçûmes aussi comme toujours que nous ne pouvions suffire à son bonheur; il était là comme un pauvre prisonnier qui n'a qu'une pensée fixe, celle d'obtenir au plus tôt sa liberté. La patience et les bons sentiments dont il est doué, semblaient lui faire défaut; il souffrait intérieurement de l'inaction forcée à laquelle il est condamné et n'osait nous faire part de cette souffrance, dans la crainte de nous affliger, nous qui faisions tous nos efforts pour que notre société pût lui faire oublier ses distractions favorites; le médecin le tient encore au lit, quoiqu'il n'ait aucune souffrance physique; il n'éprouve qu'une grande faiblesse, et c'est justement cet état qui l'impatiente : s'il avait la moindre douleur, il penserait moins à courir les champs.

Je lui fis une lecture assez longue qui sembla le

désennuyer un peu; aussi tout en lisant, je pensais qu'il serait peut-être de mon devoir d'en faire autant à l'autre malade qui devait probablement aussi trouver le temps bien long; je le dis à Suzanne qui sauta de joie, pensant qu'elle prendrait part à cette bonne œuvre. Le soir donc, pour remplacer, s'il était possible, les amis du jeune homme, nous lui fîmes demander si nous pourrions le voir un moment; sa réponse fut affirmative et nous entrâmes chez lui, où nous le trouvâmes à moitié assis sur son lit; il s'était préparé au mieux pour nous recevoir; il avait une robe de chambre verte, un col de chemise bien blanc et un bandage de toile tout propre autour de la tête; il était si intéressant sous ce costume, qui cadrait si bien avec sa figure naturellement empreinte de mélancolie, que nous éprouvâmes Suzanne et moi, la même émotion qui nous avait si soudainement impressionnées le matin. Nous essayâmes une lecture; je dis nous essayâmes parce que nous ne la fîmes qu'avec distraction; néanmoins, elle parut avoir fait grand plaisir à notre malade qui nous remercia avec effusion et nous pria de ne pas l'oublier. Depuis lors, nous n'avons pas passé un jour sans lui tenir compagnie

quelques heures, et je t'assure que plus nous le connaissons, plus nous nous apercevons qu'il mérite notre intérêt sous tous les rapports.

Dans une prochaine lettre, amie, je te parlerai plus longuement de lui; Suzanne vient me chercher maintenant pour lui faire notre visite accoutumée. A bientôt.

—

DE JOSÉPHINE.

Depuis quelque temps, chère Anna, nos deux malades vont décidément de mieux en mieux. Ce matin nous étions auprès du jeune étranger, lorsque le médecin est entré; nous sommes sorties discrètement, et nous n'avons osé rentrer que lorsqu'il a eu terminé sa visite; la tête du malade avait été débarrassée de la bande de toile qui l'entourait et qui jusque là nous l'avait cachée en partie; cette tête était charmante ainsi toute nue; ses cheveux noirs frisés en petites boucles, semblaient sortir de la main du coiffeur, son front un peu carré, mais si bien orné de deux légers sourcils noirs et de deux yeux d'un bleu foncé si doux et si intelli-

gents ! Son nez bien fait, son joli menton imberbe, sa taille fine et découplée, tout en lui enfin, inspirait une sympathie dont on ne pouvait se défendre. Nous savions déjà que ce jeune homme s'appelait Antonin, que lui, qui aurait fait le bonheur d'une mère, n'en avait plus depuis longtemps; que son père s'étant remarié, il n'avait plus pour ainsi dire de famille à lui; et cette circonstance semblait le rendre encore plus intéressant s'il était possible. Antonin était assis dans un fauteil, sa jambe malade reposait sur une chaise; une expression de bonheur parut sur sa figure à notre vue, car il faut te dire que Suzanne ne me quitte plus; il nous a engagées de nous asseoir et nous a dit : Vous voyez, mesdames, que vous serez bientôt débarrassées de moi; ma tête est guérie; ma jambe ne demande plus que quelques ménagements, qu'il me sera facile de lui procurer en portant une béquille jusqu'à ce que ses forces lui soient parfaitement revenues; votre bon médecin va écrire aujourd'hui à mon parent le major, pour lui annoncer cet état satisfaisant et lui demander si je puis, sans inconvénient, reprendre mes travaux. Il ne me restera plus qu'à vous remercier mille fois de tous les soins que vous

avez bien voulu me donner, et qu'à faire des vœux pour que je puisse un jour vous rendre, mesdames, ainsi qu'à M. Lucien, tout le bien que vous m'avez fait. — Je ne puis exprimer l'effet qu'ont produit sur nous ces paroles prononcées avec une certaine émotion ; nous sommes restés tous trois un instant sans mot dire ; enfin j'ai cru devoir lui répondre que nous n'avions fait que notre devoir et que nous étions déjà amplement récompensés de nos peines en le voyant parfaitement rétabli. — Nous l'avons quitté ; puis je suis descendue seule au salon où mon mari qui se lève depuis quelques jours, se trouvait avec sa nourrice et Georges son frère de lait ; la discussion entr'eux était vive ; Georges et sa mère paraissaient en colère ; Lucien, avec sa bonhomie accoutumée cherchait à les calmer et à leur faire entendre raison ; je n'étais nullement au courant de ce qui se passait ; aussi ai-je reculé d'un pas, ne sachant si je pouvais être ou non initiée dans cette affaire ; alors la nourrice m'a priée de m'avancer, et m'a dit en termes un peu violents que son fils était un indocile, qu'il refusait un parti excellent, un parti choisi par le ministre lui-même, un parti comme il n'en retrouverait de sa vie ! Il refuse, a-t-elle

ajouté, parce qu'il aime une fille indigne de nous, une fille sans fortune et sans avenir, tandis que celle que le pasteur lui présente, nous ferait honneur de toute manière; c'est la fille du charron du village; elle a 3,000 fr. comptant et autant après; n'est-ce pas bien beau? N'est-ce pas pécher que de refuser? — Ma mère, dit le jeune homme, ne nous fâchons plus; c'est mal à nous de nous disputer ainsi devant nos bons maîtres : mais, je vous en prie, ne me parlez plus de ce mariage; je préfère cent fois rester toute ma vie garçon, que de forcer mon cœur. — Comme la mère à ces paroles était encore prête à s'emporter, je crus devoir lui dire : Ecoutez-moi, vous ne ferez rien maintenant; attendez, prenez patience, vous gagnerez bien plus; fiez-vous au temps qui est un grand maître et qui arrange tout; retournez tranquillement tous deux chez vous; ne parlez plus de rien et je vous promets que si je peux vous aider l'un et l'autre, je le ferai de bon cœur. — Ils sont partis en me remerciant. Lucien m'applaudissait d'avoir mis la paix entr'eux, lorsque Mme Ida et son mari sont entrés; ils ont achevé cette soirée, dont je n'ai pas le temps de te rendre compte tout-à-fait, mais à bientôt, amie.

DE JOSÉPHINE.

A bientôt, te disais-je, je crois, et cependant chère amie, voilà bien des jours que je ne t'ai écrit; ce n'est pas ma faute, crois-le; j'ai pris plusieurs fois la plume et chaque fois elle s'est échappée de mes mains, dominée que j'étais par un ennui insurmontable, par un dégoût de la vie que je n'avais pas encore connu; il faut te dire aussi que mes habitudes ont été complètement dérangées par les événements qui viennent de se passer; tout était changé à la maison, tout était subordonné aux besoins des malades, jusqu'à l'heure que j'avais consacrée à t'écrire; puis les visites sont revenues en foule assommer mon pauvre mari convalescent; il fallait bien que je vinsse à son aide pour lui alléger le fardeau; puis le départ du jeune homme qui nous a déroutées beaucoup, Suzanne et moi, tant nous étions habituées à passer quelques heures chaque jour avec lui; puis la réorganisation de notre ménage qui naturellement s'était ressenti de ce mouvement inaccoutumé; enfin, tout ce qui s'est passé chez nous jusqu'à présent, doit plaider assez ma cause auprès de toi. Mais

que diras-tu de Suzanne, quand tu sauras qu'elle pleure en cachette le départ de M. Antonin ? Elle est depuis lors d'une humeur massacrante et me fait passer la vie dure ; cependant je n'en puis pas davantage. Mme Ida qui veut absolument être notre amie et qui est venue nous voir plusieurs fois sans façon, s'est aperçue la première du chagrin de ma belle-sœur ; voulant la rendre plus sociable, elle est allée la trouver dans sa chambre et chaque fois elle lui a vu les yeux rouges, ce qu'elle n'a pas craint de me dire en sortant, tout en faisant des commentaires sans fin à ce sujet. Le jour du départ du jeune homme, Suzanne se renferma dans sa chambre comme elle l'avait déjà fait le jour où il nous avait dit les paroles attendrissantes dont je t'ai parlé ; Lucien de son côté, partit pour la ferme, qu'il n'avait pas vue depuis sa maladie ; moi, je restai seule en proie à un accablement que je ne pouvais comprendre ; il me semblait que la nature entière était morte, que rien ne vivait autour de moi ; j'éprouvais un vide inconcevable ; pourquoi ? C'était probablement parce que toutes les personnes que j'avais l'habitude de voir, n'étaient plus là ; je m'arrêtai à cette idée ; néanmoins, comme elle ne me consolait

que très-imparfaitement, je résolus, pour me distraire, d'aller voir mes anciens amis Guillaume et Fanchette, que j'avais, je te l'avoue, tout-à-fait oubliés. Leur souvenir me revint comme une douce consolation ; je partis, non sans avoir engagé Suzanne à m'accompagner ; elle vint jusqu'à la petite porte comme à l'ordinaire. En arrivant à la cabane, j'aperçus le pêcheur occupé dans sa barque à préparer ses filets pour la pêche du soir ; puis je vis à quelques pas plus loin, deux personnes, parmi lesquelles était sa fille ; je ne reconnus l'autre que lorsque je fus tout près : c'était Georges le frère de lait de Lucien ; tous deux prenaient un bain de pieds dans le lac et tous deux devinrent aussi rouges que des cerises lorsqu'ils me reconnurent : Mes enfants, leur dis-je, je n'ai maintenant besoin d'aucune explication ; je comprends tout.—Oh ! Madame, me répondirent-ils en chœur, vous êtes si bonne que vous voudrez bien venir à notre secours ; le ministre combat notre union ; il rend la mère de Georges inflexible ; parlez-lui, oh ! nous vous en prions ? — Je leur promis de m'intéresser à leur cause, et quand j'eus conversé un instant avec le bon Guillaume, je repris le chemin de la maison ; mille pensées

diverses parcouraient mon cerveau; pensées singulières qui levaient pour moi le coin d'un voile que je n'avais pas encore aperçu. J'arrivai ainsi à la petite porte où je croyais trouver Suzanne ; elle n'y était pas; j'entendis parler sous la tonnelle; c'était elle en compagnie de Mme Ida, que disaient-elles ? Je n'en sais rien : ce que je sais, c'est que Suzanne depuis lors, paraît être à mon égard beaucoup moins expansive et semble vouloir vivre en observation avec moi; comprends-tu cette conduite ? Quel bonheur si je pouvais te voir ! combien ta présence me serait agréable et utile dans ce moment ! toi ma véritable amie.

—

Ici nous remarquons dans la correspondance de Joséphine et d'Anna un intervalle de trois ans environ. Quelques lettres auraient-elles été perdues ou bien les deux amies sont-elles restées ensemble tout ce temps ? C'est ce que nous expliquera peut-être une lettre d'Adèle que nous trouvons parmi d'autres du père et de la mère de Joséphine. Celles-ci sont comme toutes celles des parents, elles ne contiennent que des recommandations et des conseils. Voici celle d'Adèle :

Paris.

« Chère sœur,

« Depuis longtemps tu m'as oubliée, et cependant « je t'aimais bien. Pourquoi ne penses tu jamais à « ta petite Adèle? Pauvre petite qui est abandonnée « de tous. Je n'ai autour de moi que des maîtresses « sévères, je n'ai personne à embrasser. Ah! si je « pouvais faire comme Anna : aller te voir, rester « bien longtemps avec toi, que je serais heureuse! « Vois-tu, si j'avais un peu d'argent et que je « trouvasse une porte ouverte, comme je serais « tôt partie, et tu me verrais arriver, et je te sau- « terais au cou, et je serais si contente! J'ai peur « de quelque maîtresse, je ferme vite ma lettre « pour la donner à Louise qui va voir ses parents « et qui la mettra à la poste. J'ai bien mal écrit, « mais n'en sois pas étonnée parce qu'à la pension « il faut se cacher pour écrire ce qu'on pense. « Pense un peu à ta petite sœur qui pense toujours « à toi et qui t'embrasse de tout son cœur.

« ADÈLE. »

Adèle qui me lisait elle-même cette lettre, ne put s'empêcher de rire de son style d'autrefois, mais moi je trouvais qu'il y avait là un bien bon cœur, et

j'y voyais peint parfaitement tout le caractère de mon amie. Il nous restait beaucoup de lettres à lire, et évidemment notre lecture allait devenir plus sérieuse; nous sentions que nous arrivions à la phase d'une vie agitée, à cette partie de l'existence humaine où l'âge aidant, les passions jusque-là endormies, se réveillent, se développent et deviennent parfois impossibles à dominer. Nous avions besoin de reprendre courage, de nous retremper, pour ainsi dire, afin de pouvoir poursuivre cette lecture qui nous intéressait trop pour l'abandonner, mais qui nous émouviat douloureusement. Nous résolûmes donc d'aller faire une longue promenade, de sortir un peu de nos courses ordinaires qui ne dépassaient presque pas les limites de l'enclos. Notre projet fut aussitôt exécuté que formé, nous partîmes, et passant par la même petite porte dont il est question si souvent, nous suivîmes un joli chemin qui festonne dans les prairies. Il nous conduisit de détours en détours jusqu'au bord du lac où nous nous trouvâmes sans nous en être aperçues, tout près d'une cabane qui, jusque-là, nous avait été complètement cachée par des arbres touffus et de grands joncs; c'était la cabane du pêcheur. Il y avait du bruit devant cette modeste

demeure que nous aurions pu croire bien solitaire. Nous fîmes quelques pas en avant et vîmes trois ou quatre enfants, courant, sautant, se vautrant par terre, puis sur un banc, formé par le tronc d'un arbre renversé, un vieillard assis, souriant à leurs jeux. Ne voulant pas déranger cette intéressante scène, nous reculâmes, et passant derrière quelques broussailles, nous nous approchâmes du bord de l'eau qui, en cet endroit, est si admirable, qu'il reposerait l'imagination la plus tourmentée; là, nous aperçûmes la tête charmante d'un enfant de neuf ans à peu près; il se retourna et sans paraître étonné de notre présence, ni sans se déranger, nous fit un petit signe de bonjour; il était très-occupé à pêcher à la ligne. — Mon ami, lui dis-je, vous avez là une occupation bien contraire à votre âge; comment pouvez-vous rester ainsi, des heures entières, sans bouger? — C'est, me répondit-il, que je veux prendre une truite pour le ministre qui est si bon pour nous. Il est là-bas assis sur le banc, et pendant qu'il se repose, je voudrais lui apporter un joli poisson pour lui faire plaisir. — Ah! c'est donc ce vieux Monsieur que nous avons vu devant votre porte? — Oui, Madame, il vient nous voir presque tous les jours

et il se donne la peine de m'apprendre à lire, ainsi qu'à mes frères et à mes sœurs. Il faut bien que je fasse quelque chose pour lui. — C'est très-bien de votre part, mon petit ami, ai-je répliqué. Mais dites-moi, n'avez-vous pas ici votre grand'mère? — Oh! elle n'est pas ici, elle est à la ferme. — Comment se nomme-t-elle? — Fanchette. — A ce nom, auquel nous nous attendions, du reste, nous rapprochâmes celui du ministre dont il était si souvent parlé dans les lettres de Joséphine. Nous cherchâmes à bâtir une histoire sur ces deux personnes qui paraissaient avoir eu certains rapports entr'elles. Mais nous ne pûmes rien trouver de clair, et nous eûmes l'espoir de satisfaire notre curiosité en poursuivant la correspondance commencée. — Adèle me dit qu'elle avait vu quelquefois cet ancien pasteur, le même qui était en ce moment sur le banc de la cabane, se promener silencieusement sur la route; qu'on lui avait raconté que depuis longtemps il était retiré du pastorat et même du monde, qu'il vivait seul et qu'il n'avait pour toute distraction que ses promenades journalières, faites le plus souvent dans les chemins les plus isolés. Nous quittâmes le petit garçon dont les traits réguliers, la physionomie angélique nous

rappelaient le portrait que Joséphine avait fait de Fanchette, jeune fille. Nous reprîmes notre joli chemin et revînmes à la maison, bien décidées de continuer, dès le lendemain, la lecture de cette correspondance qui nous intéressait si vivement.

—

D'ANNA A JOSÉPHINE.

Paris.

C'est le cœur plein de tristesse, chère Joséphine, que je t'écris ces quelques lignes. Je suis dans cette immense ville de Paris, comme un pauvre exilé qui ne sait où reposer sa tête, c'est-à-dire qui ne peut la reposer sur le sein d'un véritable ami. La maison de ma tante a tout le confortable nécessaire aux douceurs du corps; rien n'y manque : bonne table, ameublement moëlleux, société agréable. Je supporte tout cela, mais je ne puis en jouir parce qu'à côté de ces délices de Sybarites, je ne trouve rien qui satisfasse le cœur. Je me sens dépaysée ici, je me sens étrangère au milieu de ces

figures nouvelles qui n'ont pour moi quelques sourires bienveillants que parce que je suis orpheline, que parce que ma position les intéresse, mais qui mettent ma personnalité tout à fait de côté. Je vois d'avance que je ne trouverai jamais auprès de ces personnes, le secours moral dont on a tant besoin quelquefois et que j'avais trouvé dans ta famille qui était pour moi ma vraie famille, celle que mon cœur avait adoptée. Faut-il donc que les exigences et les convenances du monde m'aient séparée de ceux que j'aimais tant! de ceux que j'avais regardés jusqu'à 20 ans comme mes seuls parents et que je croyais ne devoir jamais quitter! Je ne puis cependant me plaindre de ma tante; elle cherche à me faire oublier, autant que possible, par diverses distractions, la douleur que m'a causé la mort de ma mère; elle me fait faire des promenades journalières, soit à pied, soit en voiture, et a entrepris de me montrer toutes les curiosités de Paris. Je lui suis bien reconnaissante de ces attentions; par malheur, son but est manqué, parce qu'elle a à combattre, non seulement un chagrin naturel qui ne peut se dissiper qu'avec le temps, mais encore des peines qu'elle ne comprendra jamais, et pour cette raison auxquelles

elle ne pourra porter aucun remède. Les derniers trois ans que j'ai passés avec toi, ont été les dernières lueurs de mon bonheur et encore ont-ils été terminés par un malheur bien cruel. Je ne vois plus devant moi qu'une vie triste et isolée quoiqu'au centre du monde et des plaisirs; aucune autre affection ne pourra remplacer la tienne; aucune amitié sincère et protectrice comme celle d'une mère ne viendra plus me soutenir, ne viendra plus dire à mon âme : Je veille sur toi.

Les larmes aux yeux, je te quitte amie, je dois descendre au salon.

—

DE JOSÉPHINE A ANNA.

Le Colombier, 10 mai.

Si quelque chose peut soulager ta tristesse, chère Anna, ce sera, j'espère, l'assurance qu'elle est partagée. Oui, je souffre de t'avoir quittée, et je crois même que ton absence me sera bien plus pénible qu'autrefois; parce qu'alors j'avais des illusions, je comptais sur l'avenir, tandis que

maintenant je suis désenchantée. J'ai trouvé, en arrivant ici, des figures peu gracieuses; mon mari a été froid; Suzanne m'a fait un vrai baiser de Juda; la jalousie se serait-elle emparée d'eux? Croiraient-ils donc que tu leur as enlevé toute l'affection que je leur dois? Je t'assure que je suis fatiguée de cette pensée qu'il sera peut-être difficile d'arracher de leur cœur; passe encore pour Suzanne; mais Lucien! je tiens trop à lui, pour pouvoir supporter cette froideur qui est malheureusement vraie puisqu'il la manifeste, et qu'il est incapable de montrer ce qu'il ne pense pas. Cette disposition à mon égard, a influé aussi fatalement sur le sort de ma protégée Fanchette. Pauvre fille! elle est venue me voir à l'annonce de mon arrivée; sa figure a perdu sa fraîcheur, ses yeux ont pris un cercle noir; une langueur sans espoir s'est emparée de son âme; elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. Elle m'a parlé sans pleurer de ses infortunes; elle est arrivée au point où l'on ne pleure plus. Voici le résumé de son récit : Toutes vos bontés, Madame, sont restées inutiles; un mauvais sort s'est attaché à moi. Après votre départ Georges vint me voir; mon père était à la pêche; je me trouvai seule avec

lui; j'espérais une bonne nouvelle, il n'en était rien; plus que jamais notre mariage était reculé, et Georges ne put me l'annoncer qu'en fondant en larmes. Les pleurs d'un homme sont déchirants, ils augmentèrent mon chagrin si c'était possible, mais le dernier coup m'était réservé pour la fin. Georges n'osait m'apprendre sa fatale résolution; il me l'avoua enfin; il partait, il allait au fond de la France chercher un refuge contre la tyrannie de sa mère, du ministre et de M. Lucien lui-même qui voulaient à toute force lui faire contracter un mariage contre son gré. — Je ne puis leur obéir, Fanchette : je pars donc et ne sais quand je reviendrai, mais du moins que je sois certain que tu penseras à moi. Fanchette! Fanchette! Serre-moi la main et promets-moi d'aimer ton Georges toujours, toujours! — Un signe de tête, un serrement de main furent la seule réponse dont je pouvais être capable dans ce moment; j'étais immobile comme une statue de pierre; je restai ainsi je ne sais combien de temps, et ce fut à peine si je m'aperçus du départ de Georges. Lorsque j'eus repris la raison, lorsque je me vis seule, lorsque je pensai que mon ami m'avait quittée peut-être pour toujours, oh! alors j'éprouvai

quelque chose de si cruel, que je ne le souhaiterais pas à mon plus grand ennemi. — Madame, ajouta Fanchette après une pause de quelques instants, Dieu vous préserve d'éprouver jamais ce que je ressentis; je ne puis vous l'expliquer, mais je crois que l'enfer ne peut être pire. Mon pauvre père en rentrant, me trouva étendue sur mon lit, j'avais oublié de faire sa soupe, j'avais oublié mon devoir! Bon père! il m'a pardonnée quand il a appris le sujet de ma douleur. Depuis ce moment je n'ai pas vécu, je ne vis que parce que je pécherais de mourir contre la volonté de Dieu.

Tu comprendras aisément, amie, combien ce récit a dû me toucher; j'ai cherché à consoler cette malheureuse fille en lui donnant l'espoir du retour de Georges; mais tout en lui parlant, je sentais que la plaie était trop fraîche pour que je pusse lui apporter quelque remède, la promesse que je lui ai faite d'aller la voir quelquefois, a paru seule lui être agréable, et elle est partie avec une sorte de sourire sur les lèvres.

Je t'embrasse et j'espère pouvoir t'écrire bientôt.

DE JOSÉPHINE.

Tu sais aussi bien que moi, bonne amie, que lorsqu'on a des ennuis intérieurs, on se sent par fois le besoin d'aller les dissiper à l'extérieur : étant un jour dans cette disposition d'esprit et ne t'ayant pas là pour soulager mon imagination fatiguée, j'eus l'idée d'aller voir les animaux de Mme Ida. Tu as à Paris pour te distraire, les monuments, les Champs-Élysées, le Jardin-des-Plantes; moi je n'ai pour toute ressource que la basse-cour de Mme Ida, ornée et augmentée des dissertations et commentaires de cette dame valant infiniment mieux, à mon avis, que les froides explications d'un cicérone, montrant avec sa canne dorée, les divers animaux d'une ménagerie. Je partis donc seule à pied suivant la grande route qui mène tout près de la propriété de ma voisine ; j'avais fait quelques centaines de pas, lorsque j'aperçus au loin la silhouette d'un monsieur. A cette vue, je cherchai un pan de muraille quelconque pour me cacher jusqu'à ce qu'il eût passé ou un chemin détourné qui me permît d'éluder des compliments que je ne pouvais éviter en res-

tant sur la route. Dans une grande ville chacun passe son chemin sans même souvent se saluer; ici, c'est bien différent; on ne se contente pas de se saluer, mais on s'arrête. On se complimente et l'on cause plus ou moins longtemps; je crois vraiment que je suis devenue sauvage comme les personnes qui m'entourent et je puis à juste droit, m'appliquer ce vieux dicton : Avec les loups on apprend à hurler, car j'eus du regret de ne trouver aucun refuge contre les compliments que je redoutais. Cependant je devins moins farouche, lorsque je crus reconnaître la personne qui m'avait causé un si grand effroi : à sa longue taille, à ses jambes minces qui ressemblaient assez par leur longueur et leur maigreur à un grand compas mesurant la route, à cette belle paire de lunettes qui reposait sur un long nez, j'avais reconnu le vieux garçon, ami de mon mari. Il s'approcha avec empressement et après m'avoir demandé l'état de ma santé, il ajouta : Madame, votre absence a été pour nous le sujet d'une grande tristesse; vous nous avez laissé souffrir seuls du froid et des glaçons, mais ainsi que les oiseaux voyageurs vous revenez avec les fleurs et,... Je coupai court à ce compliment qui m'ennuyait, en

lui disant : Il paraît, Monsieur, que vous ne connaissez pas le sujet de mon absence. J'ai mon amie d'enfance que j'aime autant qu'une sœur; elle avait besoin de moi ; je ne pouvais lui refuser mon secours dans un moment bien cruel pour elle puisqu'il ne s'agissait rien moins que de la perte de sa mère ; j'ai dû lui donner toutes les consolations qui étaient en mon pouvoir. J'ai dû même lui sacrifier le plaisir que j'aurais eu de rester avec Lucien, parce qu'elle aurait agi ainsi envers moi. D'ailleurs mon mari n'a fait aucune difficulté à une absence qui s'est prolongée plus que je ne l'aurais voulu ; il se portait bien, il pouvait se passer de moi, et j'étais tranquille. — A ces mots le vieux garçon reprit la parole d'un air triste. Puisque vous me mettez sur la voie, Madame, dit-il, je dois vous soumettre une idée qui m'afflige ; j'aime Lucien, j'étais l'ami de son père : je suis aussi le sien ; je verrais avec peine qu'un malheur pût l'atteindre ; je crois qu'il faut veiller sur sa santé. — Comment! m'écriai-je, croyez-vous donc qu'il soit malade ?

Je suis obligée, chère amie, d'en rester là aujourd'hui, de cette conversation dont le souvenir me trouble encore ; elle a été pour moi la cause de

plusieurs nuits d'insomnie et de quelques tracasseries dont je te ferai part à mesure que je m'en sentirai le courage.

—

DE JOSÉPHINE.

Je viens ce matin, amie, continuer de te raconter mon entretien avec le vieux garçon, dont l'autre jour je n'avais pas fini de te rendre compte. Voici ce qu'il m'apprit, tout en faisant quelques pas avec moi sur la route : « Je parcourais un jour le chemin qui mène à votre ferme ; je faisais solitairement, comme toujours, ma promenade habituelle ; c'était aux derniers jours de l'automne ; les arbres se dépouillaient de leurs feuilles, et cet indice d'un hiver prochain me donnait un noir que je ne pouvais vaincre, lorsque j'aperçus, assis sur une pierre au bord de la route, un chasseur appuyé sur son fusil. Je reconnais Lucien; son chien était couché à ses pieds, sa carnassière paraissait dépourvue de son contenu ordinaire ; je m'approche et remarque sur sa physionomie une sorte d'abattement qui ne lui était pas naturel. Lucien,

lui dis-je, quel est le sujet de ta rêverie? Ce n'est point par curiosité que je te fais cette question, Dieu m'en garde, mais en vérité tu n'es pas comme à l'ordinaire et, en ami, je dois m'intéresser à toi. — Lucien leva tristement la tête et me répondit. Vous êtes bien bon, mon ami, et je vous remercie de votre bienveillance à mon égard; par malheur je ne puis répondre d'une manière satisfaisante à votre question; je ne sais ce que j'ai. — Comment! repris-je étonné, tu ne sais ce que tu as? — Non; je suis jeune, je suis robuste, j'ai bon appétit, je dors bien et avec tous ces avantages, mes forces diminuent comme si j'étais vieillard; à la chasse je suis comme un vieux cheval plein d'ardeur par la tête, mais manquant par les jambes; je crois aller bien loin en partant, puis lorsque mon chien a levé le gibier; lorsque je crois l'atteindre bientôt, il faut hélas! que je m'asseoie fatigué, haletant, et que j'attende ainsi le retour de Médor qui ne tarde pas de revenir la queue basse et les yeux pleins de tristesse. Vous le voyez vous même, je suis assis; je n'ai pu, comme autrefois, aller de la ferme au Colombier tout d'une venue; qu'est-ce donc? Je n'y comprends rien. — Ecoute, lui dis-je après avoir en-

tendu ces paroles affligeantes, écoute, à ta place je n'hésiterais pas un instant; je consulterais un médecin. — Un médecin! vous savez bien que j'ai horreur des remèdes; d'ailleurs, que me dira un médecin? Je n'ai aucune douleur physique; j'ai toutes mes chairs, j'ai toute ma fraîcheur d'autrefois; que verrait-t-il en moi de malade? — Il pourrait voir dans ta faiblesse le symptôme d'une maladie interne, qu'il pourrait quelquefois combattre avant qu'elle n'éclate tout-à-fait. — Oui s'il pouvait voir avec ses yeux, je ne dis pas; mais il verra avec sa théorie qui n'y voit goutte; il agira au hasard, il m'appliquera des remèdes qui agiront sur un organe sain, lequel deviendra malade. L'organe malade, s'il y en a un, ne sera pas guéri, et, par ce moyen, au lieu d'avoir une maladie j'en aurai deux, je puis même en avoir plus si le médecin juge à propos de changer la direction de ses remèdes; alors Dieu sait ce qui arrivera, je n'ose approfondir davantage ce sujet. — J'avoue que je ne sus que répondre à ce raisonnement, continua le vieux garçon. Je me bornai à encourager Lucien et à lui donner l'espoir que cet état n'aurait pas de durée; je rebroussai chemin pour l'accompagner jusque chez lui, attention qui parut

lui faire plaisir. Depuis lors j'ai tâché de le rencontrer quelquefois, mais j'ai vu avec peine qu'il n'y avait pas de changement en bien dans sa position. Si j'avais osé vous parler plus tôt de ce fait que vous paraissez ignorer, je ne l'aurais certainement pas négligé; mais je crains et j'ai toujours craint de m'occuper de l'intérieur d'un ménage; veuillez donc croire, Madame, que c'est par pure amitié pour votre mari que j'ai cru devoir aujourd'hui vous en entretenir. »

Cette révélation, chère Anna, me fit un si grand mal, que j'abandonnai, comme tu peux le penser, ma visite à madame Ida; je retournai avec le vieux garçon qui ne me quitta qu'à la grille, non sans que je l'eusse vivement remercié. Je rentrai chez moi projetant une explication avec Lucien; explication qui eut lieu le soir même et dont je te donnerai les détails dans ma prochaine lettre.

—

DE JOSÉPHINE.

Oui, amie, j'étais inquiète sur la santé de mon mari, j'étais fatiguée de son peu de confiance en

moi; je ne pouvais rester plus longtemps ainsi. Je voulus lui parler en particulier, et afin que Suzanne ne pût venir nous troubler dans notre entretien, j'attendis qu'elle fût couchée pour entrer chez Lucien, comme il était tard, je pénétrai doucement et sans bruit dans sa chambre où je pensais le trouver couché lui-même; il n'en était rien. Lucien, enfoncé dans un fauteuil, avait devant lui une bible ouverte; il me regarde avec un air d'étonnement qui m'étonne moi-même: qu'y avait-il de singulier dans ma démarche? une femme ne peut-elle pas venir à toute heure demander des nouvelles de son mari? — Pourquoi, lui dis-je, sans autre préambule, pourquoi me caches-tu l'état de ta santé?... depuis longtemps déjà, je le sais, tu éprouves des malaises indéfinissables, et tu ne t'en es pas ouvert à moi! et tu as paru même t'éloigner de moi!... Qu'ai-je donc fait pour avoir ainsi démérité de ta confiance? — Vous devez savoir, madame, bien mieux que moi ce que vous m'avez fait, me répondit-il d'un ton qui me fit tressaillir, et je ne sais comment vous osez me demander une explication. — Comment! repris-je, c'est donc ainsi que vous voulez recevoir les consolations que je m'apprêtais à vous donner? Comment! vous si

bon, si honnête, vous avez pu vous laisser aller aux méchantes insinuations de votre sœur, qui, par une jalousie basse et mal fondée, n'a cessé pendant mon absence de vous monter la tête contre moi. — Il s'agit bien ici de ma sœur et de sa jalousie; s'il n'y avait rien de plus grave, aurais-je eu le courage de m'éloigner ainsi de vous? — Mais, mon Dieu, mon Dieu! qu'y a-t-il donc de si grave? je vous en prie, parlez!... vous me faites frémir. — Il n'y a pas là de quoi tant frémir; vous aimez un autre homme que votre mari; votre mari, a son tour, n'a-t-il pas le droit de renier sa femme?

A ces mots, Anna, tout mon sang a reflué vers mon cœur; un souvenir me revint à l'esprit; serait-ce d'Antonin que Lucien voulait parler? et Suzanne aurait-elle dévoilé ce secret sentiment que j'avais cru éprouver pour lui et qui était éteint depuis longtemps? Ne serait-ce pas de la part de cette fille le comble de la méchanceté?... Lucien, profitant de l'état de stupeur dans lequel j'étais tombée, continua ainsi : Seulement, comme cette explication que vous avez voulue sera la première et en même temps la dernière, je ne veux pas la terminer sans vous faire compliment du choix que votre amour a fait. Mais je me trompe :

l'amour est aveugle, il ne peut choisir, ce qui est pour vous une circonstance atténuante; votre amour a mis la main sur quelque chose qui lui a plu sans s'inquiéter des qualités ni des convenances; du reste, si j'ai bonne mémoire, des rois ont épousé des bergères; une dame comme vous peut bien aimer son fermier. — Son fermier! ai-je répondu, pleine d'effroi, croyant que Lucien était fou; Lucien regarde-moi, parle-moi, tu m'effraies, mon ami; explique-moi cette énigme: de qui veux-tu parler? quel démon te possède? — Aucun démon ne me possède, je vous prie de le croire, et si je n'avais pas eu des preuves certaines de votre amour pour Georges, j'aurais cherché à vous justifier moi-même dans mon cœur; quel intérêt a un mari à rechercher les preuves de son déshonneur? j'avais confiance en vous, je n'aurais donc fait aucune démarche pour scruter votre conduite; mais tout m'a été rapporté, tout m'a été dit sans que j'aie rien demandé, et certes, celui qui l'a fait a cru agir charitablement; son état le lui permettait et l'y obligeait même.

Mon mari avait à peine fini ces derniers mots, qu'une lueur pénètra dans mon esprit; je fus soulagée d'un grand poids, et sans m'inquiéter de

l'aiguille de la pendule qui marquait une heure bien avancée, je voulus me justifier pleinement aux yeux de Lucien avant de le quitter. Mais, chère amie, je vais encore te faire attendre jusqu'à demain la suite de cette conversation, dont le récit seul me fatigue beaucoup; jamais jusque-là nous n'avions eu, avec mon mari, la moindre discussion pénible; elle devait être sensible à tous deux; elle est encore pour moi un désagréable souvenir.

—

DE JOSÉPHINE.

Selon ma promesse, amie, je continue aujourd'hui ma lettre d'hier qui ne contenait que le commencement de ma discussion avec Lucien. En voici la suite: Vous avez donc cru, ai-je dit à Lucien, vous avez donc cru, sans examen aucun, à tout ce que cette personne charitable a bien voulu vous débiter sur mon compte? vous avez cru à une pareille indignité de ma part, sans seulement avoir daigné m'en avertir; c'est à mon tour d'être fâchée et bien fâchée. — A vous entendre,

reprit Lucien, il semblerait que vous êtes innocente; je ne vous croyais pas tant de facilité à mentir et cependant qu'alliez-vous faire tous les jours chez le pêcheur ? N'était-ce pas là que vous vous donniez rendez-vous avec votre bel amant? d'où vient cet intérêt si grand que vous portez à Guillaume et à sa fille? d'où vient que ces gens-là sont dans l'aisance quand autrefois ils mendiaient? ne serait-ce pas par hasard l'effet de vos libéralités et de votre reconnaissance? pourquoi votre indigne amie est-elle restée si longtemps ici? n'est-ce pas parce qu'elle était la confidente de vos amours, et qu'une femme ne peut se passer de confidente ? Pourquoi votre charmant Georges est-il parti avant votre retour ? n'est-ce pas parce que vous vous êtes ménagé loin de moi des rendez-vous qui ne pouvaient être troublés?

Je m'arrête un instant, chère Anna; ces calomnie qui tombaient une à une de la bouche de mon mari, pénétraient dans mon cœur comme la lame d'un stylet. L'injustice de ces paroles, la colère concentrée d'un homme ordinairement si doux me causèrent une émotion telle que je faillis perdre connaissance; il ne fallut rien moins que le bon témoignage de ma conscience pour relever mon

courage et me donner la force de défendre mon honneur si cruellement attaqué. — Crois-moi, Lucien, repris-je avec douceur, ne te laisse pas ainsi égarer par des pensées qui ne sont que fausses et chimériques; car, en effet, sur quelles bases appuies-tu les preuves de ma culpabilité? sur la parole d'un seul homme; bases bien peu solides, quand tu sauras que cet homme a parlé dans son propre intérêt; la jalousie t'a aveuglé; c'est pourquoi je te pardonne tous tes soupçons et ta colère; mais afin de redevenir aussi pure à tes yeux que je crois le mériter, je m'offre de t'apporter toutes les preuves contraires à celles dont tu viens de me faire la nomenclature, et afin aussi, qu'en attendant, ton sommeil ne soit en rien troublé, je te jure que tout ce qu'on a bien voulu te dire à mon sujet, est faux, complètement faux. — Lucien à ces paroles, s'émut à son tour et me dit : Puisque tu jures devant cette bible ouverte que tu n'es pas coupable, je dois te croire; mais un cœur si profondément ulcéré ne peut si vite guérir, et puisque tu as des remèdes à m'offrir, je les accepte avec joie, espérant qu'ils seront assez efficaces pour amener avec ma guérison une sincère réconciliation entre nous. — Charmée de

ces bonnes dispositions de mon mari, je pressai sa tête contre mon cœur pour l'en remercier ; puis je lui souhaitai le bonsoir et une bonne nuit, dont j'avais tant besoin moi-même; mais j'étais trop agitée pour pouvoir fermer les yeux, je songeai jusqu'au jour à la mission très-délicate que je m'étais donnée. J'accusais le ministre d'avoir mis le trouble dans mon ménage; comment faire, mon Dieu ! pour obtenir la vérité et me justifier complètement aux yeux de mon mari ?.... Je me fais cette question nuit et jour, et je n'ai pas encore trouvé sa réponse; en attendant le temps se passe. Peut-être, mon amie, l'aurais-tu trouvée plus tôt que moi.

—

D'ANNA.

J'étais à Versailles, chère Joséphine, où mes parents m'avaient menée voir les eaux; j'y suis restée quelques jours, et à mon retour j'ai vu avec bonheur étalées sur ma table toutes tes dernières lettres; ce jour-là a passé comme un songe; en les

lisant, je croyais t'entendre parler toi-même; j'avais oublié tout-à-fait Paris et tous ses bruits. Mais qu'ai-je vu?... des choses monstrueuses, affreuses, inouies! Un pasteur indigne, un mari aveugle et jaloux, une femme accusée et innocente, une amie complice; sais-tu bien que c'est du drame et qu'il ne manque plus là qu'un assassinat quelconque! Passons; mais je crains que tu ne sois trop bonne pour t'en sortir; je crains que tu ne saches pas parler à ton accusateur. Je voudrais être là pour t'aider dans ta juste vengeance; crois-moi, n'aie aucun ménagement pour un pareil homme; mets-le à l'index de la vindicte publique; étale au grand jour toute son infâme conduite; que tout le monde sache bien de quoi il est capable, et fais-le sortir du canton. Ton honneur y est engagé, le mien y a sa part aussi: ne crains donc pas d'agir. D'ailleurs, la charité t'y oblige; tu peux, en faisant ce que je te conseille, éviter à d'autres ménages ce qui arrive au tien, car si ce ministre est poussé par un mauvais esprit, il peut mettre la division et la discorde dans bien d'autres familles; puis, plus tard, tu pourrais éprouver le regret de n'avoir pas débarrassé le pays d'un tel fléau.

Quant à moi, je suis toujours occupée ici à des affaires futiles, il est vrai, mais dont je ne puis me dispenser...; à recevoir ou à rendre des visites; je suis obligée d'obéir à ma tante qui est bonne pour moi, mais qui est un peu despote. Elle ne me donne aucun temps pour penser à mes affaires à moi, qui seraient de rester dans ma chambre à songer tranquillement à toi, à tes parents et au temps passé, qui m'est toujours bien cher; ce n'est que par une grâce toute particulière qu'elle m'a permis d'aller voir un jour Adèle à sa pension. Quoique cette petite ait toujours l'air un peu froid, je puis te dire sans flatterie qu'elle a beaucoup changé à son avantage; c'est maintenant un commencement de jeune personne qui a des manières polies et qui parle raisonnablement.

On m'appelle, amie. Adieu et à bientôt; tu ne saurais croire combien il me tarde d'apprendre le dénouement de l'affaire qui te regarde et dans laquelle j'ai aussi mon intérêt. En t'embrassant, je te le répète encore : *agis avec vigueur,* tu es dans tes droits.

—

DE JOSÉPHINE.

J'admire ta juste colère, mais je n'ai pu, chère amie, profiter des conseils qu'elle te suggère : j'ai besoin d'agir avec prudence pour arriver au résultat que je me suis promis, et tu ne dois pas ignorer que les hommes sont comme les mouches, qu'on les prend plus aisément avec le miel qu'avec le vinaigre. Je devais d'abord, avant tout, m'assurer si le ministre était le vrai coupable; je ne pouvais faire auprès de lui une démarche inconsidérée, qui eût pu éloigner pour moi les éclaircissements que je cherchais à obtenir; j'étais indécise sur les moyens à employer pour arriver à une heureuse fin; plusieurs jours s'étaient passés à adopter ou à rejeter divers projets, lorsqu'une circonstance que je prévoyais un peu est venue par bonheur à mon aide. Mon mari, accablé par la scène dont je t'ai fait part, n'a pas eu le courage de faire ses courses ordinaires, il est resté une semaine à la maison, sans se plaindre de sa santé et moi sans oser lui en parler, craignant de l'irriter davantage. La visite du pasteur était imminente; je voulais la mettre à profit; aussi, je n'avais garde

de m'absenter de toute la journée. Enfin, un matin, j'ai entendu parler dans la chambre de mon mari ; alors, je te l'avoue, j'ai commis le crime pour lequel nos parents, si tu t'en souviens, nous punissaient si sévèrement dans notre enfance : celui d'écouter aux portes. J'ai collé mon oreille à la serrure de notre porte de communication et là j'ai écouté, avec toute mon attention, la conversation que voici :

— Il faut chercher Georges dans tous les coins de la terre, disait le ministre ; je viens de voir sa mère : elle est au désespoir d'avoir perdu son enfant, comme elle dit; chez cette femme l'amour maternel a repris tout son empire ; son ressentiment s'est évanoui et si nous ne lui rendons pas ce fils tant regretté, il est à craindre qu'elle perde ou la vie ou la raison. — Mais, monsieur, dit Lucien, votre propos m'étonne ; vous vouliez à toute force marier Georges pendant l'absence de ma femme, afin que j'en fusse débarrassé ; vous m'avez mis la mort dans l'âme au départ de ce garçon et maintenant que ma femme est de retour, vous voulez à toute force aussi le faire revenir ! Je m'intéresse certainement beaucoup à ma nourrice, mais je m'intéresse aussi à

ma tranquillité ; je ne suis plus robuste comme autrefois, et je sens que je ne pourrais supporter de fortes émotions; renoncez donc à ce projet, puisque jusqu'à présent vous avez agi dans mon intérêt, ne vous arrêtez pas en si bon chemin : je me charge de consoler ma nourrice. — Permettez, monsieur, que je revienne sur votre décision... vous ne seriez pas assez égoïste pour sacrifier une malheureuse créature à des craintes fondées seulement sur de vaines apparences, vous ne voudriez pas qu'un malheur réel pût être produit par de simples fictions. — De vaines apparences? de simples fictions?... en vérité, monsieur, je ne comprends rien à votre raisonnement... vous semblez vous contredire vous-même, et dans un instant vous démolissez l'œuvre que vous avez mis si longtemps à édifier; toutes les preuves *irrécusables* et *convaincantes* que vous avez pris la peine d'entasser les unes sur les autres depuis des années, tomberaient-elles devant de simples chimères?... Expliquez-vous, je vous en prie, et sortez-moi du trouble où vous m'avez jeté. — Un moment de silence succéda à ces paroles que je suivais avec une sorte de joie ; mon anxiété était grande... j'attendais la réponse du ministre comme

un pauvre accusé attend l'arrêt qui doit l'absoudre ou le condamner, je craignais qu'un bruit quelconque ne vînt me faire perdre les mots qui allaient sortir de la bouche du pasteur et qui pour moi étaient d'une extrême gravité, puisqu'ils devaient me servir de règle de conduite. »

Je regrette, amie, de te renvoyer encore à demain; il m'est impossible d'aller plus loin ce soir; mes paupières fatiguées de tant de nuits sans sommeil se ferment malgré moi, je ne puis plus que te dire adieu.

—

DE JOSÉPHINE.

Ce matin en me levant, avant d'avoir vu personne, je reprends la plume pour t'apprendre au plus tôt la suite de la conversation dont tu as le commencement; je ne voudrais pas, amie, m'endormir ce soir en t'écrivant. Voici les paroles du pasteur, que j'attendais avec tant d'impatience : « Et si je m'étais trompé, ne me pardonneriez-vous pas mon erreur? — Il serait difficile, a répondu Lucien, de pardonner la légéreté d'un homme

de votre âge et de votre état. — Oui, monsieur, je conviens que pour un homme irréligieux, le pardon dans certain cas est difficile; mais il ne l'est jamais pour celui qui a la foi, pour celui qui veut suivre autant que ses forces le lui permettent, la volonté de son Dieu, la volonté d'un Dieu miséricordieux qui pardonnera toujours au repentir. — Quand repentir il y a, dit Lucien d'un ton tant soit peu ironique, Dieu par sa toute puissance peut connaître d'une manière immédiate un cœur repentant; un simple mortel ne peut le connaître qu'à la longue et qu'à la suite d'actes qui prouvent sa sincère repentance. Écoutez, cette discussion me fatigue, je vous promets de voir moi-même la pauvre mère éplorée; je vous promets aussi que, s'il y a lieu, nous aviserons ensemble aux moyens de lui rendre son fils; c'est tout ce que je puis faire pour vous aujourd'hui. Sans adieu donc, monsieur; je vous ferai appeler quand il sera nécessaire. — Une porte s'est ouverte, elle s'est refermée; le ministre était parti, et moi je n'ai rien eu de plus pressé que de quitter mon poste d'observation; j'avais un mot de ce que je voulais savoir; c'était bien là mon calomniateur; mais j'avais encore à connaître la cause de ses calom-

nies. Depuis longtemps je me doutais qu'il aimait Fanchette; j'avais vu dans plusieurs circonstances quelques symptômes de sa passion pour cette jeune fille ; je n'en étais pas étonnée, car il paraît que l'amour se niche partout, même dans le cœur des plus sages ; je m'en étais donc jusque là peu inquiétée ; mais dès l'instant où je te parle, j'ai vu la néccessité d'approfondir cette affaire, y ayant un intérêt direct, puisqu'il s'agit d'obtenir la réconciliation de mon mari. Je dois savoir pourquoi et dans quel but le ministre m'a compromise auprès de lui; si c'est bien, comme je le pense, dans l'unique intérêt de son amour; je dois savoir quel était son but, où il comptait arriver; je dois, en un mot, éclaircir un vrai mystère et pouvoir dire à Lucien le mot d'une énigme qui fera tomber un à un tous ses ressentiments, tous ses chimériques soupçons et ramènera dans mon ménage la paix qui a failli en être bannie par je ne sais quel malveillant esprit.

C'est dans ce doux espoir, chère amie, que je te quitte; je ferme ma lettre à la hâte ; on sonne le déjeuner.

—

DE JOSÉPHINE.

J'ai tant de choses à te raconter, mon amie chérie, qu'une seule lettre ne pourra toutes les contenir ; j'ai à te parler de Fanchette, du ministre et d'une autre personne dont tu ne te doutes guère. Prends patience, je t'écrirai une lettre par jour et peu à peu tu sauras tout ; lorsque je t'ai écrit la dernière fois, j'allais descendre pour déjeuner j'avais l'espérance au cœur quand j'entrai au salon où Lucien et Suzanne étaient déjà arrivés. Lucien paraissait encore soucieux ; cependant, je remarquai sur sa figure un certain calme qu'il n'avait pas eu depuis longtemps ; cette découverte me fit un sensible plaisir. Suzanne était en train de me mordre, je le voyais assez. Tu as dû t'apercevoir pendant ton séjour ici qu'il lui arrivait souvent de chercher à me tourmenter par des mots piquants ; depuis ton départ, ils sont presque tous à ton adresse ; je me préparais à combattre au mieux de ce côté là, lorsque je me sentis attaquée d'un côté tout différent. Un beau ferrul fut apporté sur la table ; à cette vue, Suzanne me dit : Ce n'est pas un poisson de votre protégée ; la pauvre enfant ne

vous en apportera probablement plus. — Que dites-vous? m'écriai-je, en faisant un bond sur ma chaise. — Je dis, continua Suzanne, d'un air vraiment satanique, je dis que votre protégée la petite Fanchette, ne vous fera probablement plus manger de ses bons poissons; elle doit être maintenant sur le point de quitter ses filets pour l'autre monde.

Un frisson, à ces mots, parcourut mes veines, je fus prête à quitter la table pour courir au secours de la pauvre Fanchette; mais par politique il fallut rester jusqu'à la fin du déjeûner. Mon impatience fut cruelle pendant ce repas qui me parut durer un siècle. Enfin je pus reprendre ma liberté et j'en profitai pour me rendre sans retard, à la cabane du pêcheur. J'entre dans cette cabane, en proie à la plus vive crainte; la première chambre était vide de ses habitants ordinaires; je me précipite dans celle de Fanchette et j'ai peine à voir d'abord ce qui s'y passait, mes yeux éblouis par le grand jour, ne pouvaient distinguer les figures qui semblaient se mouvoir dans ce lieu mal éclairé. Cependant quelques sanglots étouffés m'attirent vers un homme agenouillé contre le lit de la jeune fille; je reeonnais Guillaume, et en inspectant le lit lui-

même, je vois la figure de sa fille ne donnant aucun signe de vie. Ses yeux étaient à demi fermés, sa bouche aussi était entr'ouverte, l'un de ses bras pendait hors des couvertures. Je la crus morte; cependant je saisis ce bras que je croyais trouver froid, il n'en était heureusement pas ainsi. Le pouls battait encore. J'approchai ma main de son front, il était chaud. L'espoir de sauver cette jeune fille me vint au cœur et en même temps j'éprouvai une espèce de colère contre son père qui semblait vouloir la laisser mourir sans secours. — Malheureux! lui dis-je, je ne comprends rien à votre inertie. Voulez-vous donc laisser à la mort le temps d'emporter votre fille, sans essayer tous les moyens que Dieu vous permet pour la combattre et lui enlever, si c'est possible, sa proie? Votre fille vit encore, relevez-vous et courez chercher le médecin. — Madame, répond Guillaume, sans bouger, je dois obéir aux dernières volontés de ma fille. Elle m'a fait jurer de ne point lui amener de médecin. — Mille fois malheureux! criai-je exaspérée, partez où j'y vais moi-même. Un pareil serment doit-il s'exécuter? Et ne seriez-vous pas l'assassin de votre fille, si par une faiblesse impardonnable vous la laissiez périr ainsi? Relevez-vous et partez lui

dis-je. Au nom de Dieu qui vous voit, je vous l'ordonne! — L'énergie de ma voix et de mes paroles en imposa à Guillaume. Il se releva et sortit en essuyant ses larmes. Dans ce moment une autre personne que j'avais aperçue, priant silencieusement dans un coin de la chambrette, mais que j'avais peu remarquée, s'approcha du lit et me dit à voix basse : Elle n'est donc pas morte? Dieu soit loué! Je regardai mon interlocuteur, c'était le ministre. J'allais lui répondre, lorsque je vis très-distinctement le bras de la mourante faire un mouvement. Je pris sa main qui serra presqu'imperceptiblement la mienne; puis je sentis une impulsion qui paraissait m'indiquer la porte; puis encore plusieurs autres de ce genre. Etonnée, j'en fis part au ministre qui, sans en paraître surpris, me dit tout bas : Elle nous chasse, c'est bien évident; venez Madame, je vous en prie, j'aurais à vous parler. — Je le suivis dans l'autre pièce, et là, mon amie, j'ai pris une leçon qui devrait à tout jamais me mettre à l'abri de ces terribles maladies de l'âme qui attaquent trop souvent, hélas! notre pauvre humanité. Voici, autant que ma mémoire me le permet, les paroles que le pasteur m'adressa après s'être jeté tristement sur une chaise et s'être

recueilli un moment : Vous avez parlé d'assassin, tout-à-l'heure, Madame, il n'y en a ici pas d'autre que moi. — Je fis un mouvement involontaire. — Oui, continua-t-il, je suis le bourreau de cette enfant qui se meurt. Elle meurt et je vis, et cependant son sort est meilleur que le mien. Son âme montera au ciel, blanche et pure comme celle d'un ange. La mienne accablée de remords restera dans ce corps mortel pour souffrir combien de temps encore? Dieu seul le sait. Ne vous ai-je pas dit que je vivais? Eh bien! je me suis trompé. La vie n'est-elle pas la plénitude de la pensée? Je ne pense plus depuis longtemps. Je suis donc mort? Une lutte acharnée, tenace, permanente a détruit en moi tout ce qui fait l'homme : la raison. Quel a été le plus fort des deux rivaux qui se sont emparés de mon âme comme d'un champ de bataille? Est-ce l'amour? Est-ce le devoir? Puisqu'il faut vous dire leur nom : je n'ose en être juge; mais quels rudes champions, et qu'ils m'ont fait souffrir!

Ici le malheureux ministre accablé par ses souvenirs et ses regrets s'arrêta un moment; ensuite reprenant courage, il me raconta l'histoire de ses tourments que j'écoutai avec attention, je peux

aussi dire avec étonnement. Cet homme avait perdu mon estime quand je ne connaissais que la surface de ses actions ; je me sentis disposée à la lui rendre, et je la lui ai rendue toute entière lorsque j'ai vu à découvert ses douleurs, ses combats, et que j'ai pu en apprécier les causes.

Demain, chère amie, tu pourras juger toi-même de ce que je te dis.

—

DE JOSÉPHINE.

— J'aimais Fanchette, continua le pasteur, et je ne voulais point l'aimer. A chaque instant son souvenir venait troubler mon esprit. Je voulais le rejeter et je ne pouvais y parvenir. Au milieu de mes occupations les plus sérieuses, au milieu de mes exhortations aux fidèles, son image m'apparaissait, fuyant et revenant toujours. J'essayais des courses forcées, des promenades lointaines. Eh bien! un pouvoir irrésistible tournait toujours mes pas vers la cabane de cette fille. Une fois engagé dans le chemin qui y conduit, je n'avais plus qu'un seul désir, celui de la trouver seule. Cependant si

Guillaume n'y était pas, je partais, s'il y était, je restais. Lorsque le pêcheur fut atteint d'une dangereuse maladie, j'éprouvai une satisfaction intérieure que je repoussai avec terreur. Je fis donner à cet homme, tous les soins nécessaires à sa guérison. Je ne négligeai rien pour qu'il pût revenir à la santé, et cependant à chaque mieux qu'il éprouvait, je sentais au fond de mon cœur, une tristesse insurmontable. Pourquoi ? Etait-ce l'esprit malin qui voulait me tenter ? je n'ai jamais bien osé approfondir cette question ; je n'ai, non plus, jamais bien démêlé dans quel but j'aurais désiré la mort de cet homme? Était-ce parce que mon amour jaloux aurait voulu jouir seul de l'affection de sa fille ? Mais comment jouir de cette affection ? Mon devoir ne me montrait-il pas l'innocence de cette enfant comme une blanche colombe à laquelle je ne pouvais toucher ? Néanmoins, ces sensations, tant pénibles qu'elles fussent, n'avaient été pour moi que l'âge d'or en comparaison de celles qui vinrent m'assaillir bientôt : ce fut lorsque je découvris l'amour de Fanchette pour Georges. Dès-lors, mon âme fut déchirée par toutes les furies de la passion. Je mordis à belles dents au fruit amer de la perdition. Je m'égarai dans le chemin tortueux du

mensonge; plus je faisais d'efforts pour en sortir, plus je m'y enfonçais, comme si j'eusse été empétré dans un immense buisson dont les mille épines m'enlaçaient au moment même où je croyais les éviter. Georges était là comme un obstacle à un espoir lointain et fugitif, il est vrai, mais qui jusqu'alors m'avait aidé à supporter mes tortures. Il aimait Fanchette, il en était aimé. Je ne pouvais tolérer cette affection mutuelle; il fallait la détruire à tout prix. Le moyen le plus honnête de me débarrasser de celui qui faisait ainsi mon tourment, était de le marier. Je cherchai, et j'appris que déjà sa mère avait voulu lui faire agréer une fille qui lui convenait sous tous les rapports. Je vais chez la mère et lui dis que je me chargerais de renouer ce mariage si elle le désirait. Cette femme ne put contenir sa joie : Une fille de 3,000 fr., dit-elle, mais c'est tout ce que nous pouvons désirer; et quand je pense que mon fils lui préfère une petite pécore de rien du tout, c'est à y perdre la tête. — Vous n'en perdrez pas la tête, ma bonne, ajoutai-je; pour peu que vous me secondiez, nous réussirons certainement dans notre entreprise; il s'agit seulement que vous soyez ferme, et je me charge du reste. — Il est inutile,

Madame, de vous raconter toutes les démarches que j'ai faites auprès des deux familles intéressées, toutes les promesses que j'ai faites à Georges; et si j'étais maudit par celui-ci, j'étais béni par les parents des deux côtés, qui ne se lassaient pas de vanter ma généreuse conduite. Cependant Georges restait froid à mes plus belles propositions, et nous vîmes clairement que ni la beauté, ni la fortune de sa prétendue ne pouvaient le séduire. Nous n'avions plus qu'une ressource; elle était en M. Lucien. — Si nous avons le maître, dis-je un jour à la mère, nous sommes sûrs d'arriver à notre but. Oserait-il refuser à celui qui le nourrit? A son bienfaiteur, au bienfaiteur de sa famille? Non, je ne le crois pas. Il faut donc prier M. Lucien de l'engager à accomplir ce mariage. — Alors nos batteries se sont dirigées vers M. votre mari. Il parut d'abord être pour nous; mais peu à peu il sembla se tourner du côté de Georges; notre coup était manqué!... Oh! je suis incapable de vous rapporter dans toute leur vérité, les affreux combats qui bouillonnèrent alors dans mon âme : Georges deviendrait-il le mari de Fanchette? C'est impossible; il mourra plutôt avant d'y arriver. Il mourra, répétais-je, mais comment mourra-t-il?

Puis un brouillard épais obscurcissait mes yeux, et je n'avais plus conscience de moi-même. — Mais j'y pense, dis-je un jour à part moi, j'ai un moyen plus doux à employer : essayons. C'est alors, Madame, que je me suis servi de la calomnie pour arriver à mes fins. J'ai mis de côté le poignard qui n'atteint que le corps. Je me suis servi de cette arme bien plus cruelle, puisqu'elle va droit au plus profond du cœur. J'ai fait quelques visites bienveillantes à votre mari, sous le prétexte que ne vous ayant pas, il devait peut-être avoir besoin d'un peu de distraction. J'ai dirigé plus souvent mes promenades du côté de sa ferme, afin d'avoir l'occasion de le rencontrer, et chaque fois j'ai enfoncé dans son âme d'élite, le fer empoisonné du soupçon, de la calomnie et enfin, du désespoir! —Mais c'est affreux! m'écriai-je; un homme de Dieu devenir fourbe, hypocrite, bourreau à ce point! Mais c'est à ne pas y croire! — Croyez-le, Madame, et si ma franchise, si mon repentir vous paraissent suffisants pour me pardonner tout le mal que je vous ai fait, pardonnez-moi, parce que je ne savais ce que je faisais. Quel était, en effet, le but de ma conduite? Je n'en savais rien. Ce malheureux amour me poussait à me servir des moyens les plus bas

et les plus indignes pour isoler Fanchette, pour détruire le bonheur qu'elle pouvait obtenir avec un autre que moi. Puis, après, je ne voyais plus où j'allais; c'était le vide, c'était le néant, je crois. Mon devoir m'aurait-il permis de séduire cette fille, et si par la misère j'avais pu l'obtenir, pouvais-je l'épouser ? Non, je suis ministre, je ne dois pas montrer à mes paroissiens une telle faiblesse. Manquer à la vertu eût été contraire à mon devoir d'homme et de pasteur. Epouser la simple fille d'un pêcheur eût été manquer à mon devoir social et d'homme public. Quelles étaient donc mes intentions? Cette question attend encore sa réponse. J'étais conduit par une aveugle et terrible passion; voilà tout ce qui peut me justifier à vos yeux, Madame, et aux yeux de mon Dieu.

Le ministre fut arrêté dans sa narration par l'arrivée du médecin qui était suivi du pauvre Guillaume en pleurs. Nous rentrâmes tous dans la chambre de Fanchette. Je t'en parlèrai demain, amie, aujourd'hui je suis très-pressée. Adieu.

—

D'ANNA.

Je ne te comprends pas, chère amie, tu me laisses dans des transes affreuses sur le sort de ta protégée; tu t'arrêtes au moment décisif, au moment où le médecin va prononcer sur sa vie ou sur sa mort. Depuis plusieurs jours j'attends la suite de ta dernière lettre qui n'en était réellement pas une, puisque c'était le pasteur qui parlait et non toi, qu'est-il donc arrivé pendant ce temps ? Ne me laisse pas davantage dans une incertitude qui me fatigue et me rend distraite en société, crime prévu par la loi de ma tante. J'en suis punie par des remontrances qui m'ennuient, parce qu'à mon âge on n'aime pas à recevoir des leçons; ainsi ne me néglige pas plus longtemps, car tu pourrais mettre la division dans notre ménage; tu pourrais même, peut-être, me faire manquer un bon mariage. Mes grâces, ma fraîcheur, ma gaîté semblent m'avoir attiré les regards de deux ou trois Messieurs, et je ne sais trop ce qui en résultera. Aucun ne me plait beaucoup, mais dans tous les cas, s'ils me demandent, j'aurai bientôt fait mon choix entr'eux. Il ne s'agira que de peser leur bourse, et mon cœur et ma

main n'appartiendront qu'à celui dont la balance l'emportera. Je suis bien loin, tu le vois, de penser comme ton ministre. N'est-il pas fou, cet homme, de s'être attaché avec tant d'ardeur à une fille qui n'a pas un sou ? Puisqu'il faisait tant que de perdre son âme, il devait au moins s'attacher à quelqu'un qui en valût la peine, c'est-à-dire, qui eût pu au besoin lui apporter une belle dot; il y aurait eu là alors quelque peu de sel à son roman ; tandis qu'il se fait un affreux mauvais sang, il court comme un insensé. Il ment, il calomnie, pour arriver à quoi ? A rien du tout, puisqu'en admettant que la fille attendrie ou reconnaissante, lui eût accordé sa main, elle ne lui aurait jamais donné qu'une main vide, ce qui, à mon avis, est très peu gracieux. Il me tarde beaucoup de connaître la position de fortune de mes deux ou trois soupirants. De l'argent et un équipage, voilà tout ce qu'il faut à mon bonheur. D'ailleurs, que le mari soit borgne ou boiteux, cela m'importe peu. La beauté ne fait que rendre jaloux ou faire soupirer dans le vide. Tous ces soupirs, tous ces hélas! à quoi servent-ils? A nous rendre malheureux, tandis que ce que j'envie ne peut que donner de l'agrément. Se donner de l'agrément, c'est maintenir sa santé en

bon état; et maintenir sa santé, c'est faire son devoir. Si tout le monde mettait ces bons principes en usage, il n'y aurait pas tant de malheureux sur la terre. Je t'engage, en amie sincère, d'en prendre un peu pour toi, et de profiter de toutes les occasions pour t'amuser un peu. Quand tu te seras bien réconciliée avec ton mari, recommence tes promenades à cheval, va voir les animaux de Mme Ida. Enfin, tire parti de toutes les distractions que tu peux obtenir à la campagne. Aie de la charité tout ce qu'il en faut pour rendre ton âme contente, mais ne t'inquiète pas trop du malheur des autres. S'il fallait placer dans notre cœur toutes les misères que nous voyons, ce pauvre cœur serait bientôt converti en un vaste et triste hôpital.

Je te tiendrai au courant de la marche de mes affaires matrimoniales; en attendant, dis-moi au plus tôt la suite des histoires lamentables que tu m'as commencées; elles m'intéressent beaucoup, quoique j'aie l'air peu sensible. A propos, la personne dont je ne me doute pas qui est-elle?

—

DE JOSÉPHINE.

Ta lettre, chère Anna, m'a fait cette fois plus de peine que de plaisir. Je crains que tu ne deviennes égoïste et que l'amour de l'argent qui semble se développer en toi, ne te rende insensible à tout ce qui est noble en nous : à la générosité désintéressée et au dévouement sans calcul. J'espère, cependant, que tu reviendras sur quelques-unes de tes idées. J'espère aussi, et je t'y engage en bonne amie, que tu ne mettras pas dans le choix de ton époux autant de légèreté que tu en mets dans tes paroles; tu pourrais quelquefois très-mal t'en trouver. Il t'est permis de me dire aujourd'hui ce que demain tu renieras: c'est sans conséquence. Mais si aujourd'hui tu prends un mari et que demain tu veuilles en changer, ceci deviendrait plus sérieux, aussi tâche de réfléchir avant d'agir, tu t'en trouveras bien; en attendant, pour te prouver que je connais ton cœur meilleur que tu ne voudrais le faire paraître, je vais essayer de me faire pardonner mes petits reproches et mes petits conseils, en t'annonçant, sans plus de retard, que Fanchette est sauvée. Elle a été secourue miracu-

leusement comme je vais te le dire. Ainsi que tu le sais, nous étions entrés dans sa chambrette avec le médecin qui, malgré la fatigue d'une course précipitée, s'empara de suite du bras de la pauvre malade ; après en avoir consulté le pouls, il ne put que faire un triste mouvement de tête ; nous fûmes attérés par ce signe décourageant. — C'est un affaiblissement complet du système nerveux, dit alors l'honnête médecin. Il peut se dissiper naturellement, comme il peut finir d'une manière fatale. Il y aurait bien des remèdes violents à administrer, mais je me ferais scrupule de les appliquer. Je craindrais de hâter la mort, ce dont j'aurais un regret éternel. Si j'étais secondé, je pourrais agir plus hardiment ; j'assumerais sur moi moins de responsabilité. Que faire ? — Que faire ? répétâmes-nous. Dans ce moment, nous crûmes entendre des voix à la porte de la cabane. Nous écoutâmes. Plusieurs personnes semblèrent entrer dans la chambre à côté. Par un mouvement spontané, le ministre et moi, courons voir ces visiteurs inattendus. O surprise ! nous nous trouvons en présence de qui ? Tu ne pourrais le deviner. Des trois jeunes gens, mes anciens malades, ceux qui avaient été sauvés près du golfe de la cabane. Franchement,

j'éprouvai une joie extrême de les revoir. Mais ma pensée se porta vers Fanchette, et au moment où ils ouvraient la bouche pour faire les compliments de bonne arrivée, je leur fis signe qu'il y avait quelque chose qui pressait davantage. Je les fis passer dans la chambrette, en leur disant : C'est le ciel qui vous envoie. Venez, venez vite sauver notre mourante. — Le médecin en les voyant, s'écria : Ah ! soyez les bienvenus, Messieurs. Quel secours nous arrive ! Que nous sommes heureux ! — Les jeunes Esculapes s'avancèrent et s'approchant de la malade, l'examinèrent avec attention, puis firent plusieurs questions à Guillaume sur les précurseurs de cette singulière faiblesse. Guillaume leur répondit que depuis quelque temps sa fille était triste et abattue, qu'elle tremblait parfois involontairement comme le ferait un vieillard ; que ses traits étaient altérés, sa pâleur extrême. Puis, que tout à coup, le matin de ce jour, ses membres s'étaient raidis comme des morceaux de bois, qu'il avait cru sa fille morte, puis, que tout d'un coup encore, ses membres étaient redevenus souples, et que sa fille lui avait dit d'une voix faible : Mon père, depuis longtemps vous me tourmentez pour faire venir le médecin, vous me causez là une inquié-

tude qui augmente mon mal, promettez-moi, je vous en prie, de ne plus m'en parler; du moins, si je meurs, je mourrai tranquille. Je le lui ai promis. Alors elle a pu s'endormir, et vous la voyez, Messieurs, dans la même position où elle s'est mise. Après ces paroles de Guillaume, tous les médecins sont sortis pour aller se consulter. Peu de minutes après, M. Antonin est rentré; il venait me prier de lui donner un moment d'entretien. Nous sommes allés seuls dans une touffe d'arbres, et là il m'a dit : Je crois, Madame, que la maladie de cette jeune fille est le résultat d'une douleur de l'âme, d'une douleur violente, tenace et concentrée. C'est là l'écueil de la médecine qui, ne pouvant appliquer que des remèdes tout matériels, ne peut arriver à ce qui est impalpable, à ce qui ne tient qu'au moral. Si vous connaissez le secret de cette fille, vous ferez plus, Madame, que toute la Faculté réunie. Il ne s'agit que de parler devant elle de l'objet de ses préoccupations constantes et de lui donner un espoir que probablement elle n'a plus. La prostration dans laquelle ses sens paraissent plongés, ne va pas jusqu'à son intelligence qui a toute sa vie; elle voit, elle entend, elle comprendra ce que vous direz; vos paroles iront

jusqu'à son âme comme un baume salutaire; et si vous agissez, comme j'en suis sûr, avec toute la prudence qu'exige son état, si nous pouvons éviter une autre crise nerveuse qui lui serait funeste, il nous restera bien peu à faire. — J'écoutais Antonin comme si un ange m'eût parlé; il me semblait que sa voix était encore plus douce qu'autrefois, il me sembait que ses yeux avaient encore plus d'expression. Je l'aurais écouté bien longtemps ainsi sans le devoir que j'avais à remplir. Je lui dis que j'allais tenter sa prescription et que je lui rendrais compte bientôt de son résultat. Je retournai auprès de la malade, engageant Guillaume à rester seul avec moi.

A demain, amie, je t'apprendrai le reste. Tu dois savoir maintenant quelle est la personne dont je voulais parler.

—

DE JOSÉPHINE.

J'avais remarqué sur un meuble, un paquet entr'ouvert et abandonné par les jeunes gens; une inspection rapide de ma part avait suffi pour

me faire comprendre que son contenu était destiné à Guillaume et à sa fille. On y voyait réunis des vêtements de femme et des filets neufs. M'étant assurée que Fanchette pouvait nous voir et nous entendre, je dis à son père : Ces Messieurs viennent de m'annoncer une bonne nouvelle; vous pouvez parfaitement vous rassurer sur le sort de votre fille; ils connaissent très-bien sa maladie ; ils sont certains que dans peu de jours elle en sera tout-à-fait délivrée ; ainsi ne vous en inquiétez plus; ils vont lui faire prendre quelques remèdes qui lui rendront l'usage de ses mouvements; puis Fanchette n'aura plus besoin que des soins qu'on donne à une convalescente. Je dois vous dire aussi que ces Messieurs sont assez bons pour promettre, si elle veut se ménager comme ils l'entendent, de venir tous assister à sa noce. — A sa noce ! dit Guillaume surpris. — En même temps j'aperçus faiblement se mouvoir le bras et les paupières de la malade; je vis aussi sur ses lèvres, jusque-là blanches comme celles de la mort, reparaître le vermillon de la vie. — Mais avec qui prétend-on la marier ? ajouta Guillaume qui commençait à comprendre la ruse. — Comment pouvez-vous faire cette question ? N'est-ce pas avec Georges ? —

Georges est parti depuis longtemps, il n'a plus donné de ses nouvelles; qui sait s'il reviendra. — Il reviendra, et peut-être plus tôt que vous ne le pensez. Aussi les précautions sont-elles prises; voilà des vêtements pour le jour des noces de Fanchette; voilà des filets destinés à prendre le poisson qui servira au repas de cet heureux jour. — Un cri étouffé sortit alors de la poitrine de la jeune fille; elle fit plusieurs tours sur elle-même et parut prendre une nouvelle crise. A mon appel les médecins rentrèrent, ils lui administrèrent des remèdes calmants, que le ministre, parti depuis quelques instants, avait envoyés par un exprès. Antonin me fit un signe de satisfaction; puis, après l'explication faite à Guillaume du traitement qu'il devait faire suivre à sa fille, il m'offrit son bras, et suivis des deux autres jeunes gens, nous prîmes le chemin de la maison. Tout en cheminant, ces Messieurs me racontèrent ainsi et tour à tour le but de leur voyage : Nous venons, me dirent-ils, d'être nommés tous trois docteurs. Nous quittons les bancs de l'école, les salles de l'hôpital, pour entrer dans le monde de la clientèle. C'est pour nous une grande page tournée de notre histoire, et nous n'avons pas voulu commencer la suivante,

sans nous acquitter envers nos bienfaiteurs d'une dette de reconnaissance que vous devez trouver, Madame, bien tardive, peut-être, mais dont le retard ne peut être attribué à notre cœur. Nos études ont été si longues, si pénibles, le seul moment de distraction que nous ayions voulu nous donner, nous avait si mal réussi, que nous avions résolu de travailler sans relâche jusqu'au couronnement de nos travaux que nous avons eu le bonheur d'obtenir ensemble. Une fois libres, notre première pensée a été pour M. Lucien, notre sauveur, et son aimable famille. Nous sommes partis sur le lac comme autrefois, mais plus heureux qu'alors nous sommes arrivés sans orage au golfe de la cabane des braves pêcheurs qui nous avaient abrités et auxquels nous voulions donner un gage de la reconnaissance qui leur était si justement due. — Et nous avons été bien agréablement surpris de vous y rencontrer, ajouta Antonin en me pressant légèrement le bras.

Faut-il donc, chère amie, qu'à côté d'un bonheur se place toujours un ennui ? Je venais de faire une bonne action, je venais de voir mon calomniateur repentant ; j'amenais des amis, je devais naturellement être heureuse ; eh bien ! ce moment

d'intime satisfaction fut troublé par une rencontre bien inopportune je t'assure. Nous arrivions sur la terrasse tels que nous étions partis, c'est-à-dire moi toujours entourée des trois jeunes gens et sans m'être séparée d'Antonin, lorsque j'aperçus derrière les grands vases de lauriers roses, assises et causant, Mme Ida et Suzanne. Cette vue me fit presque l'effet de celle du serpent; je lâchai instinctivement le bras du jeune homme qui alors s'approcha avec ses compagnons, de Suzanne à laquelle ils tendirent la main. Ma belle-sœur, surprise, devint blanche comme un linge et faillit se trouver mal; Mme Ida tourna son œil noir d'une façon tragique et moi je repliai dans mon cœur mes observations et ma contrariété; je prétextai l'obligation où j'étais de faire les honneurs de ma maison et j'entraînai ces messieurs dans la chambre de mon mari, puis je m'occupai de les recevoir le mieux possible.

DE JOSÉPHINE

Quoique le temps marche toujours d'une manière invariable, il est pour nous quelquefois bien irré

gulier, tu dois, bonne amie, t'en être aperçue toi-même ; assez souvent il m'est arrivé de trouver les jours d'une longueur insupportable ; il n'en est pas de même de ceux qui viennent de s'écouler ; ils ont passé pour moi comme des minutes, tant il est vrai, ainsi que tu le disais l'autre jour, que les distractions nous sont nécessaires et même indispensables, surtout à la campagne. Nos jeunes docteurs ont été si bien reçus par mon mari, qu'ils ont prolongé au delà des limites qu'ils s'étaient prescrites, leur séjour ici ; ils amusent Lucien par leur conversation vive et variée, ils ont même causé, sans s'en douter, une amélioration notable dans sa santé, qui, je crois, ne s'était altérée que par suite du chagrin intérieur qu'il nourrissait secrètement et qui semble s'être tout-à-fait dissipé. Il est redevenu pour moi aussi bon qu'auparavant, ce qui me cause un grand bonheur et me rend très-aimable pour tout le monde, même pour Suzanne quoiqu'elle m'ennuie quelquefois ; elle a repris sa manie de ne plus me quitter, si je suis au jardin, elle y vient ; si je suis sur la terrasse, elle est là ; si je vais chez Fanchette ou partout ailleurs, elle me suit ; si je converse un moment avec nos hôtes, elle s'en mêle ; depuis que ces

messieurs sont arrivés, je me suis aperçue qu'elle a oublié tout-à-fait sa jambe. Ce matin elle est arrivée toute rayonnante dans ma chambre où j'étais restée pour cause d'un léger mal de tête; elle m'a dit en entrant: Dépêchez-vous, Joséphine, nous allons tous à la ferme, mon frère le veut et nous ne pouvons lui refuser. — Comment y allons-nous? lui ai-je demandé. — Eh! mais, nous y allons en voiture, c'est-à-dire, nous allons trois en voiture et trois à pied, c'est au choix. — Je suis descendue avec elle; déjà mon mari et les jeunes gens étaient réunis dans la cour et groupés devant la voiture qu'on attelait. — Voyons, messieurs, disait Lucien, il convient que l'un de vous tienne compagnie à ces dames, qu'il monte en voiture avec elles, pour moi je préfère marcher, et si deux de vous veulent me suivre, j'en serai très-satisfait, nous aurons Médor, et peut-être ferons-nous en route quelque belle capture. Les jeunes gens étaient trop bien appris pour se proposer eux-mêmes; alors mon mari a tranché bravement la question en disant à Antonin: Allons, Monsieur, c'est vous que je sacrifie, vous monterez en voiture, si toutefois cela ne vous déplaît pas trop; j'ai souvenir de votre mésaventure et peut-être êtes-vous

moins ingambe que vos amis. — Puis se tournant vers ceux-ci, il les a engagés de partir avec lui, ce qu'ils ont fait immédiatement. Ainsi nous sommes restées seules avec M. Antonin, c'était la première fois depuis nos lectures dans sa chambre; un sentiment de joie inexprimable a paru s'emparer de tous trois à la fois; nous avons été un moment presque intimidés. Enfin M. Antonin me présentant la main, m'a aidée à monter en voiture, puis, après avoir également aidé à Suzanne, il est monté lui-même et s'est assis en face de nous. Cette promenade a été délicieuse, je ne puis me servir d'un terme plus expressif, mais elle a été comme tous les bonheurs de ce monde, de trop courte durée. Nous avions encore bien à dire et bien à penser, lorsqu'il a fallu descendre au but de notre course, beaucoup trop près cette fois. Nous sommes entrés à la ferme où les chasseurs n'étaient pas encore arrivés, en les attendant la nourrice nous a reçus au mieux; j'ai remarqué alors qu'elle n'était nullement désespérée comme l'avait dit le ministre, je lui ai parlé de son fils, elle m'a répondu qu'on ne devait pas s'inquiéter d'un enfant indocile. Il y avait chez elle évidemment plus de colère que de désespoir, et j'ai vu

clairement que le pasteur s'était encore servi là d'un mensonge, pour que mon mari mît de l'activité à la recherche de Georges. Son amour parlait plus haut que son ressentiment et pour sauver Fanchette, il avait menti. Pauvre ministre, qu'avais-tu donc fait de ta sagesse? Qu'avais-tu donc fait de ta religion? Pendant que tu nous prêchais le détachement des choses d'ici bas, tu t'y rattachais par le lien le plus fort peut-être; pendant que tu nous disais que le menteur et le calomniateur n'hériteraient pas du royaume des cieux, tu mentais et calomniais. Tu étais dominé par une puissance invincible, il paraît, puisqu'elle absorbait ta raison et te faisait manquer à ton devoir.

Je te laisse, mon amie, dormir sur mes réflexions, je désire qu'elles puissent te servir de pavots; pour moi, je suis dominée à mon tour, par tant de préoccupations diverses, que je ne sais comment se passera ma nuit. Dans peu de temps, je viendrai causer encore avec toi.

—

DE JOSÉPHINE.

Le dernier jour que je t'ai écrit, mon amie, avait été trop heureux, pour n'être pas le précédent d'une triste journée. Nous étions revenus tous ensemble gais et joyeux; il y avait du gibier dans les gibecières et nous nous promettions le lendemain d'inviter quelques amis pour venir en prendre leur part; malheureusement la course forcée qu'avait faite mon mari, lui fut fatale; il ne put se lever le matin. Alors voyant que décidément sa santé était altérée, il se mit à pleurer comme un enfant; les hommes sont beaucoup plus faibles que nous, quand il s'agit de supporter les douleurs physiques; peut-être est-ce parcequ'ils y sont moins sujets. Quoiqu'il en soit, cette peine de Lucien me fut extrêmement sensible; je fis tous mes efforts pour remonter son imagination frappée et je le décidai à consulter nos jeunes médecins, puisqu'ils se trouvaient sur les lieux. Ces nouveaux docteurs montèrent dans sa chambre; ils écoutèrent ses plaintes avec le plus grand intérêt, mais ils n'osèrent se prononcer sur une maladie qui leur paraissait étonnante, vu la constitution robuste

du malade et l'absence de tout symptôme visible ou palpable. Antonin proposa de partir pour Genève d'où il enverrait le major ; il était également obligé d'aller rejoindre ce parent auprès duquel il devait rester comme secrétaire. Sa proposition fut acceptée par mon mari ; Antonin nous fit presque aussitôt ses adieux. Suzanne et moi l'accompagnâmes jusqu'à la petite porte et ses deux amis furent jusqu'au bord du lac où était la barque qui les avait amenés. M. Antonin y descendit avec Guillaume qui voulut lui servir de pilote, puis ils partirent tous deux entraînant à la remorque la barque du pêcheur, c'est ce que nous racontèrent ses amis à leur retour. Mais avant de revenir à eux, je vais te faire part d'une faiblesse impardonnable que j'ai eue dans ce moment et dont je me repens de tout mon cœur. Restée sur la petite porte au départ d'Antonin, je ne m'aperçus pas de la disparition de Suzanne, j'étais immobile, suivant les pas du jeune homme qui s'éloignait, je ne revins à moi que lorsque je ne le vis plus. Mais comment hélas! suis-je revenue à moi? J'avais le visage inondé de larmes ; ces larmes je ne pouvais les montrer ; je me réfugiai dans la tonnelle et là, amie, je les ai laissées couler en toute liberté. Ne me blâ-

me pas, je t'en prie, plains moi plutôt, et si tu me fais des reproches, ils ne seront pas les premiers, je m'en suis assez fait moi-même. Je n'osais plus me présenter devant Lucien; je me sentais presque de la honte d'avoir pleuré pour un étranger, cependant je recueillis assez de courage pour arriver à la maison, la figure pas trop décomposée; j'appelai Suzanne de tous les côtés, elle ne parut pas, ce ne fut qu'à l'heure du dîner qu'elle se montra, mais comment se montra-t-elle? Avec les yeux rouges et enflés, elle avait peut-être été plus faible que moi. Par bonheur, nous n'avions à dîner que les deux jeunes gens et le vieux garçon; mon mari n'avait pu descendre, il ne vit rien. Le repas fut triste; nous ne pouvions être gais en présence des deux places vides de nos chers absents; si nous avions été seules avec nos jeunes convives, certainement que nous n'aurions pu avaler un morceau; mais l'ami de Lucien qui tint le haut bout de la conversation, parvint, par ses idées originales, à nous distraire un peu. Il nous parla des charmes de la nature, de son bonheur à la contempler. — Cependant mes amis, continua-t-il, je ne me contente pas toujours de contempler un arbre, un oiseau ou un insecte quelconque, vous

le voyez vous-mêmes, j'aime parfois la société, surtout une société aussi aimable que la vôtre; je ne comprends pas ces misanthropes bourrus, qui, sous le prétexte d'une piété bien mal entendue, à mon avis, fuient le monde comme ils fuiraient le reptile le plus hideux. Suivent-ils ainsi les préceptes de l'Evangile qui nous ordonne la charité ? Non, puisqu'ils évitent les moyens de la faire. Je vous donne pour exemple votre ministre; quel bien pourra-t-il faire s'il continue de poursuivre la règle de conduite qu'il paraît avoir adoptée, celle de fuir tout être vivant ? Tant honnête homme qu'il puisse être, ses leçons du haut de la chaire suffiraient-elles à ramener les âmes égarées? C'est impossible, parceque celles là ne viennent pas les écouter, et pourquoi ne s'est-il pas rendu aujourd'hui au sein de votre famille où il était appelé ? De même qu'un bon pasteur doit chercher ses brebis égarées de même il doit apporter des remèdes à celles qui sont malades. — Un coup d'œil du vieux garçon, s'adressa alors directement à nos yeux rouges; mais la vraie cause de ce désastre lui est restée inconnne, tant il est vrai que le plus fin souvent se trompe. Le repas fini, nous montâmes tous chez Lucien où nous prîmes le thé;

le bon ami se mit en quatre pour distraire notre malade, et je t'assure que je lui sais un gré infini de cette preuve d'amitié pour nous. Il racontait je ne sais plus quelle histoire qui était parvenue à nous faire tous rire, lorsqu'on frappa à la porte, notre première idée fut que c'était le ministre; mais nullement, nous vîmes entrer une personne dont la présence nous étonna au plus haut point: c'était Georges, qui, par un élan de vive et sincère affection, bouscula tout, chaises et tables, pour arriver plus vite au chevet de mon mari : O mon cher maître! dit-il en lui serrant les deux mains: O mon cher maître! que je suis heureux de vous revoir. Quel affreux désespoir j'ai éprouvé quand j'ai appris que vous étiez malade.—Mais, mon ami, dit Lucien stupéfait, je ne suis réellement fatigué qu'aujourd'hui et encore ne suis-je pas bien malade, qui a pu.... — C'est l'un des pasteurs de Paris qui est venu m'annoncer cette triste nouvelle, disant que si je ne partais vite, je pourrais ne plus vous revoir, mais Dieu soit loué et mille fois loué! Il n'en est rien et mon cher maître n'est qu'un peu indisposé; je le vois à son bon visage aussi rose qu'avant. — En effet, Lucien avait pris subitement des couleurs vermeilles. L'apparition inat-

tendue de ce garçon, l'empressement qu'il avait mis à accourir vers lui; son air d'innocence complète sur tout ce qui avait plané sur sa tête, l'avaient vivement ému; il me regarda avec des yeux qui m'absolvaient entièrement et ce regard fut compris. Sans les témoins qui nous entouraient, j'aurais sauté au cou de mon mari par un mouvement spontané qui eût été bien doux pour moi. Tu dois comprendre que l'arrivée de Georges était l'œuvre du ministre. Il est tard, le papier me manque, adieu donc pour ce soir.

—

D'ANNA.

Je suis bien folle, bien légère, j'ai bien peu d'expérience, et cependant, chère Joséphine, j'aperçois dans tes lettres quelque chose qui m'afflige, qui me donne sur ton avenir de tristes pressentiments; serait-ce mon amitié pour toi qui m'éclairerait ? J'y vois un mari qui s'en va et un amant qui vient; tout le reste n'est qu'un accessoire, intéressant il est vrai, mais qui me tou-

che moins, parce qu'il est moins près de toi! Pardonne moi mon franc-parler en faveur de mon caractère qui ne peut rien garder. Dieu veuille que je me trompe : ton mari guérira, tu n'auras point d'amour pour Antonin; je veux me bercer dans cet espoir et attendre toujours tes lettres avec la plus grande impatience, elles me font un peu oublier mes misères à moi, misères qui sont des misères peut-être, mais que veux tu? Tout est relatif. Figure toi que ma tante me contrarie toujours, jusque dans les plus petites choses; elle m'a conduite un jour à l'Opéra, objet de mes plus grands désirs. J'étais on ne peut plus heureuse; eh bien! elle m'a empêchée de faire une toilette de mon goût et qui aurait certainement produit de l'effet; il y a eu discussion entre nous, ce qui a beaucoup terni mon bonheur, enfin elle a eu le dessus et a fini par ces mots: Si tu me désobéis, tu n'iras point à l'Opéra, parceque je ne veux point qu'on te prenne pour ces femmes légères qui pullulent dans nos théâtres. — Avec ses *points* j'ai été obligée d'obéir et je me suis vue forcée d'emprisonner mon cou blanc dans un col montant jusqu'aux oreilles et mes bras potelés dans d'affreuses manches longues; juge de mon malheur, surtout

quand tu sauras que mes soupirants devaient se rendre aussi ce soir là à l'Opéra. Cependant malgré mon costume de quakeresse, deux de ces messieurs sont venus dans notre loge, et par bonheur c'étaient mes préférés. Je ne suis pas forte pour faire les portraits, il faut pourtant que je te les esquisse un peu, afin que tu puisses en juger. Jules et Charles, voilà leurs noms ; le premier est noir noir, le second châtain clair; le premier a une barbe épaisse, les yeux ardents et le nez relevé un peu comme le mien ; le second n'a aucun poil au menton, sans espoir peut-être d'en avoir jamais, ses yeux ont une expression changeante que je ne comprends pas plus que la forme de son nez à laquelle je ne comprends rien ; l'ensemble n'est pas mal; le premier est grand, et quelque peu efflanqué, il est jeune, l'âge corrigera ce défaut; le second est de taille plus petite, il a des dispositions à l'embonpoint et une main plus mignonne que celle de l'autre ; laissons les pieds, c'est un détail inutile et passons à ce qui m'intéresse le plus, à la fortune. Le premier a de l'argent et un équipage, toutes choses que je désire depuis longtemps ; mais le second a un titre nobiliaire, chose à laquelle je n'avais pas pensé. Il est bien agréable d'être très-

riche et d'avoir une belle voiture, mais il me semble que je serais très-agréablement flattée si je m'entendais appeler Madame de ..... qu'en dis-tu? que dois-je faire? tu me diras que peut-être le noble aura tout réuni : richesse et noblesse ; c'est ce que je n'ai pu encore savoir et c'est ce dont je vais m'informer. Je sais bien que ma tante voudrait me marier; par malheur elle ne fait rien pour en venir bientôt là, aussi je crois que si je ne prends pas moi-même mes informations, si je ne me donne pas la peine de hâter un mariage quelconque, je vois hélas! qu'il faudra que je reste longtemps encore sous sa tutelle, ce qui est un vrai supplice pour moi. Ah! si tu étais ici, quel bon coup de main tu me donnerais; je suis bien sûre que tu agirais dans mes intérêts, que tu arriverais par ton dévouement pour ton amie à une heureuse fin; et moi, si j'étais là bas, je suis bien sûre que je t'éviterais des malheurs, quoiqu'on ait voulu me traiter *d'indigne* amie. C'est un mot que je ne puis pardonner à son auteur (au ministre, bien entendu), aussi n'ai-je pas une larme pour ses tourments. Par exemple je m'intéresse à Georges et à Fanchette; j'espère que tu feras bientôt leur bonheur, fais m'en part le plus tôt possible; écris

moi souvent : les moindres détails me font plaisir parcequ'ils viennent de toi. Ils m'aident à supporter les boutades et gronderies de ma tante ; ils me reportent aux temps heureux que j'ai passés avec toi et qui ne reviendront plus. Tiens ! je m'attendris, aussi ai-je hâte de fermer ma lettre en te priant de pardonner toujours ma paresse, de me donner des nouvelles de ton bon Lucien, dont la santé m'inquiète et de recevoir le baiser le plus tendre de ta plus sincère amie.

—

DE JOSÉPHINE.

Oui, je te pardonne, ma chère Anna, tout ce qu'il m'est possible de te pardonner, parce que tu es bonne, très-bonne et que tu m'aimes. Cette dernière considération est la plus puissante ; elle me fait passer sur les funestes présages que tu m'annonces. Allons, ne vois pas pour moi un avenir si noir, et je puis ajouter : Ne vois pas le tien si rose. Tu crois qu'il n'y a qu'à se marier pour être heureuse ; ne t'illusionne pas à ce point ; ne te

jette pas à corps perdu dans des idées qui me paraissent un peu aventurées. Tu t'attaches trop à la surface, au brillant. Tu ne songes pas assez à ce qui constitue le bonheur : à la moralité et au bon cœur. Avant de chercher à connaître la fortune de tes prétendants, cherche plutôt à savoir s'il y a chez eux de la solidité dans le caractère ; et quoique ta tante soit peut-être plus sévère que ne le serait une mère, pense qu'elle a plus d'expérience que toi et que c'est ton devoir d'écouter ses conseils. Il est bien certain que si nous étions ensemble, notre vie pourrait être plus douce, plus facile à passer ; nous nous soutiendrions mutuellement par l'amitié qui nous unit ; peut-être même parviendrions-nous, comme tu le dis, à nous éviter bien des peines ; malheureusement il n'en est pas ainsi et nous devons, quoiqu'il puisse nous en coûter, subir notre sort tel que le ciel nous l'a fait. Il est bien vrai que si dans ce moment tu étais auprès de moi, quel soulagement n'éprouverais-je pas ? Ta gaîté, tes caresses auraient bientôt éclairci ma pensée qui est aussi noire que le temps. Il pleut, le nuage est noir, les hirondelles cherchent un abri sous le toit ; moins heureuse qu'elles, je ne trouve pas de refuge contre la tristesse de mon

cœur. Mon amie, mes parents sont loin de moi, mon mari est malade, ma belle-sœur qui aurait pu m'aimer, paraît me haïr. Où faut-il donc que je trouve un peu de bonheur? de ce bonheur qu'on cherche toujours, qu'on ne peut trouver et dont cependant on a tant besoin pour vivre. Si mon pauvre Lucien était mieux, je trouverais là du moins une consolation qui pourrait adoucir la peine intérieure et insurmontable que j'éprouve depuis quelque temps; mais je vois avec le plus grand chagrin, qu'il ne peut se relever des suites de sa dernière chasse, malgré le traitement que lui a fait suivre le major. Nos jeunes docteurs ont été obligés de se rendre à leur destination, en sorte que nous en sommes réduits aux soins de notre ancien médecin dont la prudence est quelquefois exagérée au point qu'il craint même de suivre les prescriptions du major, s'il les croit tant soit peu trop violentes. Je ne sais ce qu'il faudra faire. Jamais mon mari ne consentira à quitter sa maison, pour aller en ville se mettre sous la surveillance d'un autre médecin, et cependant mon Dieu! il ne pourra jamais guérir ici. — Si en te parlant de Georges et de Fanchette, je pouvais obtenir un peu de sérénité..... Pour eux, après l'orage les

beaux jours sont venus. Ils vivent dans l'espérance de s'unir bientôt pour toujours; cette espérance leur suffit. Le monde entier a disparu pour eux. Le passé s'est tout-à-fait évanoui; l'avenir n'a qu'un point qu'ils fixent constamment : le jour de leur mariage, et le présent ! — Franchement, je puis te dire que si les besoins matériels ne les obligeaient pas de travailler, ce présent se fondrait tout entier dans une contemplation mutuelle et continuelle. Tout a été aplani et arrangé par le ministre qui répare dignement ses fautes. Je l'ai secondé de mon mieux. On n'attend plus maintenant que l'entier rétablissement de Fanchette pour célébrer ce mariage tant désiré. Puisque le sort de ces jeunes gens t'intéresse, je te raconterai leur noce à laquelle je ne pourrai guère éviter d'assister ; c'est le frère de lait de mon mari, c'est une fille sage ; d'ailleurs, comme on dit, mieux vaut hanter d'honnêtes petits que des grands malhonnêtes.

Je te quitte, amie, je te quitte à regret. Je vais chercher Suzanne dans un coin retiré de sa chambre, pour aller ensemble chez Lucien et lui donner un peu de distraction.

—

DE JOSÉPHINE.

Depuis ma dernière lettre, j'ai fait le voyage de Genève, où je suis allée voir le major, pour lui parler de la position de mon mari qui me donne toujours beaucoup d'inquiétude. Cette ville, dans laquelle j'avais passé plusieurs fois avec indifférence, a paru cette fois bien plus intéressante à mes yeux. En y entrant, j'ai éprouvé un battement de cœur étonnant. Tout a charmé ma vue : les beaux quais, la propreté des maisons, l'originalité des ponts, la fraîcheur de la petite île Jean-Jacques Rousseau, le coup d'œil admirable du port, jusqu'au carillon de l'horloge du temple Saint-Pierre qui est venu réjouir mes oreilles. A mesure que je m'approchais de l'hôpital, je sentais encore plus vivement cette émotion dont je ne voulais pas me rendre compte. Enfin, en parcourant ces vastes corridors, en entrant surtout dans le cabinet du major je me sentis presque suffoquée, et j'eus hâte de m'asseoir sur un siége pour éviter peut-être une chute. — Que dis-tu, chère amie, de cette faiblesse impardonnable et absurde ? Vraiment je n'en crois pas mon bon sens. Il y avait dans le cabinet quelques pau-

vres malades qui attendaient patiemment l'heure de la consultation. Je demandai à l'un d'eux, s'il y avait longtemps à attendre, si c'était toujours le major qui venait; il me répondit que l'heure approchait et que bien souvent c'était le jeune secrétaire du major qui le remplaçait. A cette réponse, je sentis tout mon sang bouillonner; puis, à chaque mouvement de la porte, j'éprouvais une vraie commotion; je croyais voir entrer Antonin, puisque c'était lui, hélas! qui me causait tant de trouble. J'aurais voulu qu'il vînt; j'aurais voulu qu'il ne vînt pas. Pour arranger ces deux volontés qui combattaient en moi, je me résignai à attendre la décision du hasard; je pris patience comme les autres malheureux qui étaient là et qui paraissaient encore plus à plaindre que moi. Enfin, la porte s'ouvrit, le médecin entra, mais ce n'était point Antonin. J'éprouvai dans ce moment presqu'une joie féroce. C'est bien fait, me disais-je, je suis punie par où j'ai péché. Cependant, le major s'approchant de moi, me demanda la permission d'interroger les premiers arrivés, afin de ne pas faire de faveurs. Alors je retombai dans ma ridicule faiblesse : peut-être viendra-t-il encore, me disais-je; et mes yeux se portaient constamment vers

cette porte dont j'ai eu bien le temps de mesurer les contours. Ce fut peine inutile, il ne vint pas. Je passai, à mon tour, dans le cabinet réservé du major, où j'eus avec lui une assez longue conférence, dont le résumé fut qu'il fallait engager mon mari à venir se mettre sous sa direction immédiate. Cet habile médecin me dit que mon mari ayant besoin de soins très-assidus, et que lui ne pouvant les lui donner à la campagne, à cause de ses nombreuses occupations, qu'il ne pouvait que bien rarement abandonner, il verrait avec plaisir le rapprochement de notre malade, au moins pendant les trois ou quatre mois d'hiver. Je goûtai son idée, mais comme je ne me sentais pas assez de pouvoir pour décider Lucien à faire ainsi le sacrifice de ses habitudes, je priai le major de me remettre une lettre par laquelle il l'y engagerait lui-même. Cette lettre me fut donnée; alors je repartis le cœur bien gros ; je ne sais ce que j'éprouvais à mesure que je voyais fuir cette ville que j'aimais pour la première fois. Cependant je me rapprochais aussi peu à peu de mon habitation, ce qui changeait insensiblement mes idées. Le calme renaissait en moi, et enfin il chassa tout-à-fait de mon âme les nuages qui s'y étaient amoncelés un instant. A

mon arrivée, Suzanne vint à ma rencontre, elle semblait m'interroger du regard ; je la compris, mais ne dis mot. Elle ne me fit aucune question au sujet d'Antonin, pas plus que je n'en avais fait au major, et nous en restâmes là.

Depuis lors, j'ai travaillé de tous mes efforts pour obtenir de mon mari les trois ou quatre mois de séjour à Genève, auxquels le major tient essentiellement. Sa lettre paraît l'avoir un peu ébranlé ; les conseils du bon ami, le vieux garçon, achèveront, je l'espère, la conversion qui est difficile. Quels remords n'aurions-nous pas, si la maladie de Lucien devenait sérieuse, faute d'avoir fait tout notre possible pour y remédier ? Avant les fêtes de Noël le mariage de Fanchette aura lieu, et je pense qu'immédiatement après, nous pourrons aller nous établir à Genève. Je t'écrirai alors et t'embrasse en attendant.

DE JOSÉPHINE.

Les jours sont courts et froids, aussi, bonne amie, est-ce du coin de mon feu, à la clarté de

ma lampe, que je t'écris ces quelques lignes; tu devais les attendre impatiemment, mais souviens-toi que je ne te les avais promises qu'après le mariage de Fanchette, et ce mariage n'a eu lieu qu'hier. Ce jour d'hier qui a uni deux cœurs qui s'aiment, était glacial. Le matin en ouvrant ma croisée, j'ai vu toute la campagne couverte d'une couche de gelée blanche; j'ai aperçu comme un gigantesque fantôme, le Mont-Blanc, revêtu de sa nouvelle chemise dont la blancheur étincelait aux premiers rayons du soleil. Ses pointes élevées semblaient toucher le ciel, son immense base était imposante. Pourquoi et pour qui, pensais-je, Dieu a-t-il créé une telle merveille? Pourquoi aussi, nous a-t-il fait des cœurs pour aimer? S'il ne nous eût donné qu'une intelligence pour contempler les merveilles de sa création, nous pourrions être heureux; nous vivrions dans une sainte extase qui ferait passer notre vie sans peines et sans angoisses, tandis qu'il nous a fait un cœur pour nous causer de continuels tourments; un cœur qui trouble toute notre existence, qui nous fait même oublier parfois le Créateur pour la créature.

Ma femme de chambre coupa court à mes réflexions, en m'apportant la toilette que je devais

prendre à l'occasion de la noce; elle me rendit par là, la mémoire du présent qui semblait vouloir s'envoler dans des régions inconnues. Je m'habillai et descendis au salon pour y attendre mon compère le vieux garçon; il remplaçait mon mari, à qui son indisposition ne permettait pas de sortir avec un froid si vif. — Nous allons donc conduire deux tourtereaux à l'hôtel? dit mon compère en entrant, et je suis mille fois heureux, madame, de vous offrir en ce jour l'appui de mon bras; seulement je pourrais bien contrarier un peu mon ami, en lui enlevant sa charmante colombe, ajouta-t-il en se tournant vers Lucien, qui était enfoncé dans un fauteuil. — Je vous y autorise de bon cœur, répondit mon mari en souriant, et je vous permets même de lui roucouler tant qu'il vous plaira. — Nous sommes partis, comme tu le vois, en bonne veine de gais propos; aussi, mon vieux garçon n'y a-t-il pas manqué tout le chemin; nous avons trouvé, dans la cuisine, la noce qui nous attendait et qui s'est mise à défiler devant nous. C'était d'abord le bon Guillaume avec sa fille, Guillaume avait la figure rayonnante de joie sans mélange; sa fille, avec sa parure de modeste fiancée et son expression de bonheur profond, était si belle que

vraiment je n'ai pu m'empêcher d'absoudre le ministre de tout ce qu'il avait fait pour elle. Georges suivait avec sa mère, puis quelques jeunes hommes et quelques jeunes filles, parents et amis; nous nous sommes placés en queue, ce que tous les gens du village ont trouvé très-bien de notre part. Après avoir apposé notre signature sur le registre civil, nous nous sommes rendus à la chapelle où le ministre nous attendait. — Quel courage ! pensais-je; oh ! s'il va jusqu'au bout, je dirai que l'homme, parfois si faible, est bien fort lorsqu'il ne se laisse conduire que par la raison. — Néanmoins, le ministre était aussi pâle que son rabat était blanc, et sa robe noire faisait ressortir encore plus la couleur blafarde de son visage; on aurait dit un déterré, et cette lugubre figure cadrait mal avec la cérémonie qu'il allait consacrer. Cependant, il commence la formule du mariage; sa voix tremble, mais il va toujours; il continue sans lever les yeux; il va comme une machine qui suit une impulsion donnée, puis qui cessera au bout de sa tâche; il s'avance vers les mariés; leur fait l'exhortation et la prière d'usage; il les bénit... après, il met la main sur son cœur, mais il ne chancelle pas. Te dire ce que j'ai souffert pendant

ce temps, est inimaginable; je croyais voir un supplicié à la torture; je croyais voir l'un de ces anciens pasteurs du désert qui priaient pendant que leurs persécuteurs leur faisaient subir toutes les souffrances que la cruauté humaine à pu inventer et qui chantaient des cantiques jusqu'à leur dernier souffle. La noce partie, je me suis approchée de cet homme qui était devenu pour moi un saint; tous les saints ont été pécheurs et tous ont été sauvés par la repentance et le supplice; celui-là était pour moi dans les mêmes conditions. Je lui ai pris la main; il a serré la mienne avec effusion; n'a dit mot, mais il y avait pour moi de la reconnaissance dans son cœur. Cette scène a été inaperçue même par mon compère que je suis venue rejoindre à la porte; nos félicitations faites, nous avons quitté la noce, craignant de la gêner dans sa folle gaîté. Elle a été prendre place au banquet préparé dans la petite cabane, pendant que nous, nous sommes allés à la maison, manger, avec Lucien et Suzanne, les excellents poissons que Guillaume nous avait réservés; ils ont été assaisonnés par les bons mots du vieux garçon, qui, ce soir-là, avait toute sa verve. Heureux mortel! il a pu conserver jusqu'ici la liberté de son cœur;

il a pu par là conserver aussi celle de son esprit et de ses actions.

J'ai sommeil, adieu.

—

DE JOSÉPHINE.

Genève, 28 décembre.

Nous sommes à Genève, chère amie ; nous habitons un joli petit appartement garni donnant sur le quai; nous avons voulu que notre cher malade ne perdît pas de vue son lac bien-aimé; je dis nous, parce que c'est Suzanne et moi qui cette fois nous sommes parfaitement entendues dans cette affaire. Lucien paraît content, il a déjà vu le major qui lui a donné beauconp d'espérance, les remèdes continueront sous ses yeux, ce qui nous tranquillisera beaucoup. Suzanne est ici avec nous; elle est contente aussi ; il semble que l'air de la ville a déjà influé sur son caractère; elle craint moins d'être connue et me demande chaque jour une promenade ; elle paraît se rapprocher de moi; elle a plus d'expansion et j'en suis bien aise, car sa froideur m'était extrêmement pénible. Le jour de Noël, après le ser-

vice, nous sommes allées nous promener à Saint-Antoine. Beaucoup de monde faisait comme nous, un soleil radieux avait fait sortir chacun de chez soi comme les fourmis sortent de leur trou, un jour de beau temps. Les allées, les venues de tous ces promeneurs nous réjouissaient, Suzanne, parceque c'était nouveau pour elle, moi, parce que ce mouvement me rappelait celui de ma bonne ville natale, il me semblait être à Bellecour un beau jour de dimanche et je cherchais à me faire illusion, mais en ouvrant les yeux, je voyais bien vite que je me trompais. A la place de ma mignonne montagne de Fourvières, je voyais la formidable masse du mont Blanc; à la place de mes vieux tilleuls, je voyais quelques groupes de jeunes sapins, à la place de mes belles façades, de mon Rhône argenté, de ma Saône dorée, j'apercevais les vertes côtes et la nappe brillante du Léman. Les toilettes des dames paraissaient un peu appropriées au paysage; il y avait peut être moins d'art qu'à Lyon, mais il y avait plus de sérieux. Quant aux messieurs, ils se ressemblent tous, surtout les jeunes gens; tous, la canne à la main, l'habit le plus collant possible, ils semblent dire : Regardez-moi. Du reste, ce sont en général des étudiants

français, et qui les voit à Paris ou à Strasbourg, les voit à Genève et partout. — Nous cherchions parmi cette foule une figure de connaissance, impossible; nous perdions notre temps à regarder; enfin après bien des tours et des détours, nous rentrâmes à la maison où devait s'ennuyer notre malade. Nous croyions le voir soucieux par suite de notre absence qui aurait pu peut-être lui paraître un peu longue; pas du tout, à notre grande surprise il avait l'air très-content. — J'ai passé quelques heures fort agréables, nous dit-il; j'ai eu une visite qui m'a fait le plus grand plaisir, M. Antonin est resté avec moi presque jusqu'à présent. C'est vraiment un charmant garçon, sa conversation est des plus récréatives. — Suzanne et moi, sommes restées confondues; nous l'avions manqué, et cependant sans vouloir nous l'avouer à nous mêmes, c'était bien la figure de connaissance que nous cherchions à rencontrer parmi les groupes de promeneurs; en vérité nous n'avions pas de chance, aussi fîmes-nous plus que nous ne pûmes, pour n'être pas maussades le reste de la journée; ce qui nous fut assez difficile. Pour moi, je te l'avoue, j'eus besoin de toute l'énergie dont je suis capable, pour surmonter la tristesse qui

m'accablait. Tu sais mieux que personne combien je suis naturellement franche et expansive, eh bien! tu dois juger de la peine que j'ai dû avoir de faire contre fortune bon cœur. Depuis ce jour nous n'osons plus sortir, dans la crainte de manquer encore le visiteur mal inspiré; tout cela, comme tu peux le croire, sans nous être consultées. Je suis bien heureuse d'avoir une amie telle que toi, une amie à qui je puis confier toutes mes faiblesses sans la moindre contrainte et qui, par là, m'aide à en supporter toute l'amertume.

DE JOSÉPHINE.

Ce matin j'ai reçu une lettre d'Adèle, dans laquelle elle me dit qu'elle a profité d'un jour de sortie pour aller, en compagnie d'une sous-maîtresse, te faire une visite et que ton accueil froid l'avait beaucoup fatiguée; elle a été étonnée, la pauvre enfant, de t'avoir trouvée ainsi et me demande si je sais pourquoi tu n'as pas été plus aimable pour elle. Je ne saurais vraiment que lui

répondre, chère amie, car je ne puis supposer que la singulière antipathie que tu avais pour elle dans son enfance, antipathie si mal fondée, puisse te durer toujours. Je crois plutôt que ce jour-là tu avais eu quelque contrariété et que ma petite sœur est venue bien à point pour supporter ta mauvaise humeur. Ecris-moi à ce sujet, je t'en prie, et dis moi aussi où en sont tes affaires; depuis notre séjour à Genève, je n'ai pas encore eu une lettre de toi, et ce silence prolongé me donne une grande inquiétude. Pour moi, je trouve ma vie passable maintenant; mon mari va mieux, Suzanne est gentille; voici du reste en quelques mots ce qui s'est passé chez nous depuis ma dernière lettre. Un jour, nous résolûmes d'aller faire une course en voiture jusqu'au village de Chêne, où nous avons une cousine; notre promenade s'effectua sans le moindre encombre, et nous revenions contents, surtout Lucien, lorsq'uarrivés sur le quai, nous vîmes un promeneur que nous n'eûmes pas de la peine à reconnaître; c'était Antonin. — Je suis sûr, dit mon mari, qu'il vient me faire une visite et qu'il attend là notre retour. — En effet, dès qu'il vit la voiture s'arrêter, il vint à nous; puis après nous avoir rendu ses hom-

mages, il s'empara du bras de Lucien et lui aida à monter chez nous où il resta près d'une heure, pendant laquelle il nous raconta maintes histoires sur la chronique de la ville ; ensuite il nous promit qu'en faisant sa tournée de malades à laquelle son parent l'envoyait tous les jours, il entrerait chaque fois qu'il lui serait possible, si cela pouvait faire plaisir à M. Lucien. Lucien à qui il faisait passer un moment agréable, n'eut garde de refuser cette offre bienveillante ; il l'encouragea même beaucoup à s'acquitter de sa promesse le plus qu'il le pourrait. Huit jours après, Antonin est revenu, il apportait à chacune de nous un joli bouquet de fleurs étrangères ; elles furent offertes à Suzanne et à moi de la meilleure grâce du monde et Dieu sait si ces fleurs ont été bien conservées. Quelques jours encore après, il est revenu ; mais cette fois c'était à la veillée, alors il a pu rester plus longtemps ; tous ses travaux étant terminés, il pouvait nous tenir compagnie pendant toute la soirée ; aussi avait-il apporté des albums de gravures et de très-jolies gouaches qui devaient occuper notre temps, et nous empêcher de nous ennuyer, ce qui nous arrivait assez souvent ; car il faut te dire que pour tuer ce malheureux temps, nous nous occupons

à jouer, Suzanne et moi, devant le fauteuil de Lucien et pendant de mortelles soirées, aux dames ou aux dominos; juge du bonheur. Ce soir-là donc, notre triste monotonie fut bien agréablement rompue, et nous trouvâmes tous que les heures marchaient trop vite. Nous étions si heureux, les uns si près des autres à regarder ces jolies gravures que l'on sait si bien faire à Genève! Quelquefois sans le vouloir une main en frôlait une autre, quelquefois c'était la tête qui, en se penchant, touchait un peu celle de son voisin, enfin que dirais-je de plus, si ce n'est qu'après avoir bien regardé, bien commenté ces charmants dessins, je crois qu'aucun de nous, si ce n'est peut être Lucien, n'aurait pu rendre aucun compte de ce qu'il avait vu. Depuis lors Antonin est encore revenu, il doit venir ainsi deux ou trois fois par semaine et il apportera toujours quelque chose de nouveau. Je trouve cette attention très-délicate. Suzanne et Lucien sont comme moi; aussi les jours qu'il ne vient pas, nous ne cessons de parler de son aimable caractère, en sorte qu'en réalité, il remplit tout notre temps, qu'il soit avec nous ou qu'il n'y soit pas. Ce soir c'est son jour; je vais donc te quitter, mon amie, pour le recevoir. A bientôt ta lettre, n'est-ce pas?

D'ANNA.

Détrompe-toi tout-à-fait, ma chère Joséphine, sur la mauvaise grâce que j'ai faite à ta petite sœur : elle n'était pas du tout à son intention, elle était tout simplement la conséquence d'un tour que j'avais joué à ma tante, et vraiment la visite d'Adèle tombait bien mal ce jour-là. Figure-toi que nous sommes décidément en désunion complète avec cette despote de tante; maintenant que j'ai fait mon choix entre Jules et Charles, que je me suis décidée pour celui-ci, elle veut Jules, et a tout l'air de ne vouloir pas en démordre. Comme j'ai ma tête aussi et qu'au fait je travaille pour moi d'abord, j'ai résolu d'avertir Charles des mauvaises intentions de ma tante à son égard, afin qu'il ne se rebute pas au premier refus qu'on se dispose à lui faire; mais comment pouvoir lui parler en particulier? c'était très-difficile; loin de tout conseil, livrée complètement à moi-même, j'ai cherché pendant plusieurs jours le moyen à employer pour éviter cet affront à Charles et ce malheur à moi. Très-indirectement je me suis informée des heures où il se trouve ordinairement chez lui;

mais il fallait sortir seule, c'était là la difficulté; j'ai eu le bonheur de trouver une ruse qui m'a réussi; j'ai fait croire à ma tante que j'avais été avertie qu'Adèle était malade; que je ne pouvais me dispenser d'aller voir cette petite; ma tante a fait mine d'abord de vouloir m'accompagner; heureusement elle a réfléchi qu'elle attendait ce jour-là des visites et qu'elle ne pouvait sortir; elle se contenta de faire avancer une voiture de remise dans laquelle elle me fit monter en recommandant au cocher de me conduire au numéro de la pension. Mais j'étais libre; j'avais à ma disposition un cocher et des chevaux; je pouvais aller au bout de Paris; je pouvais aller partout où il me plairait. Oh! que cet instant de liberté a été doux à mon cœur! et combien j'ai convoité le bonheur de ceux qui vivent dans l'indépendance, qui sont maîtres de leurs mouvements, qui n'ont pas toujours comme moi, pauvre créature, au-dessus de leur tête, la main d'un tuteur ou d'une tutrice quelconque, qui les étreint, qui compulse leurs moindres actions, qui comprime jusqu'à leurs sentiments et dont ils ne peuvent se soustraire même au-delà de leur majorité. Je contremandai l'adresse donnée au cocher; à mon com-

mandement, les chevaux tournèrent bride et me voilà sur la route qui mène au domicile de Charles. Jusque-là j'avais eu un courage magnifique; ma décision avait été longuement élaborée; je la mettais à exécution sans vouloir rien y changer; cependant, amie, à mesure que je m'approchais du but de ma course, je sentais cette belle résolution faiblir; je fus même plusieurs fois sur le point de faire retourner la voiture; mais un peu d'amour-propre s'en mêla; puis je pensai que je n'aurais plus probablement de prétexte pour sortir seule, que je courais risque de ne plus pouvoir parler à Charles d'une affaire aussi sérieuse pour moi, et je laissai trotter les chevaux selon la direction que je leur avais donnée. La voiture s'arrête, le cocher descend, il ouvre la portière. — Voilà, Madame, me dit-il, le n° 14; Madame veut-elle se donner la peine de descendre?..... Il me présenta la main et je descendis; le concierge me dit où il fallait monter; mon cœur battait horriblement; je n'aurais jamais cru avoir si peu de courage; je fus encore sur le point de m'en retourner, surtout quand j'eus mis la main sur la sonnette de Charles. Un garçon vint ouvrir : Monsieur Charles de B. y est-il? lui demandai-je toute tremblante.

— Oui, madame ; Madame peut entrer ; qui vais-je annoncer ?..... Annoncer une demoiselle, pensais-je toute stupéfaite..... que faut-il donc dire?..... Annoncez, je vous prie, Madame Anna F......, dis-je assez courageusement. Mon nom fut prononcé et j'entrai au salon ; mais il y avait un autre jeune homme avec Charles ; je devins rouge comme une écrevisse, et j'aurais bien voulu dans ce moment être tout-à-fait transformée en cette bête qui marche à reculons.

Oh ! ma tante qui est là ; je cache ma lettre, je la continuerai demain. Non, je ferai partir celle-ci ce soir ; demain, je t'en écrirai la suite. A la hâte, adieu.

—

D'ANNA.

Je te disais donc hier, chère amie, que j'étais chez Charles ; il parut surpris de me voir ; le visiteur se leva, salua et sortit ; j'étais seule avec un homme que je connaissais très-peu ; juge de mon trouble, cependant je devais accomplir ma mission ; il eût été absurde de faiblir au moment

d'agir ; j'ouvris la bouche en tremblant et racontai à Charles tout ce que ma tante me faisait souffrir à cause de lui et lui fis comprendre le danger qu'il y aurait pour lui à faire une demande explicite. Il est pénible à un homme, ajoutai-je, d'avoir à enregistrer dans sa vie un certain nombre de refus; je ne voulais pas qu'à cause de moi il pût avoir un pareil désagrément. — Charmante, charmante! répondit Charles quand il eut écouté mon discours jusqu'au bout; vous êtes délicieuse, mademoiselle, et je vous rends grâce de tout ce que vous voulez bien faire pour moi; espérons que notre bonheur, s'il est retardé, ne sera pas perdu, et laissez-moi, en attendant, serrer cette main qui me devient bien plus précieuse par la difficulté que j'aurais à l'obtenir. Je laissai prendre à Charles ma main en reine; il y déposa un baiser, puis il ajouta : Maintenant, Mademoiselle, j'attendrai vos ordres et je n'agirai que d'après votre volonté ; seulement, dans la position difficile où nous nous trouvons, ne serait-il pas nécessaire que nous pussions correspondre d'une manière directe, afin de pouvoir agir d'un commun accord et arriver par là plus sûrement et plus promptement au but de nos désirs? vous savez que

l'union fait la force; il faut donc que nous trouvions le moyen de marcher ensemble et simultanément, en nous écrivant nos idées, par exemple; qu'en pensez-vous? — Oh! jamais, Monsieur, dis-je, je n'aurais le courage de vous écrire; je crois même que ce serait très-mal à moi de le faire; trouvez un autre moyen qui puisse aller avec mes principes. — Des principes! reprit Charles, mais à qui donc parlez-vous? celui qui doit être votre époux ne peut être regardé par vous comme un étranger; et quel mal y aurait-il à me glisser dans la main un petit billet où il y aurait simplement la manière dont je devrai m'y prendre avec votre tante qui est assez capricieuse pour que cette manière de faire doive être changée chaque jour; car si je n'étais pas averti, je serais exposé à agir à l'inverse de son humeur et à gâter en une fois toute notre affaire. — Votre raisonnement me paraît juste, dis-je, et au fait, ne pouvant nous parler, nous sommes bien obligés de nous écrire. Eh bien! il est alors entendu que lorsque j'aurai quelque chose à vous communiquer, je vous donnerai adroitement une petite lettre lors de vos visites chez ma tante, que vous ne devez pas discontinuer, afin qu'elle ne puisse

se douter de la démarche que je fais aujourd'hui auprès de vous ; je serais perdue, monsieur, si elle en avait la moindre idée, et bien certainement qu'elle ne craindrait pas de me mettre à la porte. — Plût à Dieu ! dit Charles en souriant. — Ce mot était peut-être un compliment, du moins je l'ai pris pour tel, et je suis partie assez contente d'être débarrassée de cette corvée, que j'avais bien voulu me donner, mais que j'aurais regretté n'avoir pas faite. — Charles m'accompagna jusqu'en bas où je trouvai mon cocher étendu sur son siége, dormant d'un œil et veillant de l'autre ; à notre vue, il descendit promptement pour ouvrir la portière ; Charles très-galamment m'installa dans la voiture en me serrant encore la main ; puis je m'éloignai au grand trot de mes chevaux ; j'avais recommandé d'aller vite, craignant que ma tante ne trouvât mon absence trop longue. Bien m'en prit, car à peine étais-je rentrée, qu'Adèle arriva ; juge de mon effroi et ne sois plus étonnée de l'accueil que je fis à cette pauvre enfant qui n'en pouvait pas davantage. Quelle chance j'eus ! ma tante avait encore ses visites, et Adèle ayant demandé à me voir seule, on la fit monter directement dans ma chambre, où je venais seulement de quitter mon châle et mon chapeau.

Voilà donc où j'en suis, chère amie; j'espère que Charles me secondera, et qu'avec son secours je pourrai me faire une vie à moi, une vie que d'autres ont obtenue; pourquoi serais-je plus déshéritée qu'elles? ne puis-je pas la mériter comme elles? J'attends toujours tes lettres avec la plus grande impatience, et tout en craignant toujours et malgré moi pour ton avenir, je suis très-heureuse de penser que tu as trouvé quelques jours de bonheur. Je souhaite du fond de mon cœur que tu puisses les prolonger ainsi le plus longtemps possible.

—

Quel monstre! quel coquin! s'écria Adèle après avoir lu cette lettre et l'avoir jetée avec une espèce de rage au fond du carton. Oh! Charles, tu étais pire qu'un démon sorti des enfers, et moi qui accusais Anna! mon Dieu, mon Dieu! pardonne-moi de l'avoir accablée comme je l'ai fait, miséricorde pour mes faux jugements. Oh! pardonne-les moi puisque je pardonne à cette malheureuse créature que j'avais si mal jugée.

Que dis-tu, Adèle? m'écriai-je à mon tour stupéfaite ; je crus un moment que mon amie avait perdu la raison, tant sa douleur était violente, elle se tordait dans d'affreuses convulsions et aucune de mes paroles consolantes n'arrivait jusqu'à elle. J'avais bien remarqué que ce Charles de B. portait le nom de son mari, mais je ne m'étais pas arrêtée à cette idée ; on voit assez souvent dans le monde plusieurs personnes s'appeler de même. Cependant le chagrin si subit et si profond d'Adèle, me donna à réfléchir et j'aurais voulu savoir de suite quelle singulière coïncidence il y avait entre le nom de Charles, d'Anna et celui de mon amie. Je dus néanmoins faire taire ma curiosité en présence de la souffrance d'Adèle ; je l'engageai à prendre une potion calmante et à cesser pendant quelques jours la lecture de ces lettres qui paraissaient si vivement l'impressionner ; elle me dit qu'en effet elle avait besoin de reposer sa tête et son cœur, troublés par la révélation de certaines circonstances qu'elle ne connaissait pas. Je laissai donc à sa volonté le soin de me proposer la continuation de cette intéressante lecture, j'avoue que je l'attendais avec une inquiète impatience, lorsqu'une nuit, dormant d'un léger sommeil, je crus entendre une voix

douce et lointaine qui venait je ne sais d'où. Surprise, je m'éveillai tout-à-fait, j'écoutai avec attention et j'entendis assez distinctement ces mots : Antonin ! Antonin ! pourquoi te fais-tu tant attendre ? toi que j'aime au-dessus de toute chose, pourquoi ne viens-tu pas à ma voix ? — Ciel ! pensai-je, c'est peut-être Adèle dans un accès de démence ; y serait-elle sujette, mon Dieu ! et aurait-elle aimé aussi Antonin ? — Par un mouvement instinctif je sautai de mon lit et courus fermer ma porte à double tour ; puis j'écoutai de nouveau, je n'entendis plus alors que des paroles sans suite, puis quelques gémissements, puis enfin quelques-uns de ces éclats de rire qui n'appartiennent qu'aux fous. — Mais j'y songe, la folle du cimetière ! ne serait-ce pas cette folle qui m'avait tant effrayée ? Quel mystère ! et comment pourrai-je le connaître ? Questionner la femme de chambre ou tout autre domestique, me serait facile ; ces gens-là sont parfois peu discrets ; mais non, ce serait mal à moi ; je suis chez mon amie, je dois respecter les lois de l'hospitalité ; d'ailleurs il est probable que les lettres m'appendront tout ce que je désire savoir de ces histoires qui m'intéressent à un si haut point, et qu'Adèle, qui m'a donné toute sa confiance, ne

me laissera rien ignorer de ce qui regarde sa famille. — La semaine après cette nuit qui avait été très-fatigante pour moi, Adèle plus calme et rassérénée par plusieurs jours de repos, me demanda si je désirais continuer la lecture de la correspondance; c'était mon vif désir, je n'y mis donc aucune opposition et moi-même je cherchai les lettres que nous avions numérotées et classées : je remarquai qu'il nous restait très-peu de celles de Joséphine et d'Anna, mais je trouvai au fond du carton un autre paquet qui n'avait pas été décacheté, je le montrai à Adèle; il y avait sur l'enveloppe ces mots écrits de la main d'Anna : Lettres confiées à Anna par son amie Joséphine. Dépôt sacré. — Devons-nous le défaire? dis-je à mon amie; c'est un dépôt sacré ! — Oui, répondit Adèle, il était sacré pendant la vie de nos pauvres amies; mais elles n'existent plus et je ne crois pas que nous puissions nous faire un cas de conscience de connaître leurs secrets; nous devons même, dans l'intérêt de leur mémoire, en prendre connaissance, afin de les anéantir si quelque chose pouvait la ternir. — Je rompis le cachet en tremblant; une autre enveloppe se trouvait sous la première; il y avait aussi dessus une autre suscri-

ption, cette fois de la main de Joséphine, la voici : Correspondance d'Antonin et de Joséphine, confiée à leur discrète et bonne amie Anna. — Oh ! Adèle, dis-je toute émue, oserons nous fouiller jusque dans le fond de ces cœurs, qui, je le vois, se sont tendrement aimés, et dont les pensées les plus intimes ne devaient être connues que d'eux seuls? ne serions nous pas coupables en violant des secrets qu'on ne nous eût pas probablement confiés ? — Non, amie, reprit encore Adèle, nous ne serons pas coupables, songe que c'est le secret de ma sœur et que j'ai tout intérêt à le connaître, afin que son souvenir reste pur et sans tache dans mon cœur, et que je puisse au besoin défendre sa mémoire et confondre la calomnie qui a pu planer sur sa tête. C'est mon devoir, et toi qui es une véritable amie pour moi comme pour elle, je ne crains pas que tu dévoiles jamais ce qui pourrait te paraître tant soit peu louche ou graveleux. — Après ces paroles, je crus pouvoir mettre tout scrupule de côté ; je rompis, mais non encore sans une vive émotion, ce second cachet qui laissa à nu ces lettres qui, vingt ans auparavant, avaient été soigneusement pliées, classées et parfumées par une main anéantie pour jamais.... Ne voulant

pas interrompre cette correspondance, nous résolûmes de la lire toute entière sans nous arrêter à d'autres lettres datées des mêmes époques que nous réservâmes pour la fin; nous commençâmes néanmoins à en lire encore quelques-unes de Joséphine et d'Anna antérieures à celles du petit paquet et qui devaient nous préparer à la lecture de ces dernières. Voici celle qui arrivait à son tour.

—

DE JOSÉPHINE A ANNA.

Je crains, chère Anna, que ton Charles ne soit un de ces hommes malheureusement trop nombreux, qui se moquent de toutes les femmes; de ces hommes qui se pavanent et font jabot des imprudentes qui ont le malheur de se compromettre pour eux, surtout quand elles sont jeunes et jolies. Son langage ne me plaît nullement. Il est celui de tous ces fourbes séducteurs de femmes et de filles dont les grandes villes surtout abondent. Fais donc attention à toi, bonne amie. Tu es à Paris, dans un affreux guêpier, où ta crédulité pourrait te

conduire bien loin. Ne te hâte pas trop de donner toute ta confiance à ce Charles qui ne m'en inspire aucune, et ne te fie pas du tout à son rang, ni à sa noblesse, car ce sont le plus souvent ces hommes titrés qui cachent dans leur cœur les vices les plus honteux. Ils croient avoir assez de la noblesse de leur nom ; ils méprisent celle de l'âme dont ils n'ont pas besoin pour briller dans le monde et qui même leur nuirait dans l'esprit de la jeunesse corrompue et déréglée. Sois donc prudente, je t'en prie, c'est ta sincère amie qui t'y engage. Pour moi, je n'ai rien de bien nouveau à t'apprendre, sinon que bientôt il faudra quitter la ville, pour retourner dans notre rustique demeure. Revenir au milieu des champs ; revenir, ainsi que le dirait notre vieux garçon, comme les hirondelles au printemps ; revoir les poules de Mme Ida ; parler de choses et d'autres avec les bons et prosaïques ménages ; voir si mon pauvre ministre oublie ses peines d'autrefois ; voir si mes jeunes mariés sont toujours dans la douce lune de miel : tout cela sera pour moi un vrai bonheur. Je serai réellement heureuse de revoir tout ce monde campagnard qui vaut bien, à mon avis, celui de la ville. Suzanne voudrait rester ; elle a bien tort ; quant à moi, je

voudrais partir demain. Genève m'ennuie; Lucien va mieux; qu'est-ce qui peut nous retenir encore ici? Le major est venu deux ou trois fois cette semaine; il m'a promis de donner vacances à mon mari pendant l'été, à condition que notre malade serait docile et qu'il ne chercherait pas à faire des courses imprudentes. A propos je te dirai que nous n'avons pas vu M. Antonin de quinze jours. Il paraît qu'il s'est lassé de notre société. Tu vois comment sont les jeunes gens et avec quelle légèreté ils agissent; puis ne nous en méfions pas! Ah! nous sommes bien folles d'en croire leurs yeux et leurs paroles dorées! Je vois la petite île Jean-Jacques Rousseau qui commence à verdoyer. Je vais prendre pied là-dessus pour faire fixer notre départ, et je t'assure que le jour où je verrai arriver Jean et Pierre, avec mes gentils chevaux blancs, sera pour moi une heureuse journée. Suzanne a l'air d'avoir la migraine ce soir. Je vais lui proposer de sortir avec moi; tout en faisant notre petite promenade, nous mettrons cette lettre à la poste. Adieu, amie, je t'écrirai la veille de notre départ.

—

DE JOSÉPHINE.

Nous partons demain, chère amie; Lucien est hors de joie; Suzanne pleure, et moi..... et moi, vraiment je n'ose te le dire, j'ai du chagrin..... j'ai du chagrin et pourtant c'est moi qui ai hâté le jour de notre départ. Ne te moque pas de moi, s'il te plaît; je suis assez malheureuse. Imagine-toi qu'hier, Antonin est venu, il nous apportait quelques vues des Alpes Bernoises. — C'est à Berne même que je les ai prises, nous a-t-il dit; ainsi venant de loin, elles ont plus de prix. — De Berne? nous sommes-nous écriés. — Oui, j'en arrive, et ma première visite est pour vous; j'y ai passé deux longues semaines à soigner un pauvre opéré de mon parent, qui m'y avait envoyé pour cela. Pauvre homme qui n'a pu s'en tirer; enfin, n'en parlons plus; s'il fallait nous apitoyer sur tous les malheureux que nous tuons, pourrions-nous vivre, nous autres médecins? A mon grand regret, je ne pus vous voir en partant; le cas était, comme vous le voyez, très-pressant; mais j'espère maintenant que je pourrai remplacer le temps perdu, en rapprochant un peu plus mes visites, ce qui me

sera possible grâce à la longueur des jours. — Mais nous partons après demain, dis-je. — Après-demain? répéta Antonin avec un accent de surprise douloureuse. — Après-demain, ajouta Suzanne, les larmes aux yeux. — Oui, dit Lucien, après-demain, quel bonheur!..... Je ne puis rien ajouter à cette scène. Tu jugeras toi-même de ce qui a dû se passer dans nos cœurs. Des quatre, un seul était heureux, et les trois autres devaient se sacrifier pour lui. En un instant, nos figures bouleversées ont repris leur expression naturelle; cependant il n'y a plus eu d'entrain; tant de bonne volonté qu'on puisse avoir pour cacher la vérité, elle reparaît toujours de quelque côté. Mon mari s'est aperçu qu'Antonin était moins parleur qu'à l'ordinaire, mais il l'a mis sur le compte du pauvre opéré: Allons, lui a-t-il dit, consolez-vous; vous en verrez bien d'autres, et vous ne réussirez pas toujours dans vos cures. Tâchez de venir au moment de notre départ, cela vous égaiera un peu; vous verrez du moins un de vos malades assez alerte pour pouvoir monter en voiture sans votre secours. — Cette proposition a dû naturellement nous plaire à tous; aussi Antonin est-il parti plus content. Après lui, est arrivé le major, il venait

nous faire ses adieux ; il nous apportait en même temps consultations, formules et toutes provisions nécessaires à un malade ; puis il nous a dit que tant que Lucien serait aussi bien, il n'aurait pas besoin d'aller le visiter lui-même ; mais que pour sa satisfaction personnelle, il lui enverrait de temps en temps son jeune secrétaire qui le tiendrait au courant de l'effet des remèdes.

Forcée de te quitter pour faire les préparatifs de voyage, je t'embrasse, amie, en te promettant une lettre à mon arrivée chez moi.

—

DE JOSÉPHINE.

Le Colombier.

Je t'écris, ô mon amie, sous le poids de la plus noire tristesse. C'est qu'on ne retombe pas en vain du ciel sur la terre. Oui, j'ai goûté aujourd'hui de cette joie qu'on ne doit trouver que dans les cieux, ou plutôt ce n'est pas de la joie, c'est le bonheur ; et c'est un éclair de ce bonheur qui un instant a brillé à mes yeux éblouis ; puis, il m'a laissée dans

les plus profondes ténèbres. Antonin nous a fait aujourd'hui sa première visite après notre retour; il est resté peu de temps. J'ai cru devoir l'accompagner jusqu'à la porte de l'enclos; j'étais seule avec lui, car j'oubliais de te dire que Suzanne est restée pour quelque temps à Chêne, auprès de notre cousine : j'étais seule avec cet homme dont la charmante figure était depuis des années, constamment présente à mon souvenir; dont la douce voix charmait mes oreilles, longtemps encore après qu'elles l'avaient entendue; j'étais avec cet homme enfin, qui, malgré ma raison, malgré ma volonté, malgré mon devoir d'épouse, s'était peu à peu, et presque sans que je m'en fusse doutée, s'était emparé de toute mon âme. Nous suivions l'allée ombragée qui conduit à la petite porte; j'ai voulu dire quelques mots indifférents, ils ont expiré sur mes lèvres; Antonin a voulu parler aussi, aucun son n'est sorti de sa bouche; ma poitrine était oppressée, mon cœur battait comme il n'avait jamais battu; lui aussi éprouvait les mêmes émotions, je le voyais dans ses yeux abattus, car souvent la joie a les mêmes symptômes que la douleur; aussi, c'était la première fois que nous nous trouvions seuls, tout-à-fait seuls ensemble. En passant

derrière un massif d'arbres, il me saisit tout-à-coup la main et la garda un moment dans la sienne. Oh! c'est alors que mon bonheur a été grand! Non, il n'est rien de pareil sur la terre! Cette expression muette de l'âme; cette communication mutuelle de deux cœurs qui s'entendent sans l'aide de la parole, non, rien ne peut lui être comparé. J'étais anéantie par un bonheur si complet et si nouveau pour moi. Je ne voyais plus, je n'entendais plus. Je me suis traînée comme un automate jusqu'à la porte, où Antonin, avant de la franchir, m'a remis un petit billet plié en quatre; je l'ai pris machinalement, et machinalement encore je suis allée m'asseoir sur le banc qui est au bord du lac. Me rendre à la maison était impossible; j'avais besoin d'abord de revenir à la raison. Un peu remise j'ai ouvert le billet; qu'ai-je vu? des vers à mon adresse; il est poète, ai-je dit, il ne lui manquait plus que cette aimable qualité pour me le rendre encore plus cher.

Voici ces vers dont tu jugeras :

Madame, oh! par pitié, daignez tourner vers moi,
Ces yeux dont la beauté, la douceur, la tendresse,
Enivreraient mon cœur de la plus sainte ivresse,
Et rendraient Antonin bien plus heureux qu'un roi.
Il vous aime, et pour vous il voudrait tout souffrir;
Un seul baiser de vous, et il voudrait mourir.

Après cette lecture, chère amie, j'étais morte. Tous les habitants de la terre seraient venus, là, autour de moi, danser comme des sorciers, tous les démons de l'enfer seraient venus me tourmenter, que rien ne m'aurait distraite de mon unique pensée; pensée qui était enchaînée avec mon cœur, mon âme, ma raison, à cet homme qui, en un instant, s'était emparé de mon être tout entier.

Cependant une cloche se fait entendre; je passe ma main sur mon front; où suis-je? et qu'ai-je entendu? Mon Dieu, viens à mon aide, toi seul peux me sortir de ce chaos d'idées, d'où il est impossible de me tirer par ma propre volonté. Qu'ai-je entendu? Oh! j'y songe, c'est la cloche du dîner qui m'appelle. Je me suis oubliée. — J'y suis, ai-je crié, comme si ma voix pouvait arriver jusqu'à la maison. Je me suis rafraîchie la figure avec quelques gouttes de l'eau pure du lac, puis je suis partie chancelante sur mes pieds comme si je fusse sortie d'une maladie longue et douloureuse. Arrivée à table, j'ai mangé, le croirais-tu? Puis après, j'ai reçu des visites; j'ai fait plus que je ne pouvais. Telles sont les exigences du monde; elles nous apprennent à sourire à ce qui nous ennuie; elles nous forment peu à peu à la dissimulation.

DE JOSÉPHINE.

C'est bien cette fois, amie chérie, que je suis montée plus haut que le ciel; aussi la chute en a-t-elle été bien plus lourde, et mon corps s'en est-il ressenti violemment; mes nerfs, si tranquilles jusqu'ici, en ont éprouvé une cruelle secousse, et c'est à peine si je puis tenir la plume pour venir te raconter la cause de cette exaltation fiévreuse dans laquelle je me trouve en ce moment, mais il me semble qu'en épanchant mon cœur dans le tien, je serai soulagée de ce qui ne lui serait peut-être pas possible de contenir à lui seul. Eh bien! amie, Antonin est revenu, il y a peu de jours, je voulais lui rendre ses vers qui me pesaient, je sentais qu'il était contraire à mon devoir de les garder, ils auraient même pu quelquefois le compromettre, ce fut dans cet unique but que je l'accompagnai cette fois. Chemin faisant il n'y eut entre nous trace de conversation, je me disposais à lui rendre ses vers, lorsque je m'aperçus que nous avions manqué la porte, était-ce par distraction de ma part? était-ce par la simple volonté d'Antonin? quoi qu'il en soit, nous nous sommes

trouvés tout-à-coup devant le joli banc que tu connais déjà, nous nous y sommes assis l'un à côté de l'autre, alors j'ai hasardé de présenter le billet à Antonin, en lui disant: Voilà, Monsieur, les vers que vous m'avez donnés, je vous les rends.— Vous me les rendez, Madame! Ah! je suis donc bien malheureux! — Ces mots, dits avec émotion, me firent mal; je ne sais ce que j'allais y répondre, lorsque je me sentis enlacée dans des bras nerveux et que j'entendis en même temps ces paroles étouffées et presque inintelligibles: C'est que, vois-tu, je t'aime, Joséphine. Oh! je t'aime! — Que te dirai-je, amie, de la faiblesse impardonnable que j'eus alors? Par un élan plus prompt que la pensée, je pris cette jolie tête entre mes mains et lui donnai un baiser si doux, si délicieux; il fut si bien reçu, que nous restâmes là, je ne sais combien d'instants dans une extase qu'aucune langue humaine ne peut exprimer. C'était ma réponse aux vers; je croyais qu'il allait mourir, j'eus peur, je ne sais trop de quoi; j'entendais une voix me dire au fond du cœur: Pense à ton devoir. J'eus le bonheur de l'écouter, et je partis sans détourner la tête. J'avais une fièvre ardente; ma nuit fut sans sommeil. Le lendemain matin, je ne pus m'empêcher

d'aller vers le banc; j'avais besoin de revoir ce lieu où je l'avais laissé, de respirer cet air qu'il avait respiré; je m'approchai presqu'en tremblant; si je le trouvais mort! pensais-je. Oh! non, les hommes ne doivent pas mourir si vite. Je donnai un coup d'œil sur tous les objets de ce joli endroit, devenu si intéressant pour moi. J'aperçus alors sur l'écorce d'un jeune platane, les traces d'un couteau, c'étaient des lettres: c'étaient nos initiales A. et J.; ce souvenir me plut, je ne pouvais cesser d'y porter les yeux; tout en le fixant ainsi, je vis au pied de l'arbre un bout de cigare échappé probablement de la poche d'Antonin; je le ramassai; j'aspirai voluptueusement cette odeur de tabac que je crains si souverainement; j'approchai de mes lèvres cet objet qu'avant je n'aurais pas touché du bout de mes doigts, puis....... comme une sainte relique, je l'ai placé dans un coffret à côté des fleurs étrangères dont je t'ai parlé plus tôt. — O grand Dieu! ne suis-je pas folle? et n'ai-je pas perdu tout sens commun? O Anna! toi qui écoutes avec patience toutes ces divagations de mon esprit troublé, viens par ton cœur dévoué, réparer autant que possible les ravages que le trop violent amour m'a causés et qu'il peut me causer

encore ; mon seul refuge maintenant sur la terre, ne peut être que dans le sein de la douce amitié, dans le sein d'une véritable amie.

—

D'ANNA.

Hélas ! mon amie, tu n'es pas folle, et ta folie serait pour toi le vrai refuge à tes peines du moment, ainsi qu'à toutes celles qui te menacent. Que veux-tu que fasse l'amitié, la simple et tranquille amitié, à côté des attaques violentes, continuelles et tenaces de l'amour ? Elle peut consoler quelquefois, il est vrai, mais elle ne peut guérir. Elle peut appliquer parfois et dans l'occasion un palliatif, mais elle ne peut donner un remède efficace, même pour commencer la guérison. Elle est donc presqu'inutile. Je lisais cela l'autre jour dans un roman. Ces idées m'avaient frappée. Aurais-je cru les mettre sitôt en pratique ? Mais aussi pourquoi s'enflammer de cette manière pour un homme ? Je comprends l'amour de l'argent, parce qu'il nous fait passer la vie avec tous les agréments possibles.

Je comprends l'amour des honneurs, parce qu'il nous fait briller avantageusement aux yeux des hommes. Je comprends même, pour certaines gens l'amour du vin, parce que c'est un moyen d'oublier les misères du corps et de l'esprit. Mais aimer une personne au point où tu en es, c'est ce que je ne peux comprendre ; c'est, d'abord, aimer un être variable, qui peut, d'un moment à l'autre, nous abandonner et nous causer par là toutes les souffrances de la jalousie; c'est ensuite chercher soi-même à abandonner tous les plaisirs qui peuvent embellir notre courte vie. Comment jouir du moindre plaisir, en effet, quand tout ce qui est en dehors de cet être unique, nous est indifférent? Nous ne voyons qu'un objet, nous ne suivons qu'un objet, notre pensée est toute à cet objet, et de même qu'une souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise, de même une personne qui n'a qu'une base à son bonheur peut la voir s'écrouler sans espoir. Il est bien convenu, chère amie, que tous mes raisonnements ne peuvent te guérir ; je serais néanmoins très-heureuse s'ils pouvaient te servir de palliatifs, et, à cette condition, tu peux compter que mon amitié mettra à contribution tous ceux dont elle pourra disposer. Plût à Dieu que tu te

fusses contentée de cette pure et sincère affection, ainsi que de celle de ton bon Lucien. Ces deux amitiés ne valaient-elles pas un amour? Par malheur le cœur n'est jamais content. Puis il cherche tant, que quelquefois il trouve ce qu'il n'aurait pas voulu rencontrer. C'est comme moi, je cherche Charles et sa noblesse; plutôt sa noblesse que lui. Qui sait ce que je trouverai? Un conseil, amie, à l'oreille et en t'embrassant de tout mon cœur. Si la voix de l'amitié est trop faible pour se faire entendre, écoute toujours celle que tu as déjà entendue et qui t'a dit : *Pense à ton devoir*.

Correspondance d'Antonin et de Joséphine.

LETTRE D'ANTONIN.

Genève.

Madame,

Permettez à un homme qui vous adore, de venir un moment vous raconter ses souffrances. Il souffre de ne point vous voir, il souffre de ne point vous

entendre. Oh! dites le moi sans scrupule. Oh! dites-moi pourquoi vous ne répondez pas à un amour si grand? Pourquoi? Aurais-je démérité par quelqu'acte inconsidéré de l'intérêt que vous paraissiez avoir pour moi? Ai-je trop dit en vous disant : *Je t'aime?* Vous ai-je manqué de respect? Non, non, vous ne pouvez vous en offenser. Ce mot si doux est parti de mon cœur avec tout l'élan d'un amour véritable; il est pur de toute pensée indigne de vous, Madame; il est tel que les anges du ciel doivent le comprendre; il oppressait ce cœur qui bat pour vous depuis des années; il l'aurait tué, s'il n'avait pu vous l'exprimer jamais.

Répondez, ô mon amie, à cet homme qui vous adore; répondez deux mots, et il sera content.

—

D'ANTONIN.

Madame,

Est-ce ainsi que vous recevez mes aveux? Quand je vous ai remis l'autre jour ma lettre, vous n'avez

pas seulement daigné m'accompagner dans la charmante allée où j'ai connu pour la première fois le bonheur. Je suis parti seul, seul, comme un être que vous rejetiez, comme un être qui vous aurait fait bien du mal, et cependant..... vraiment je n'y comprends rien. M'auriez-vous menti quand sur le banc?..... c'était peut-être un songe; j'étais fasciné; j'étais hors de moi-même; je n'étais plus sur cette terre. Peut-être me serai-je trompé. Toute illusion et toute erreur sont possibles quand la raison nous manque. O ma raison, reviens, puisque celle que j'aime m'abandonne. Reviens ou je meurs!

—

LETTRE DE JOSÉPHINE.

Le Colombier.

Monsieur,

C'est en tremblant que je vous écris ces mots; je manque à mon devoir, je suis une épouse coupable. Hélas! j'en ai déjà trop fait, et je montre, en traçant ces lignes, toute la faiblesse de mon

cœur. Mais comment ne pas répondre à cette injuste accusation d'indifférence dont vous m'accablez? et si je l'avais été, pour quel motif vous aurais-je manifesté un sentiment que je n'éprouvais pas? l'hypocrisie de ma part eût été sans but, la légèreté n'est pas mon défaut, c'est donc parceque je n'ai pas été maîtresse de moi-même que je l'ai fait; c'est donc parce que..... Oh! ne m'en demandez pas plus, je vous en supplie, et si vous voulez savoir pourquoi, venez chez Fanchette mardi prochain à quatre heures du soir, si toutefois vos occupations vous le permettent. Suzanne étant de retour, je ne puis vous entretenir ici. Adieu, Monsieur, et j'espère vous voir bientôt.

—

D'ANTONIN.

O mon amie! quelle joie! quel bonheur! quelle félicité! tu me l'as dit ce mot, ce mot que j'attendais depuis si longtemps : *je t'aime.* Oh! oui tu m'aimes et tu me l'as dit! ta bouche a prononcé *je t'aime*, tout bas, à mon oreille, et il a

retenti jusqu'au plus profond de mon cœur comme un son divin ; il a été pour moi un avant-goût de la félicité céleste , et dussé-je l'entendre de toute éternité! tout n'est plus rien à côté d'un pareil bonheur! tout intérêt matériel, tout plaisir de ce monde ; tout ce qui n'est pas toi enfin , n'est plus rien pour moi , n'est plus qu'une triste nécessité à laquelle il faut se soumettre par force et obéir par besoin. Quand donc pourrai-je entendre ta douce voix me répéter encore et mille fois encore ce mot si tendre ? quand, dis-le moi, je t'en prie; et reçois toute ma pensée que je t'envoie avec ces quelques mots, par notre jolie messagère; puis-je être sûr de sa discrétion ?

—

DE JOSÉPHINE.

Oui , je l'ai dit ce mot, ce mot que je n'aurais jamais dû dire ; il est sorti malgré ma volonté de mes lèvres coupables; mais qu'est-elle donc cette volonté supérieure qui comprime ainsi la mienne ? qui la domine , qui lui ôte toute liberté , qui la

gouverne en esclave? O mon ami, combien j'ai combattu contre cette tyrannique puissance! que d'efforts, que de veilles, que de laborieuses résolutions n'ai-je pas employés pour chercher à en éviter la dangereuse influence! Eh bien! rien n'y a fait; plus mes combats étaient actifs, plus je sentais ma faiblesse, et je crois en vérité que mes armes se retournaient contre moi. Oui, je l'ai dit ce mot si simple et qui dit tant... et mon bonheur en le disant, a été sans égal, il a été trop grand, je n'ai pu le supporter, je suis tombée à plat sur la terre comme un être inerte et sans vie; je ne vis plus que parce que mon devoir m'oblige de vivre; je ne suis plus qu'une machine qui se meut parce qu'un moteur la pousse, mais qui agit sans intelligence, sans savoir ce qu'elle fait. Oh! pourquoi vous êtes-vous trouvé sur mon chemin, pour me dévier de la route que je suivais calme et tranquille en compagnie d'amis qui me la rendaient agréable et facile? non, non, je ne puis vous appeler mon ami. Adieu, adieu, toi qui fais mon supplice.

—

D'ANTONIN.

Quelle douce parole ai-je entendue? *toi qui fais mon supplice;* — je suis donc cruel, puisque je suis heureux de faire ton supplice? Oh! mon Dieu, je crois que l'amour, à son plus haut degré, rend féroce; je le suis, je le sens, puisque les souffrances que je cause sont pour moi un bonheur. Et ce *toi,* tu me l'as dit aussi; ce *toi* qui exprime si bien la tendresse; mot sans lequel il ne peut y avoir de véritable amour; sans lequel il ne peut y avoir cette intimité de sentiment qui seule lie étroitement deux cœurs qui s'aiment. Que faites-vous, mon amie, et quand pourrai-je vous voir? c'est là le but de toutes mes pensées; c'est là le sujet de toutes mes préoccupations; que je soigne un malade, que j'entende la plainte d'un malheureux, tu arrives-là, tu es présente et j'ai mille peines à revenir à la réalité du moment. Le major, mon parent, s'est aperçu de mes fréquentes distractions; il ne comprend rien au changement de mon caractère, si gai, si parleur autrefois, si sérieux maintenant; sa perspicacité habituelle lui fait défaut cette fois. C'est que je t'aime, voilà le mot;

c'est que je t'aime plus que ma vie, puisque je la donnerais mille fois pour toi.

—

D'ANTONIN.

Je vous écris de la cabane, et suis très-étonné, Madame, que vous n'y soyez point venue; vous me l'aviez formellement promis lors de ma dernière visite et je suis surpris que vous ayez si courte mémoire. Je quitte pour vous mes sérieuses occupations, je m'expose au ressentiment de mon protecteur, je puis briser mon avenir par des courses longues et réitérées, et vous n'avez aucun souci de moi; et vous ne pouvez faire deux pas pour me voir! Oh! ce n'est pas ainsi qu'on doit agir; oh! vous êtes bien coupable! je pars bien mécontent, bien malheureux!....

—

DE JOSÉPHINE.

Pourquoi me condamner sans m'entendre, esprit grondeur? croyez-vous donc que j'aurais manqué

à ma parole, si rien ne m'en avait empêché? ce n'est pas mon habitude, et j'ai bien assez souffert, sans que vos reproches viennent encore aggraver ma douleur; oui, j'ai souffert, j'ai bien souffert quand j'ai vu l'heure qui devait nous réunir s'écouler lentement, puis expirer tout-à-fait, sans que j'aie pu profiter au moins de quelques-unes de ses minutes; je vous voyais impatient et peut-être irrité contre moi; je vous voyais l'œil fixé sur ce chemin d'où je devais venir, et je n'arrivais pas; je suivais tous vos mouvements; je crois même que je ne me suis pas trompée; j'avais une impatience mortelle au cœur, et cependant je ne pouvais bouger. Mme Ida était là, elle semblait connaître ce qui se passait en moi; elle paraissait vouloir rester à dessein pour me contrarier. Suzanne était là aussi; son regard était fixé sur moi, comme si elle eût voulu observer les changements qui s'opéraient malgré ma volonté sur ma physionomie; elle proposa une promenade qui fut acceptée par tout le monde; je tremblais qu'elle ne se dirigeât vers la cabane; mais heureusement le mari de Mme Ida, qui venait chercher son épouse, nous engagea à tourner nos pas de leur côté, ce que j'acceptai de grand cœur pour éviter le danger.

Voilà, en peu de mots, ma justification vraie et sincère ; c'est à vous maintenant, mon ami, de venir me demander pardon du mal que m'ont causé vos reproches immérités ; si vous ne pouvez les apporter vous-même, que ma bonne et fidèle Fanchette me les remette bientôt ; elle a été ce matin une messagère de malheur ; qu'elle soit demain une messagère de bonheur et que ces lignes te portent, à toi que j'aime, le plus tendre des baisers.

D'ANTONIN.

C'est à tes pieds, mon amie, que je viens demander mon pardon. Oh ! mille fois pardon si je t'ai causé quelque peine, c'est que, vois-tu, j'avais du chagrin, j'avais du dépit, et tu dois oublier plus vite tout ce qu'il y a eu de blessant dans ce que j'ai pu te dire justement à cause de ce chagrin et de ce dépit parcequ'ils étaient produits par l'amour que j'ai pour toi. Allons ! oublions ce petit orage, pensons plutôt aux jours heureux

qui peuvent luire pour nous, songeons au bonheur de nous revoir bientôt; bonheur d'un instant, il est vrai, mais qui fait oublier bien des jours de peine; instant qui fait vivre plus que dix années d'indifférence; l'aurons-nous bientôt ce moment si doux ? j'irai vous voir dans peu; et puisque vous craignez les méchancetés de Suzanne, je tâcherai de l'apprivoiser par le présent d'un joli bouquet; jadis on offrait des sacrifices aux Dieux pour se les rendre favorables, je puis bien moi, sacrifier au démon de la jalousie. — Celui qui t'aime, t'envoie le baiser le plus doux qu'il soit capable de donner.

DE JOSÉPHINE.

Quoique je n'aie pu vous voir en particulier, j'ai été heureuse de votre visite, vous paraissiez content, et cela me rendait contente aussi. Vous avez offert le bouquet à Suzanne, avec la meilleure grâce du monde, vous étiez aimable, sans vouloir vous flatter, aussi vous avez vu combien

Suzanne était joyeuse, combien elle a insisté pour vous accompagner le plus loin possible; vous avez réussi et le sacrifice a produit son effet. En revenant, Suzanne folâtrait, sautait, autant que ses jambes pouvaient le lui permettre; sa figure était rayonnante, ses gentillesses, son esprit bien tourné la rendaient vraiment charmante, ce qui me faisait dire à part moi, que, tout en croyant avoir sacrifié à un démon, vous aviez réellement sacrifié à un vrai petit ange; car la métamorphose était complète. Depuis lors, cette gaieté est devenue une vraie folie. Suzanne va, vient, court, et ne peut rester en repos; sa mélancolie a fait place à l'activité la plus désordonnée; je puis le dire, quelquefois même son mouvement presque perpétuel me donne sur les nerfs. Par bonheur, il n'y a plus aucun levain de ses méchantes pensées à mon égard, en sorte que je me garde bien de l'arrêter dans ses ébats joyeux. Elle a fait voir le bouquet à Lucien, qui lui a dit simplement: C'est une galanterie dont tu dois lui être reconnaissante. — Preuve, comme diraient quelques philosophes, qu'il est impossible à nul homme de connaître la cause de certains effets. Est-ce que, par hasard, je ne connaîtrais pas la cause de tes doux regards,

de tes tendres paroles? Oh! si ce n'était le vrai et pur amour, que serait-ce donc ? Adieu, mon ami ; que bientôt je puisse t'embrasser de toute la force de mon âme.

—

BILLET D'ANTONIN.

Je suis heureux et bien heureux, vous êtes ici ; quel bonheur inexprimable de vous sentir si près de moi ! de penser que je pourrai vous voir souvent ! combien de fois dans la journée passerai-je sous vos croisées, espérant vous voir et vous envoyer un furtif petit bonjour ! O mon amie, que d'heureux moments se préparent ?

—

DE JOSÉPHINE.

Le Colombier.

Ami de mon cœur, ces derniers six mois passés près de vous, ont augmenté mon amour, si c'est possible, ils l'ont fortifié, ils l'ont grandi, ils en ont

fait une habitude à laquelle je ne pourrais renoncer sans mourir. Jusque là, j'avais espéré que le caprice seul était la cause d'une si violente passion, et que le caprice seul aussi, la ferait s'éteindre bientôt. Je m'étais, hélas! trompée et je vois, à regret, je vous l'avoue, que cette affection est tout ce qu'il y a de plus sérieux, de plus durable. Comment donc avec un tel amour pouvoir vivre loin de ce qu'on aime? Aussi vois-je, pour moi, un avenir bien noir; vois-je ma vie marquée de bien des peines, de bien des angoisses; et cette vie combien durera-t-elle ainsi? je n'ose sonder ma destinée, tant j'ai de tristes pressentiments; et ces pressentiments sont fortifiés par quelque chose que j'ai peine à vous avouer, par une chouette qui vient tous les soirs et même quelquefois dans la journée faire entendre près de ma croisée son chant lugubre; cet oiseau était, dans les anciens temps, un oiseau de mauvais augure; le sera-t-il aussi pour moi? Oh! oui, il le sera, je le sens dans mon cœur qui souffre tant de vous avoir quitté. Il n'y a plus autour de moi que vide et que néant, maintenant que je n'ai plus l'espoir de vous voir à chaque heure de la journée, maintenant que je ne sais plus quand vous viendrez animer de

votre présence tout ce qui m'entoure. O mon ami, envoyez-moi au moins quelques mots qui me seront si nécessaires pour me faire attendre sans mourir le jour qui vous ramènera.

D'ANTONIN.

Mon amie, pourquoi te tourmenter ainsi? Songe toujours que si tu mourrais, je mourrais avec toi; tu dois donc vivre pour moi, puisque tu m'aimes, puis, qui sait? peut-être notre avenir sera-t-il plus heureux que tu ne te l'imagines; serait-il juste que deux cœurs qui s'entendent, comme les nôtres, dussent vivre toujours séparés? je ne le pense pas; aie donc bon espoir, je t'en prie, et puisque cet avenir t'effraie tant, puisqu'il te rend si malheureuse, rappelle-toi les jours heureux que nous avons passés ensemble, rappelle-toi ces agréables soirées d'hiver, lorsque autour d'une table à ouvrage, l'un de nous faisait une lecture et que les autres écoutaient, tantôt pleurant, tantôt riant; lorsque j'aimais tant à voir vos doigts glisser rapidement sur

une broderie, pendant que votre esprit absent, laissait dévier l'aiguille de la direction voulue et se dirigeait vers le doigt, qui alors souffrait d'une piqûre bien peu méritée. Pensez aussi à ces moments bien plus doux encore, où, seuls et sans témoins, nous avons pu nous dire que nous nous aimions. J'avais orné, pour vous recevoir, ma petite chambre de bouquets de fleurs odorantes et de jolis rideaux brodés; mais rien n'a pu sur votre cœur de marbre, et ici je m'arrête en vous disant: Madame, vous ne m'aimez pas! L'amour véritable, l'amour tel qu'on doit l'entendre, se manifeste d'une toute autre manière que vous ne l'entendez; il n'est dans toute sa plénitude, croyez-le bien, que lorsqu'il y a, de part et d'autre dévouement complet et abnégation entière de soi-même. Non, Madame, vous ne m'aimez pas, et c'est en vous embrassant mille fois que je vous le répète.

—

DE JOSÉPHINE.

Comment oses-tu dire, ami ingrat, que je ne t'aime pas, après toutes mes protestations, après

t'avoir donné tout ce que je pouvais donner? je t'ai sacrifié bien plus; j'ai oublié pour toi mon amie, l'amie de mon enfance, elle si bonne, si dévouée! je n'y pense plus que froidement; cette amitié qui nous liait et que je trouvais si vive autrefois, ne me paraît plus aujourd'hui que tiède et dépourvue de charme; tous mes sentiments sont absorbés par un seul, par celui que tu as réveillé en moi; il y en a un cependant qui existe encore; il est vivant, il est debout, je le sens qui m'exhorte au courage: c'est celui du devoir. Sera-t-il plus fort que l'autre? Oh! combien de luttes aura-t-il à soutenir, combien de souffrances à endurer pour pouvoir rester vainqueur? au lieu de me faire des reproches, plains-moi, car je suis bien à plaindre; je suis comme cette chèvre dont Fanchette a augmenté son *personnel* et que je vis l'autre jour en allant prendre ta lettre. Elle était attachée à un arbre défeuillé et cherchait à atteindre les branches d'un jeune arbre bien vert qui se trouvait non loin d'elle; par malheur sa chaîne la retenait, et, malgré tous ses efforts, elle ne pouvait brouter que quelques-unes de ses feuilles dont elle paraissait friande; Fanchette accourut à ses bêlements plaintifs et...... je n'achève pas la comparaison,

parceque je blesserais mes principes qui sont invariables, et je ne voudrais pas que l'ombre de la moindre pensée coupable vînt traverser mon esprit. Te verrai-je bientôt? voilà qui est bien plus doux à penser : je vais, chaque jour, monter si haut que je pourrai monter, pour te voir de loin arriver; à mesure que les jours s'écoulent, je sens mes tristesses se dissiper; je sens plus de calme dans mon cœur ; je suis de plus en plus aimable pour les personnes qui m'entourent; c'est que chaque jour passé, me rapproche de celui qui doit t'amener près de moi. Que ce papier te porte mes baisers et mon espérance.

D'ANTONIN.

J'aime ta chèvre, je la préfère à ta vilaine chouette; ton idée n'est pas mauvaise, mais, mon amie, tu t'égares à la fin ; aurais-tu besoin d'une Fanchette pour avoir tout l'arbre, si tu le voulais ? Avoue que, de ta part, il y a de la mauvaise volonté et que ton amour est bien moins grand qu'il

te semble être. Bien souvent on s'illusionne sur soi-même, sur ses propres sentiments, et l'on aurait besoin pour bien se connaître, de s'éloigner de soi, pour ainsi dire, de se juger en étranger. J'ai essayé cette épreuve vis-à-vis de moi; j'ai sondé mon cœur, je l'ai consulté comme si je parlais à un ami; je lui ai demandé quelles sortes de sacrifices il serait capable de faire pour celle qu'il aime, il m'a répondu qu'aucun ne lui coûterait; qu'il supporterait toutes les tortures imaginables, toutes les privations, si elles étaient nécessaires au bonheur de la personne aimée. Lequel donc de nous deux aime le plus? Je vous engage à faire cette épreuve et à m'en dire le résultat le premier jour que nous pourrons nous voir. J'espère que ce jour mille fois heureux arrivera bientôt; je connais que mon major prépare quelque chose pour vous porter, quel bonheur! quelle joie! Oh! regardez du haut de votre maison, que je puisse vous apercevoir aussi du plus loin possible; le temps m'a paru si long depuis votre départ! Il me semble que les jours marchent comme une voiture embourbée, et je voudrais les pousser comme je pousserais le susdit véhicule. Adieu, adieu, un baiser pour cette lettre, il y en a tant pour toutes les tiennes!

BILLET D'ANTONIN.

Je serai chez Fanchette, jeudi prochain, à quatre heures du soir. Viens, viens, mon amie ; je ne puis rester plus longtemps sans t'embrasser, sans te serrer dans mes bras.

DE JOSÉPHINE.

Ce que j'ai prévu est arrivé ; Mme Ida a découvert notre amour, et Dieu sait ce qu'elle peut faire. Craignant sa visite, j'étais partie longtemps avant ton heure indiquée ; j'arrivai à la cabane un grand moment avant toi ; mon impatience était fiévreuse, mais elle fut bientôt oubliée quand je te vis. Je revenais triste de t'avoir quitté ; je récapitulais dans ma tête tous les moindres détails qui avaient marqué l'heure si douce, si fortunée que je venais de passer avec toi, lorsqu'arrivée derrière le mur de l'enclos qui aboutit au lac, j'entendis des voix connues qui semblaient très-animées.

Curieuse, j'entassai quelques fagots de branches qui se trouvaient là, et, gravissant cette montagne improvisée, j'arrivai au faîte de la muraille derrière laquelle se trouve précisément le banc que tu connais. De là, je pouvais entendre sans être vue toute une conversation, grâce aux arbres qui me cachaient aux yeux des parleurs. Vous avez sans doute déjà deviné que ces personnes tant occupées à caqueter, étaient Mme Ida et Suzanne. Voici tout ce que j'ai pu saisir de leur conversation. — Mais, mon enfant, disait Mme Ida, vous voyez bien que ces deux lettres sont leurs initiales; comment est-il possible que vous ne vouliez pas reconnaître là-dedans une affaire sérieuse? On voit bien que vous êtes tout-à-fait novice dans ces sortes de choses. — Cependant, Madame, je n'ai rien remarqué entr'eux d'extraordinaire, surtout depuis quelques mois; il semble même qu'il a plus d'attentions pour moi que pour elle. — Ruse d'amant, et c'est justement à cause de ce changement que vous devez vous en méfier. — Mais, mon Dieu, que faut-il donc que j'y fasse? demanda Suzanne en pleurant. — Il faut en prévenir votre frère. — Oh! Madame, non, non, jamais; je lui donnerais le coup de la mort; puis.... il chasse-

rait Antonin pour toujours. — Allons, allons, dit Mme Ida en se levant, venez, enfant que vous êtes; vous avez bon besoin de moi pour arranger cette affaire qui peut devenir des plus graves et le scandale de tout le pays. — Elles s'éloignèrent et je pris un chemin opposé à la petite porte, afin qu'elles ne pussent voir d'où je venais. Le danger pour nous est grand, mon ami; ayons de la prudence, on ne sait jusqu'où peut aller la méchante jalousie de cette femme, qui n'ayant jamais été aimée, ne peut souffrir qu'une autre le soit. Mais si elle veut agir de ruse avec moi, je me propose d'agir de même envers elle, et je ne ferai pas mentir le proverbe qui dit que les murs ont des oreilles.

Toi qui m'es si cher, soutiens-moi dans cette nouvelle lutte en m'écrivant quelques lignes que je baiserai mille fois.

—

DE JOSÉPHINE.

J'ai un noir si noir, mon ami, que je ne puis passer aujourd'hui sans t'écrire; tu es mon conso-

lateur; toi seul es capable de me faire supporter la vie. Cette vie, déjà si triste, a été assombrie encore, par une lettre de la tante d'Anna. Cette lettre désolante, a fait renaître en moi toute l'amitié que j'avais pour ma pauvre amie. J'ai un remords profond de l'avoir délaissée; je souffre toutes les angoisses d'un criminel; Anna a quitté sa tante, elle n'a pu vivre avec elle; elle est partie sans dire où elle allait; mon Dieu! il ne me manquait plus que de perdre mon amie, pour rendre mon existence intolérable; un mari malade, une belle-sœur malheureuse, une amie perdue, un ami loin de moi, que faudrait-il de plus pour ôter tout courage, pour détruire toute la force d'un plus vaillant que moi? Oh! que la fortune est de peu de valeur, quand elle n'est pas accompagnée de la paix de l'âme, et que le peuple est dans l'erreur lorsqu'il croit que le riche a le parfait bonheur, qu'il n'a plus rien à désirer parce qu'il peut vivre sans rien faire. Que me ferait à moi de travailler la terre, si j'étais entourée de tous ceux que j'aime et si, surtout, je les voyais heureux! La peine du corps qu'est-elle à côté de celle de l'esprit? Du moins l'on dort, l'on mange et la gaieté remplit les instants de repos; tandis qu'avec une

âme constamment tourmentée, peut-on obtenir le sommeil, l'appétit? Peut-on avoir la douce joie, toutes choses si nécessaires à notre courte existence? Oui, avec tout le confortable qu'il est possible de se procurer en ce monde, je suis la plus malheureuse des créatures qui l'habitent; je sens que mon pélérinage est une tâche trop difficile à remplir, et mon plus grand désir serait qu'il pût être le plus promptement abrégé. Il le sera quand tu ne m'aimeras plus; j'ai confiance en ton cœur, il est vrai, mais je me méfie du cœur de l'homme; tout en cheminant, il peut varier sans s'en douter et être étonné lui-même d'arriver où il n'aurait jamais cru arriver. Quelques mots de toi, ami, quelques mots pour relever mon courage qui s'en va; je les attends avec impatience, ne me fais pas défaut.

—

D'ANTONIN.

Deux mots suffiront pour te consoler, ma bien chère amie, le premier est que je t'aime et que jamais mon amour, quoiqu'il puisse m'arriver, ne

faiblira un instant; il sera durable autant que ma vie, crois-le et que toute alarme de ce côté-là, cesse entièrement pour toi. L'autre, mot le voici : viens un seul jour avec moi, faire ma tournée de malades, aller chez le pauvre comme chez le riche, entrer dans l'obscur et infect réduit du mendiant, parcourir les salles d'un hôpital où toutes les douleurs, où toutes les souffrances de la pauvre humanité sont réunies; après, tu retourneras chez toi, consolée; tu trouveras, je pense, que ton pélérinage peut encore se supporter. Je suis jeune, mais j'ai déjà bien vécu, parce que j'ai vu et que je vois chaque jour tant d'infortunes, tant de douleurs, tant de misères, que ma raison et mon expérience ont dû vieillir avant le temps, ont dû anticiper sur les années; j'ai donc pu comparer ta vie avec celle d'une infinité de familles dans le sein desquelles j'ai été appelé pour soulager des maux soi-disant physiques, mais qui cachent presqué toujours d'affreuses souffrances morales; j'ai vu aussi la misère dans toute sa nudité, j'ai vu l'homme en proie à tous les besoins du corps, et ces besoins impérieux qu'il ne peut satisfaire, torturent son âme à un point qu'enfin elle devient méconnaissable; ce n'est plus une

âme, ce n'est plus qu'une intelligence dégradée, qu'un ramassis d'idées plus sales que ces tas d'ordures qu'on voit le matin au coin des rues. Infirmités de corps, infirmités d'esprit, toutes variées à l'infini et souvent aussi hideuses les unes que les autres. Voilà de quoi je suis témoin depuis le matin jusqu'au soir, voilà dans quel milieu je vis; plains-moi donc à ton tour et juge si quand je te vois si fraîche, si aimante, tu n'es pas pour moi un repos, un bonheur, que je sais, je t'assure, bien apprécier; juge de même, si ta vie n'est pas un million de fois préférable à toutes celles dont je viens bien imparfaitement de te parler. Console-toi donc et pense surtout que si tu as quelques maux à endurer, tu as aussi, pour les guérir, le remède que ton médecin t'envoie sous la forme d'un doux baiser.

DE JOSÉPHINE.

Aujourd'hui, cher ami, je viens vous entretenir de Mme Ida; depuis cette certaine conversation

que j'ai surprise il y a quelque temps, cette personne est devenue, pour moi, un vrai cauchemar. Elle est venue nous voir le lendemain de votre dernière visite; nous étions tous réunis au salon, Lucien était content; il projetait pour le lendemain une promenade à la ferme; il avait bon espoir d'arriver bientôt à une parfaite guérison. Chose étrange, plus je le voyais gai, plus je sentais s'augmenter ma tristesse; pourquoi? je n'ose me l'avouer à moi même; je ne puis même bien me comprendre. Mme Ida entra alors; elle parut surprise de l'entrain de mon mari : Bon, bon, dit-elle, vous voilà gai comme un pinson, qu'y a-t-il donc de nouveau? — Il y a, répondit Lucien, que je suis réellement mieux et que demain je pourrai peut-être aller à pied à la ferme. — Oh! et qu'est-ce qui vous a causé un mieux si positif, cette fois? — Je ne sais pas; mais ce qui est certain, c'est que chaque fois que mon jeune médecin vient, je suis relevé au point que je me crois guéri; dois-je l'attribuer à ses remèdes ou à ses encouragements? c'est ce que je ne puis vous dire. — Quel talent! reprit Mme Ida, en contractant ses traits d'une singulière manière; du reste, s'il vous soigne bien, il ne fait que son devoir; vous l'avez sauvé au péril

de vos jours, il vous doit une reconnaissance sans bornes. — Aussi s'en acquitte-t-il très-bien, je vous assure, et j'en suis enchanté. Quoique nous ne devions pas demander de la reconnaissance, nons éprouvons toujours de la satisfaction quand elle existe. Combien de fois ce brave jeune homme accablé de fatigue, se dérange-t-il pour venir me voir! et à Genève! si vous étiez témoin de ce qu'il fait pour moi, vous en seriez émerveillée vous-même. Il laisse trois ou quatre fois la semaine sa joyeuse société, pour venir passer ses veillées avec un pauvre malade, qui n'est pas toujours de bien bonne humeur et qui est incapable de lui donner le moindre agrément. — Ici, un sourire vraiment diabolique, passa sur les lèvres de Mme Ida; j'en sentis un frisson parcourir mes veines. Cette conversation était aussi pour moi un vrai supplice; cependant je ne pouvais l'interrompre; il fallut la subir jusqu'au bout. — Alors, Monsieur, dit Mme Ida, puisque vous vous trouvez si bien de votre jeune médecin et du séjour de la ville, vous y retournerez probablement l'hiver prochain? — Pardon, Madame, je n'ai pas dit que je me trouvais très-bien du séjour de la ville: mais je crois que je commence à m'y habituer, et que peut-être

je m'ennuierais ici pendant la mauvaise saison, tant il est vrai qu'on ne doit jamais dire : Fontaine, je ne boirai pas de ton eau. Jamais je n'aurais cru pouvoir vivre en ville, et maintenant je verrai arriver le moment d'y retourner avec un certain plaisir. —Ah ! et moi qui croyais que vous trouvant mieux, vous préféreriez rester chez vous. — Non, ici je pourrais faire quelque nouvelle imprudence, tandis qu'étant sous la main de mes médecins, je n'en commettrai point ; puis, il faut tout dire, à Genève, je ne suis pas dépaysé ; de ma croisée je vois toujours mon lac, puis je m'imagine apercevoir la cime de nos arbres et le coteau où j'aime tant à chasser ; en sorte que je suis ainsi toujours chez moi et j'ai, de plus, les distractions de la ville. — Eh bien ! Monsieur, vous m'étonnez ; je vous croyais plus campagnard que vous ne l'êtes. — Oui, j'étais campagnard quand je pouvais me donner tous les agréments de la campagne ; mais maintenant que je ne le puis plus, je cherche des distractions ailleurs ; je n'attends donc que la première feuille morte pour partir. — Oh ! que tu es gentil, Lucien ! s'écria Suzanne, en lui sautant au cou. — Cette exclamation arrêta fort heureusement la conversation qui tournait à l'aigreur et que

j'abandonne à vos réflexions. Sondez les pensées de Mme Ida, vous y verrez certainement, comme moi, qu'il y a là-dedans un orage pour nous. C'est en pleurant que je t'embrasse.

—

D'ANTONIN.

Il ne faut pas pleurer, chère amie, de ce que peut faire Mme Ida, aimons-nous et ne nous occupons pas d'elle; après tout, qu'a-t-elle à voir dans nos affaires? il faudrait vraiment qu'elle eût l'esprit bien mal tourné pour chercher à mettre la division dans notre ménage; que lui en reviendrait-t-il ? zéro, je pense; et pour si peu, on ne se met guère ordinairement en frais de peines et de travaux. Laissons-lui donc faire ce qui lui plaira; puis quand elle aura dit que vous êtes une femme sans vertu, que je suis un lâche hypocrite, il faudra bien qu'elle montre les preuves de la vérité de ses paroles, ce qui lui sera très-difficile parce que la fausseté ne peut se soutenir longtemps et qu'il n'est pas plus vrai que je suis un hypocrite que vous

une femme sans vertu. Oh ! qu'on voit bien qu'elle n'a jamais connu le sentiment qui nous lie ! sentiment qui s'élève au-dessus de toutes les trivialités, de toutes les petitesses terrestres, et qui s'élèvera au-dessus de toutes ses médisances, de toutes ses calomnies. Mon amie, je t'en conjure, aie plus de force d'âme ; ne te laisse pas aller à ces craintes chimériques qui ne font qu'assombrir tes jours ; qui n'ont pour résultat que de répandre une ombre sur les heureux moments que nous passons ensemble. Que les jaloux, que ceux qui ne peuvent obtenir de ces éclairs de bonheur, si courts mais si parfaits, prennent leur mal en patience ; en sommes-nous la cause, s'il n'ont pas aimé, s'ils n'ont jamais été aimés comme nous nous aimons ? Pensons à la première feuille morte qui te ramènera auprès de moi, et t'éloignera de cette dame Ida, dont le mauvais esprit finirait par tourner complétement le tien.

J'irai à la cabane dans quelque temps ; à ma première visite, je t'en fixerai le jour, et te fais en attendant, un bon baiser sur les deux yeux pour en sécher les larmes.

D'ANTONIN.

Je commence ma lettre par une question. Quel est le motif de votre silence ? voilà bien des jours écoulés sans que j'aie reçu la moindre lettre de vous. Je commence à m'ennuyer de mes malades ; je commence à être de mauvaise humeur, savez-vous bien qu'il n'est pas charitable de votre part d'agir ainsi ; savez-vous bien que pour peu que vous continuiez sur ce ton-là, vous ferez souffrir bien des pauvres gens qui n'en peuvent pas davantage. Et moi, ne suis-je donc pour rien là-dedans ? ne devez-vous pas penser que je souffre aussi quand je n'entends pas parler de vous ? que je me trouve seul comme un pauvre ermite quoiqu'au sein du monde et que vous seule valez plus pour moi que tout ce monde-là ! Allons, mon amie, si tu veux que je t'appelle encore de ce nom, écris moi deux mots ; puis, pour te payer ta peine, je t'enverrai, je te le promets, tous mes meilleurs baisers.

—

DE JOSÉPHINE.

Si par la pensée j'avais pu obtenir vos meilleurs baisers, il m'en serait arrivé une foule à chaque heure du jour. Oui, j'ai bien pensé à vous, mais je n'ai pas eu le courage de vous écrire ; mon bon Lucien m'a donné beaucoup d'inquiétude depuis vos dernières visites ; nous avons été plusieurs fois sur le point d'en avertir le major, et lorsque j'allais prendre la plume, Lucien se trouvait mieux ; c'est ainsi que, ballotés entre un bien et un mal, nous sommes arrivés jusqu'à présent. Cette espèce de rechute a été causée par une imprudence de mon mari. Il a voulu profiter d'un moment de bien-être, pour essayer une partie de chasse avec Médor; mais Médor avait ses jambes d'autrefois, tandis que Lucien n'avait plus à son service que son courage moral; la lutte était donc impossible, et c'est mon pauvre mari qui y a succombé. Oh! plaignez-moi, plaignez-moi de tout votre cœur; quand je le vois retomber dans ses faiblesses, quand je le vois triste et abattu, j'éprouve un chagrin si profond, que je ne me sens plus le courage d'y résister. Oh! si cet ami, ce véritable ami qui

m'est si cher, venait à perdre la vie, que ferais-je mon Dieu ? je n'aurais plus aussi qu'à mourir. Votre souvenir seul m'a donné la force de traverser, sans être malade moi même, ces jours si malheureux, et maintenant l'espoir de vous voir arriver à la suite de cette lettre dissipe tout à fait les dernières traces de mon chagrin. Arrivez vite, mon ami ; je vais recommencer mes ascensions à la plus haute croisée de ma demeure.

DE JOSÉPHINE.

Le Colombier.

Il y a un an, mon ami bien cher, déjà un an, car c'était du temps des cerises, qu'exhaussée sur mon observatoire improvisé, j'entendais Mme Ida déblatérer contre nous ; pendant cette année qui a été semée pour nous tous de tant de vicissitudes, de tant d'alternatives de bien et de mal, j'avais presqu'oublié ces propos qui m'avaient si fort inquiétée ; puis ta raison plus solide probablement que la mienne, était parvenue plusieurs fois pen-

dant nos courts entretiens d'hiver, à calmer mon esprit sur ce point et à me rendre presqu'étonnée des idées qui l'avaient troublé si sérieusement. C'est donc à peine si j'y songeais encore, lorsque j'ai été réveillée, pour ainsi dire, par une nouvelle conversation de Mme Ida. J'étais tranquillement assise à la croisée de ma chambre, d'où je contemplais avec ravissement ce magnifique paysage que je trouve toujours plus beau et qui était encore rehaussé, ce jour-là, par un temps pur et serein, lorsque j'aperçus Mme Ida en compagnie de Suzanne, suivre l'allée qui conduit au banc du bord du lac; je ne perdis pas une minute à délibérer, je sortis par la porte de la cour, et me dirigeai rapidement vers le lieu d'où je pouvais les entendre, j'entassai comme la première fois, quelques branches que je réunis en fagots, ensuite je me plaçai dessus aussi commodément que possible, et me mis aux écoutes. Voici ce que j'entendis : — Asseyez-vous là, mon enfant disait Mme Ida, car nous avons beaucoup à causer; depuis votre arrivée, je n'ai pu encore vous voir seule, ce qui m'a extrêmement contrariée. Dites-moi : vous êtes restés bien longtemps à Genève cette année : je suis de plus en plus étonnée que votre frère puisse

ainsi s'habituer à un régime de vie si contraire à ses goûts; n'y aurait-il pas là l'influence de sa femme ? — Oh ! non, Madame, répondit Suzanne ; ma belle-sœur ne le tiendrait pas en ville s'il ne voulait pas de bon gré y rester. — Et puisque vous me parlez de votre belle-sœur, est-elle contente d'y rester elle-même ? — Elle le paraît du moins. — Et vous, mon enfant, ne préféreriez-vous pas être ici ? — Oh ! non, je me trouve très-bien à Genève. — Cependant vous devez passer des veillées bien tristes, toujours tous trois seuls, sans même avoir un train de maison ; cette vie doit être bien monotone. — Mais nous ne sommes pas toujours seuls ; nous avons très-souvent M. Antonin, et sa société nous suffit. — Ah ! et le jour, le voyez-vous ? — Très-rarement, et s'il est venu quelquefois, il ne nous a pas toujours trouvés parce que nous passions souvent nos journées à Chêne, chez notre cousine. — Votre belle-sœur sortait-elle quelquefois seule ? — Oui, quand elle portait à la poste les lettres de ses amies, mais elle restait très-peu ; du reste nous faisions toujours nos promenades ensemble, soit à pied, soit en voiture. — Depuis qu'elle est ici, se promène-t-elle souvent seule ? — Elle va, comme toujours,

à la cabane, surtout à présent que Fanchette a un petit marmot, auquel, par parenthèse, nous avons fait un fort joli trousseau; ma belle-sœur m'a dit qu'elle y irait plus souvent encore. — Vous propose-t-elle d'aller avec elle? — Quelquefois; au fait j'y songe, elle ne me l'a peut-être pas toujours dit; mais je lui refuse si souvent, qu'elle a bien pu s'en dégoûter. — Que vous êtes simple, naïve enfant, et que je suis heureuse de penser que je vous suis absolument nécessaire pour couper court aux rendez-vous de Joséphine et d'Antonin. — Oh! grand Dieu! que dites-vous? s'écria Suzanne en pleurant; oh! Madame, que vous me tourmentez, et si ce n'était pas vrai, que de mal vous me feriez inutilement; quelle preuve donc en avez-vous? — Mon domestique qui les a vus déjà deux fois depuis votre arrivée. — Ici, Suzanne prit mal, et moi je tombai accablée sur mon tas de branches. Je n'entendis plus rien, mais depuis lors ma belle-sœur est malade, et je vous assure que je souffre pour elle; j'oublie presque ma douleur pour ne songer qu'à la sienne, car si je compare son amour au mien, je puis apprécier toute l'étendue de son chagrin; aussi dois-je maudire de grand cœur cette femme qui, sous le voile d'une

charité bien mal entendue, veut assouvir coûte que coûte son infernale jalousie.

O mon ami, je ne puis t'en dire plus aujourd'hui; le danger pour nous est grand; veillons pour le combattre au mieux, et soutiens-moi toujours par l'amour inaltérable que tu m'as promis.

—

DE JOSÉPHINE.

Point de lettre de toi; point de visite de toi; pourrai-je vivre longtemps ainsi? Non, c'est impossible. Cependant il me semble que ma dernière lettre méritait quelques consolations, quelques encouragements. Je n'ai aucune nouvelle à t'apprendre aujourd'hui. Mme Ida n'est pas revenue; que peut-elle comploter contre nous, mon Dieu? Que va-t-elle faire? Elle est arrivée à Suzanne; elle arrivera à mon mari; ce sera alors le coup le plus fatal qu'il lui sera possible de me porter. Détruire la tranquillité d'esprit de mon cher malade, ne serait-ce pas le comble de la cruauté? Ne serait-ce pas commettre un crime? Je me prépare

à recevoir le terrible assaut qui m'attend. Je la guette, cette misérable femme, et j'espère bien faire échouer toutes ses indignes manœuvres. J'attends presqu'avec impatience sa première visite pour savoir ce qu'elle va dire à Suzanne ; de cette manière je serai toujours au courant de ses projets et il me sera plus facile de les combattre. Envoie-moi quelques lignes, je t'en prie, chez Fanchette ; j'irai m'y promener avec Suzanne, afin de montrer à celle-ci que je ne crains pas qu'elle m'y accompagne, et ton billet sera serré avec joie dans ma main, puis sur mon cœur, jusqu'à ce que je puisse le lire tout à mon aise. Dans deux jours, ami, je l'aurai, n'est-ce pas?

—

D'ANTONIN.

J'allais t'écrire, mon amie, et prendre un moment sur mon sommeil pour m'entretenir avec toi, lorsque j'ai eu ta seconde lettre. J'avais été faire une tournée dans les villages voisins. Je rentrais le soir dans ma petite chambre solitaire; ta pensée seule remplissait mon esprit, lorsque j'ai vu cette

lettre sur ma cheminée. La lire et la relire a été mon plus pressé; puis je me suis couché, je l'ai mise sur mon cœur et me suis ainsi endormi, m'imaginant que c'était toi qui étais là. Le lendemain matin, un de mes camarades est entré brusquement dans ma chambre, ainsi que ces messieurs-là ont assez l'habitude de le faire, et il m'a réveillé en sursaut; je me suis soulevé rapidement, alors ta lettre est allée tomber à ses pieds.— Tiens, dit-il en la ramassant, tu couches donc avec des lettres? et encore c'est une lettre de femme; ça doit-être curieux et intéressant, voyons. — Il faisait mine de la lire sans façon, lorsque je l'ai arrêté, furieux, en lui enjoignant, la main levée, de me la rendre à l'instant. — Tiens! dit-il, quelque peu étonné, c'est du sérieux. Mon ami, tu ressembles fort à Othello, il ne te manque plus qu'à te barbouiller la figure avec du noir de fumée et à changer ton costume de nuit contre un costume tant soit peu plus grave et décent. — Je ne suis pas d'humeur à plaisanter, lui ai-je répondu en courroux, et lui arrachant ma lettre : sors d'ici à l'instant si tu n'as rien de mieux à m'apprendre. — Tout beau, tout beau, a-t-il ajouté; je ne te croyais pas tant de feu; allons, puisque tu ne veux pas qu'on parle de ta

belle, taisons-nous et respectons le secret. — J'étais hors de moi, et ce fut à grand peine que je retrouvai assez de sangfroid pour entendre jusqu'au bout la mission qu'il était chargé de me faire; je le congédiai au plus tôt. Puis, me retrouvant seul, je ne pus m'empêcher de blâmer l'inconséquence des jeunes gens qui tournent en ridicule tout ce qui devrait-être le plus sacré : l'amour. Mais c'est que pour eux l'amour n'est pas un sentiment; c'est un moyen; un moyen pour se distraire un moment, pour avoir un instant de plaisir; pour eux la personne qui a été assez aimante, assez bonne ou assez légère pour leur procurer cet agréable moment, devient bientôt un moyen usé qui est remplacé par un autre. C'est triste à dire, mais c'est ainsi. Ce genre d'amour dégrade l'homme, à mon avis, autant que l'autre l'élève; l'autre est celui qui réside dans le cœur et qui seul peut développer en lui ce qu'il y a de plus beau: le dévouement sans bornes, la fidélité inviolable et la discrétion infinie. Est-ce celui-là que je connais? Qu'en dis-tu, amie? Hélas! oui, peut-être; ne vaudrait-il pas mieux n'en connaître aucun? car vraiment, je suis toujours dans l'inquiétude depuis que je t'aime: et encore cette dame Ida qui conspire contre nous,

n'est-ce pas une calamité ? Néanmoins ne nous en effrayons pas trop, et que sa méchanceté ne puisse en rien ternir le bonheur de nous aimer, ni m'empêcher, ne lui déplaise, de t'envoyer mille baisers, en attendant que j'aille te les donner moi-même.

DE JOSÉPHINE.

J'irai à la cabane, mardi, à quatre heures du soir. Le petit bébé est un peu malade, c'est un prétexte. Mme Ida est déroutée ; elle croit que nous allons ce jour-là à la ferme. Viens, je t'en prie, je ne puis rester plus longtemps sans te voir.

D'ANTONIN.

L'aventure est bonne, chère amie, je revenais de la cabane, lorsque je rencontrai Mme Ida sur la grande route, se promenant en compagnie de deux

ou trois chiens et de deux ou trois canards de Barbarie. Forcé de m'arrêter, je lui ai fait le plus gracieux de mes saluts; elle en a paru enchantée. — Vous venez donc du château ? m'a-t-elle demandé. — A ma honte, non, Madame. — C'est étonnant ! — C'est très-peu étonnant; je suis venu par une occasion, je m'en retourne par une voiture de passage; je n'ai eu que le temps de voir le bébé de la pêcheuse, et de revenir. — Ah! vous êtes donc venu exprès pour ce marmot ? — Mais, Madame, ne devons-nous pas secourir les petits et les grands? — C'est juste, dit Mme Ida en se pinçant les lèvres. — Du reste, Madame, je suis très-heureux d'être venu, je crois avoir sauvé l'enfant et j'ai le bonheur de vous rencontrer; je n'ai donc pas perdu mon temps. — La figure de Mme Ida s'est épanouie d'aise ; elle a pris ce compliment pour une déclaration d'amour; elle m'a fait toutes ses grâces; elle m'a ouvert sa maison, et je crois, en vérité, qu'elle m'a ouvert aussi son cœur. Peut-être aurai-je attendri la mégère; peut-être aurai-je fait, avec un compliment et quelques gracieux saluts, une brebis d'une tigresse. Le doux son de la flûte endort le serpent à sonnettes; la douceur de ma voix peut bien avoir endormi la méchanceté de Mme Ida.

Quelques séances comme celles-là et je répondrais d'elle ; mais il faudrait beaucoup de chance pour les rencontrer.

Pour nous, dormons sur la métamorphose probable de Mme Ida, et que notre sommeil soit bercé par nos doux souvenirs.

—

DE JOSÉPHINE.

Vous êtes bien heureux, mon ami, de pouvoir vous illusionner ainsi ; du moins, s'il m'était possible de faire comme vous, nous nous égaierions ensemble et ce serait autant de pris sur les tristes événements qui sont suspendus sur notre tête ; car je ne puis, et c'est plus fort que moi, croire que Mme Ida en reste là de ses méchantes intentions à notre égard ; une femme jalouse ne pardonne jamais ; tôt ou tard elle venge sa laideur ou son impuissance à plaire, et malheur à l'infortunée qu'elle choisit pour sa victime. Votre compliment et vos gracieusetés ont dû certainement lui plaire beaucoup, et si maintenant elle voyait continuer

ce doux roman, si vous alliez la voir, si vous lui portiez quelques-uns de ces jolis vers comme vous savez si bien les faire, si enfin vous lui faisiez tout-à-fait votre cour, oh ! alors, elle ne se vengerait plus qu'en se moquant de moi, et sa vengeance serait bien peu dangereuse. Mais comme vous ne voudrez pas, sans doute, jouer cette comédie auprès d'elle, vous verrez que lorsqu'elle sera sortie du charme sous lequel vous la tenez encore, lorsqu'elle s'apercevra qu'elle s'est méprise sur vos intentions, son réveil sera comme celui du tigre et du serpent à sonnettes, plus terrible que jamais. Dieu veuille que mes tristes pressentiments ne se réalisent pas, car je vous le répète et vous le répèterai mille fois encore : si j'étais condamnée à ne plus vous voir, je ne pourrais y survivre ; déjà je le sens bien, vos visites doivent être moins fréquentes ; elles doivent même devenir très-rares à la cabane, à cause d'un espionnage qui certainement ne peut nous manquer. Je suis déjà si malheureuse d'y penser, je suis tellement accablée, que je crains de ne pouvoir cacher ma tristesse à mon mari. Ce cher Lucien, si bon pour moi et auquel je voudrais éviter la moindre peine, pourrai-je avoir auprès de lui la figure gaie qu'il aime tant à

voir ? Pourrai-je me soutenir assez pour lui continuer les soins assidus qu'exige sa longue maladie? Oh ! si j'étais obligée de céder ma place à une main mercenaire, je sens que la lutte avec la vie ne serait plus possible. O mon ami, prie pour moi et pense à moi. Je t'envoie cette lettre mouillée de mes larmes.

—

DE JOSÉPHINE.

Pour essuyer mes larmes, tu es encore venu, ô ami dévoué et généreux ! Oui, j'ai bien placé mon amour. Oui, je le vois avec bonheur ; ton affection que je reconnais franche, sincère et inaltérable va m'aider à remplir mon devoir, va me le rendre doux et agréable ; il va soutenir mon courage dans le chemin difficile que j'ai à parcourir. Adieu, adieu ; t'écrire plus longtemps me ferait peut-être déjà regretter ton absence.

—

D'ANTONIN.

Ne plus te voir est chose impossible, et cependant il le faut; il le faut pour ta tranquillité; il le faut pour ton bonheur intérieur. Quel sacrifice ne ferais-je pas pour te rendre heureuse! Aussi je souffre avec résignation parce que c'est pour toi. Pour toi, je dompte mon caractère vif et emporté, comme qui dompterait un cheval violent et indocile. Il se cabre, il se révolte, mais il finit par se soumettre à la volonté de son maître. Mon tempérament en est arrivé à ce point, parce que tu le veux; tu es son maître, il n'a qu'à obéir. J'ai parfois une envie terrible de partir pour la cabane ou pour le château; je pars même, je cours sur la route comme un écervelé; puis tout à coup je m'arrête. Ton souvenir est là; il agit sur moi comme la douce main d'un bon cavalier agit sur son intrépide coursier. Elle ne le veut pas, dis-je, eh bien, retournons. Oh! non, quoiqu'il m'en coûte, je n'aurai jamais le courage de lui faire la moindre peine; elle souffre, hélas! assez pour moi. Alors, je reviens comme un agneau, à pas lents et sans murmurer. Quelle puissance de l'amour véri-

table! Et quelle différence avec ce faux amour qui n'est dirigé que par l'égoïsme; sentiment qui n'est en réalité que l'amour de soi.

O mon amie, adieu; ces quelques mots m'agitent; ils seraient capables de me faire prendre le mors aux dents. Adieu, et que mille doux baisers volent vers toi.

—

D'ANTONIN.

Plus de nouvelles! Plus rien! O mon amie chérie. Qu'y a-t-il? Que t'arrive-t-il? Je n'y puis plus tenir. Ecris-moi ou bien je pars; je vais voir par moi-même la cause de ton silence. Voilà l'hiver qui s'approche; le major m'a plusieurs fois demandé si vous veniez le passer ici; je ne sais que lui répondre. Dis-moi quel est votre projet et sors-moi d'inquiétude, je t'en supplie; je suis trop malheureux!

—

DE JOSÉPHINE.

Voici la cause du silence qui vous a fait tant de peine et qui a été si lourd pour moi. Je souffrais d'une nouvelle douleur, d'une douleur qui m'était jusque là inconnue et qui a été des plus cruelles : de la jalousie. O mon ami, sans vos lettres qui sont venues me rassurer, je ne sais ce que je serais devenue. Fanchette voyant que je n'allais pas prendre la première qu'elle avait depuis longtemps, et en ayant reçu une seconde, s'est hasardée à m'apporter du poisson pour lui servir de prétexte; puis elle a choisi un moment propice pour me les remettre toutes les deux. Quelle joie et quel bonheur elles m'ont causé ! Combien de baisers leur ai-je donnés ! Avec quelle avidité j'ai dévoré les consolations qu'elles m'apportaient ! Mais, me demanderez-vous, dites-moi sans plus tarder qui avait pu réveiller ainsi votre jalousie, et qui donc en était l'objet? — Qui pourrait-ce être, mon ami, sinon vous ? Et si vous savez que la jalousie est d'autant plus violente que l'amour est grand, jugez de mon horrible souffrance, quand un jour j'ai reçu la lettre dont je viens vous faire part; elle était

timbrée de Genève et sans signature ; voici son contenu :

« Madame,

« Une personne, qui estime votre famille, croit « devoir vous avertir que le jeune médecin que « vous recevez chez vous, est indigne du bon ac« cueil que vous lui faites; il a été renvoyé déjà « plusieurs fois du sein de quelques familles ho« norables, pour avoir cherché à en séduire, soit « une fille, soit une épouse. Il a la bassesse de « profiter du tête-à-tête d'une consultation, pour « tenir des propos séducteurs, et comme par « malheur, il porte avec une jolie figure un cœur « pervers, il a déjà réussi à mettre le trouble et « la division dans d'honnêtes ménages qui, jusque« là, vivaient unis. Méfiez-vous donc de lui, « Madame ; vous êtes jeune, vous avez une jeune « sœur ; le serpent sait prendre toutes les formes « pour séduire, et quelquefois la sagesse est im« puissante à lutter contre lui. Je dois cacher mon « nom, parce que je suis moi-même une des vic« times de ce malheureux, et que la honte m'em« pêche de me montrer. Mais croyez bien, Madame, « que c'est uniquement dans votre intérêt que je

« vous écris ces mots; qu'aucun autre sentiment « ne m'y engage. »

Cette lettre, écrite d'une écriture fine de femme, fut pour moi comme un coup de poignard. Je ne peux vous dire ce que j'éprouvai, j'étais dans un état voisin de la démence; je ne savais plus ce que je faisais; je ne savais plus ce que je disais. Enfin, je songeai à vous oublier, et recommençai mes travaux journaliers, cherchant à dissiper par le travail, mes affreuses préoccupations; je ne voulus pas m'abaisser à aller jusque chez Fanchette voir s'il y avait quelque chose de vous. — Il ne mérite plus même mon estime, disais-je. J'étais bien bonne et bien simple de croire en la fidélité d'un jeune homme, surtout d'un jeune homme qui a tant de facilité à y manquer. Allons! n'y pensons plus. Mais par malheur j'y pensais toujours, et c'est dans ces pénibles dispositions d'esprit que vos deux lettres me sont arrivées. Je crois tellement en vous, que je n'ai aucun doute sur leur sincérité; aussi je vous en remercie mille fois. Elles ont arraché de mon cœur la douleur la plus cuisante qu'on puisse supporter. Adieu, mon ami, adieu. Je vous dirai bientôt si nous irons à Genève.

DE JOSÉPHINE.

Il paraît, mon ami, et c'est triste à l'annoncer, que nous passerons notre hiver ici; Lucien l'a dit à Suzanne devant moi. Suzanne, comme toujours, s'est mise à pleurer, moi j'ai été attérée, c'est le mot, je n'en ai point d'autre pour exprimer ce que j'ai ressenti; je voyais d'abord s'élever entre nous un immense espace de temps, un temps dont je ne pouvais calculer la durée, puisque j'avais fait le sacrifice de ne plus te revoir ici; puis je devinais dans le ton dont Lucien avait manifesté son intention, une pensée qu'il me cachait. Depuis quelque temps aussi, je m'étais aperçue de son changement d'humeur; il recevait mes soins avec moins de plaisir, il était plus irritable, son sommeil paraissait plus agité et j'avais remarqué entre lui et Suzanne une entente peu ordinaire. Il existait certainement entr'eux un mystère que je ne comprenais que très-imparfaitemnt; cependant je me doutais que quelques mots échappés de la bouche de Suzanne sur mon compte et sur le tien, avaient bien pu éveiller les soupçons de mon mari, et cette dernière circonstance m'a con-

vaincue que je ne m'étais pas trompée. Quelle affreuse inhumanité de tourmenter ainsi un homme qui aurait tant besoin de conserver le repos de l'âme. Pourquoi ? et dans quel but ? Les obstacles qu'on mettra à mon amour pourront-ils guérir mon cœur ? C'est bien, je crois, le remède opposé; pense-t-on que ce que la raison n'a pu faire, les contrariétés y feront plus ? Cette fille agit sous une autre influence, c'est bien connu ; elle a grandement tort, mais qu'y faire ? elle en souffrira autant que moi, tandis que la malheureuse qui souffle la discorde s'en lavera les mains, quand elle aura fait tout le mal qu'elle aura pu faire. Oh! j'avais bien raison de dire qu'elle était mon cauchemar. Ami, que je chéris plus que jamais, envoie-moi quelques mots de consolations, jamais elles ne seront venues plus à propos, et surtout pense à celle qui t'aime autant qu'on peut aimer.

—

D'ANTONIN.

Quelles nouvelles attristantes sont contenues dans tes dernières lettres, ô ma Joséphine adorée !

et quel démon s'acharne donc contre nous? Une lettre anonyme qui a failli te détacher de moi; une résolution qui m'ôte tout espoir de te voir de bien longtemps encore, n'est-ce pas bien décourageant? Cette lettre calomniatrice, tu en as fait justice, je n'ai pas de paroles pour t'en exprimer toute ma gratitude, et si tu étais là, ce que ma bouche ne pourrait dire, je te l'exprimerais en te pressant sur mon cœur palpitant de joie et de reconnaissance; tu n'es pas là, hélas! quand donc y seras-tu? Cette question doit rester sans réponse puisque tu ne peux venir à Genève. Oh! douleur! il n'y a donc plus de bonheur pour moi? Espérer te rencontrer dans la rue, espérer te voir en passant sous ta croisée, étaient autant de branches de salut qui me soutenaient encore; elles m'échappent, elles me laissent mourir de désespoir... — Cependant, mon amie, pourquoi perdrions-nous toute espérance? bien souvent on a vu guérir un malade au moment même où l'on croyait sa maladie désespérée; relevons-nous donc en pensant qu'il peut en être ainsi pour nous, qu'une bonne chance peut nous arriver bientôt, et que nous en jouirons comme un malade jouit de la santé lorsqu'il la recouvre après une longue et

douloureuse maladie; ce qui est beaucoup dire. Ainsi, du courage, je t'en prie, et que les baisers que je t'envoie soient des messagers de bon augure.

—

DE JOSÉPHINE.

Merci, mon excellent ami, merci de vos bonnes paroles et de vos doux messagers; ils sont arrivés bien à point pour adoucir l'amertume de mon cœur, et me faire un peu oublier, si c'est possible, une scène fâcheuse que j'ai eue avec mon mari; cette scène, que je déplore parce qu'elle pouvait s'éviter, a eu pour résultat de me faire découvrir le mystère dont je vous avais parlé. Il n'y a rien de si douloureux pour une femme qui aime son mari, qui fait tous ses efforts pour le rendre heureux, qui ne recule devant aucun sacrifice pour lui épargner la moindre peine, le moindre chagrin; il n'y a rien de si pénible, dis-je, pour cette femme que de voir des tiers détruire en un instant, ses peines, le labeur de toute sa vie. J'ai éprouvé il y a trois jours, cette triste émotion,

et quoique je dusse m'y attendre, elle ne m'en a pas moins été extrêmement sensible. Ce soir-là donc comme je souhaitais une bonne nuit à Lucien et que je l'embrassais comme d'habitude, il me dit ces mots très-peu bienveillans.—Je ne t'aurais pas crue si hypocrite. — Que dis-tu? lui répliquai-je justement blessée. — Je dis que tous tes soins, toutes tes prévenances ne sont qu'un masque pour cacher ta conduite coupable.—Que dois-je comprendre à tes paroles, Lucien? explique-toi plus clairement. — Oui, je vais m'expliquer, car au fait, le secret me fait plus de mal qu'il ne vaut; d'ailleurs nous saurons plus tôt réciproquement à quoi nous en tenir. — Tu me fais peur, mon ami, parle vite. — Pourquoi faire l'étonnée? tu dois connaître mieux que personne tes amours avec Antonin. — Mes amours avec Antonin! répliquai-je, sans presque savoir ce que je disais. — Oui, tes amours avec Antonin, et si cette fois je voulais te faire jurer sur la Bible, je pense bien que tu ne l'oserais. — Oh! Lucien, de quoi m'accuses-tu? tu crois donc que j'ai pu être coupable envers toi? tu crois donc que je n'ai pas tenu le serment que je t'ai déjà juré devant Dieu de t'être toujours fidèle? crois-le, car si j'étais obligée de jurer sur

la Bible que je ne suis pas une épouse criminelle, je le ferais. — Tu le ferais? s'écria Lucien avec un transport de joie qu'il réprima aussitôt; malheureuse! Oh! serais-tu fourbe à ce point? — Mais quelles seraient les preuves de ma fourberie? qui t'engage à m'accuser ainsi? — Une lettre que j'ai reçue il y a quelque temps et qui est claire et explicite à l'égard de ta conduite avec ce jeune-homme. — Une lettre? dis-je, et qui l'a écrite? — Elle est anonyme, répondit Lucien, mais elle ne m'en a pas moins tracassé beaucoup; Suzanne a achevé de me tourmenter par divers récits qu'elle m'a faits sur tes entrevues avec Antonin. J'en avais la tête tellement fatiguée que je croyais voir dans tous tes mouvements, l'indice de ton amour pour lui; j'aurais fini bientôt par ne plus pouvoir supporter ta présence. Oh! j'ai bien souffert et je souffre bien encore; il ne me manquait plus que cette douleur pour aggraver mes maux, toi en qui j'avais tant de confiance, aurais-tu donc eu le courage de me tromper? — Rassure-toi, mon ami, je t'en supplie; je te l'ai déjà dit, je jurerais sur la Bible que je ne suis pas coupable; ne peux-tu donc pas croire à ma parole? tu sais bien que je ne suis pas menteuse. — Lucien sem-

bla respirer plus à son aise. — J'aime à te croire comme je l'ai toujours fait, mais je suis accablé, ma pauvre Joséphine ; restons-en là pour ce soir, nous y reviendrons.

J'en reste là aussi de ma lettre, je suis aussi accablée que Lucien. S'il me fait jurer que je ne suis pas coupable, je le ferai ! s'il me fait jurer que je ne t'aime pas, le pourrai-je ? Oh ! jamais un faux serment ne sortira de ma bouche. Quelle torture, mon Dieu !

—

DE JOSÉPHINE.

Le lendemain de cette pénible discussion, j'étais levée de bonne heure ; je n'avais pu dormir de la nuit et je me sentais le besoin de rafraîchir ma tête à la fraîcheur du matin ; je suis donc sortie et me suis promenée dans l'enclos, allant et venant à l'aventure. Je courais ainsi depuis un moment, lorsqu'au détour d'une allée j'ai rencontré Suzanne qui paraissait faire comme moi ; elle s'est arrêtée, surprise, et n'a pu me cacher ses yeux pleins de larmes. — Venez avec moi, Suzanne, lui ai-je dit,

je vois que vous avez du chagrin et je sais pourquoi. Je ne vous demande donc pas votre secret, mais j'ai une autre question à vous faire : Pourquoi avez-vous parlé contre moi à Lucien ? c'est très-mal de votre part, je vous assure, je ne sais même pas quel intérêt vous y avez. — Je m'étonne de ce que vous me dites m'a répondu Suzanne, je ne crois pas avoir mal parlé de vous. — Vous croyez alors avoir bien agi, en ayant assuré à Lucien, sans autre preuve que votre imagination ou quelques propos malveillants d'une méchante langue, que j'avais des rendez-vous avec Antonin ? — Je n'ai pas dit que vous en aviez, je vous prie, j'ai dit que je soupçonnais que vous en eussiez. — La différence est peu grande, et je vous prie, à l'avenir, de vous abstenir de parler de moi. — Mais je ne pouvais éviter d'en parler à mon frère dans son intérêt. D'ailleurs il était parfaitement instruit de tout par une lettre. — Vous ne savez donc pas d'où vient cette lettre et vous n'avez pas compris qu'une lettre non signée peut attaquer impunément tout le monde à tort ou à raison ; que si aujourd'hui elle m'attaque, demain elle peut en faire autant pour vous. — Pour moi ? dit Suzanne en rougissant. — Oui, elle peut aussi

bien dire que vous aimez Antonin à la folie, que vous vous perdriez pour lui, qu'elle a dit que je l'aimais et que j'avais des rendez-vous avec lui. Faites y attention ; si vous dites encore un mot, je parlerai, moi ; puis nous verrons si Lucien retournera jamais à Genève ; puis nous verrons si Antonin reviendra jamais ici. — A ces mots, Suzanne éclata en sanglots, c'est le cas de le dire ; depuis longtemps elle les comprimait ; elle ne put plus les retenir ; j'avoue qu'elle m'a fait la plus grande peine. C'était un chagrin bien senti, c'était un chagrin qui venait du cœur. — Pauvre Suzanne, lui ai-je dit en lui prenant la main, vous êtes malheureuse ; aussi je vous pardonne bien franchement. Secondez-moi et nous irons à Genève ; espoir qui peut seul, je le sais, vous donner quelque consolation. Rétractez vos paroles auprès de votre frère ; vous lui rendrez la paix de l'âme dont il a tant besoin et il ne vous refusera pas ce qui peut vous rendre heureuse ; essuyez vos pleurs, et sachez profiter d'un bon moment dans la journée pour entamer ce sujet avec lui. — Suzanne a paru se remettre ; un peu d'espérance lui est revenue au cœur. Elle est rentrée avec moi, bien disposée à suivre mon conseil qui l'intéresse

autant qu'il peut m'intéresser ; mais toute cette journée s'est passée sans qu'il y ait eu possibilité de parler à mon mari ; elle a été mauvaise pour lui, et une discussion pénible n'aurait pu que le fatiguer davantage.

Nous attendons, et il me tarde, mon ami, de pouvoir vous donner une bonne nouvelle. Nous sommes tous malheureux ici ; tous trois tourmentés, tous trois angoissés et tous trois sans espoir de retrouver jamais le bonheur. Priez et pleurez pour nous, ô vous qui nous connaissez assez pour nous plaindre.

—

DE JOSÉPHINE.

Il est inutile de vous dire, bon et excellent ami, l'effet qu'a produit votre visite inattendue. J'ai tremblé en vous voyant : que va dire Lucien ? pensais-je ; mais vous l'avez vu, sa physionomie a changé d'expression : de sombre qu'elle était elle est devenue souriante ; son cœur semblait s'épanouir à votre approche comme une pauvre fleur qui, flétrie par la pluie, reprend toute sa fraî-

cheur aux rayons bienfaisants du soleil ; rien en lui n'annonçait la haine causée par la jalousie; tout mauvais sentiment paraissait n'avoir jamais existé chez cet homme généreux ; il avait tout oublié en vous voyant revenir à lui après une longue absence ; en vous voyant, comme autrefois, lui apporter avec franchise des consolations, avec intelligence des remèdes. Dieu soit loué ! disais-je en moi-même ; la méchanceté des hommes ou plutôt des femmes, a complètement échoué cette fois, et bien attrapée sera la personne qui a cru mettre la discorde dans notre ménage ; cette lettre qu'elle a combinée avec toute la malice d'un esprit malfaisant, cette lettre sur laquelle elle avait basé toute son infernale espérance, eh bien ! qu'aura-elle produit? un peu de flamme dans le foyer, voilà tout. Que de complots, que de rêves laborieux aboutissent à moins encore. Vous avez vu Suzanne, quelle joie contenue elle avait ; et moi, et moi donc, j'avais un bonheur sans mélange. En un mot, vous avez consolé, vous avez rendu la vie à trois malheureux. Oh ! la bonne action que vous avez faite ! et combien elle a du mérite à mes yeux, étant émanée non de la réflexion, mais d'un bon élan du cœur. Le soir, après avoir dit

adieu à Lucien, j'allais me retirer, lorsqu'il m'a présenté la lettre en question : Tiens, m'a-t-il dit, voilà cette infernale lettre qui m'a fait plus de mal qu'elle ne le mérite; je suis bien guéri de croire à ces sornettes sans nom ; brûle-la et qu'il n'en soit plus parlé : c'est une horreur ; pouvais-je te croire coupable? non; pouvais-je te blâmer d'aimer un peu ce garçon-là, puisque je l'aime moi-même? non. Eh bien, ne parlons plus de rien, embrasse-moi et va dormir tranquille. — J'ai fait ainsi qu'il me l'a dit, hors d'avoir brûlé la lettre; je la garde pour qu'elle m'aide un jour à en démasquer l'infâme auteur ; demain vous en aurez la copie dans une autre lettre de moi. Adieu, mon cher consolateur.

—

DE JOSÉPHINE.

Ainsi que je vous l'ai promis hier, je vous envoie la copie de la lettre anonyme qui nous a tant troublés pendant quelques jours ; suivez-la avec attention et vous y verrez comment le venin y est adroitement ménagé pour l'insinuer sans secousse

jusqu'au fond du cœur ; elle est timbrée cette fois, de la poste de Nion ; je ne désespère pas d'en voir arriver quelqu'autre de Berne ou de Lausanne ; l'écriture semble être celle d'un homme ; mais j'en doute ; plus tard, quand nous serons plus tranquilles, nous chercherons à en distinguer les traits :

« Monsieur,

« Vous serez sans doute étonné de recevoir une « lettre sans signature ; ne cherchez pas à connaître « notre nom, mais soyez persuadé que la famille « qui prend ce moyen pour vous faire ouvrir les « yeux, s'intéresse vivement à vous ; elle est « extrêmement peinée de voir combien les rela- « tions de madame votre épouse font tort à votre « maison, maison si respectable que jamais au- « cune tache n'aurait dû la ternir. Oui, cher « ami, permettez-moi de vous dire ce nom, vous « recevez chez vous un vil séducteur, qui, sous « les apparences d'une reconnaissance sans bornes « à votre égard, en veut à la vertu de madame « votre épouse, peut-être même à celle de votre « innocente sœur. Tout le monde sait que vous « l'avez sauvé au péril de vos jours ; tout le monde

« sait ausi que ce beau dévouement de votre part
« est la première cause de la longue maladie dont
« vous êtes malheureusement atteint; c'est donc
« un serpent que vous avez réchauffé dans votre
« sein et qui vous mord pour vous dire merci. Ce
« serpent voudrait vous détruire pour prendre un
« jour votre place; c'est connu de tout le public,
« et pour arriver plus sûrement à son but, il
« attire à lui, par ses propos mensongers et séduc-
« teurs, une proie qui est peut-être trop facile.
« Pour vous convaincre, Monsieur, de la vérité
« de mes paroles, pour que vous puissiez peut-être
« encore tirer votre épouse de cette dangereuse
« étreinte qui l'enveloppera bientôt sans retour,
« faites-la suivre chaque fois qu'elle va chez la
« pêcheuse Fanchette; alors vous nous saurez gré
« de vous avoir écrit. »

N'a-t-on jamais rien vu de plus méchant? je vous le demande. Oh! que je remercie mon bon Lucien d'avoir méprisé ces affreuses insinuations, et qu'il a été généreux de m'avoir épargné la honte d'être suivie; aussi je sens pour lui mon affection s'augmenter encore. Je sens que je vais le soigner, le servir avec un dévouement sans limites, et cette

idée seule me rattache à la vie dont j'ai été si souvent dégoûtée. Et toi, mon ami, toi qu'on a si injustement calomnié, supporte cet outrage sans chercher à te venger. Pense que celui qui jette la pierre et cache le bras, n'est jamais digne de la vengeance d'un honnête homme. Quels que soient tes soupçons, ferme les yeux, c'est moi qui t'en supplie. Souvent on punit plus un coupable en l'oubliant qu'en prenant au sérieux ses méchantes actions; et c'est en t'embrassant mille fois que je t'en prie encore.

—

D'ANTONIN.

Autrefois un grand homme a dit : « C'est une dangereuse bête qu'une mauvaise femme. » — Je le vois cette fois à mes dépens. Aussi, chère amie, en lisant les injurieuses accusations que renferme cette abominable lettre, je sentais tout mon sang bouillonner; je sentais la colère monter à mon visage, et j'allais écrire, à tout hasard, quelque chose de ma façon à cette satanée dame Ida,

lorsque je me suis arrêté à ta prière. Mettons donc ces horreurs sous les pieds et pensons plutôt aux jours de neige qui vont bientôt te ramener près de moi. Déjà nos montagnes commencent à rafraîchir leur blancheur ; c'est pour moi le plus heureux des présages. Adieu, à bientôt, à bientôt, amie.

—

DE JOSÉPHINE.

Lyon, 15 mars.

Je t'écris, cher ami, en même temps qu'à Suzanne, pour vous donner à tous de mes nouvelles ; me voilà donc dans ma bonne ville natale, dans le Lyon chéri de mon enfance, au milieu de ma première famille. Je suis heureuse, bien heureure de revoir mes parents bien-aimés. Je cherche à revenir au temps d'autrefois, où ma vie s'écoulait sans peine et sans secousse, à ce temps où jamais je ne songeais au lendemain. Vaine recherche, je ne puis le retrouver. Les souvenirs sont là, et les amis que j'aime sont absents. Tu me manques, toi qui m'es si cher, Lucien me manque ; en sorte que

malgré la meilleure volonté, ma pensée vole constamment vers vous et me fait regretter nos douces et tranquilles réunions du soir. Une amie me manque aussi, Anna que j'aimais tant, que j'aime tant encore. Elle n'est pas venue comme je l'espérais; cependant elle avait promis à ma sœur de venir assister à sa noce où elle savait que je devais me rendre. Son absence, que je ne puis m'expliquer, m'afflige beaucoup; tiendrait-elle si peu à me voir? Ma petite sœur Adèle est maintenant une grande fille, trop jeune, peut-être, pour se marier, mais le parti paraît avantageux, et l'on aime, dans ces sortes d'affaires, profiter des bonnes occasions qui quelquefois manquent plus tard. D'ailleurs Adèle est raisonnable, elle est robuste; que faudrait-il de plus? Vous dire le bonheur qu'elle a eu de me voir, est impossible, et moi je le lui ai bien rendu; je l'ai trouvée embellie; sa taille est svelte, ses yeux sont vifs; elle a le caractère décidé mais bon; elle aura de plus, une autre qualité qui conviendra très-bien à la position de son mari et que toutes les femmes ne possèdent pas, celle de savoir parfaitement faire la grande dame. Son futur, n'en déplaise à mes parents qui le trouvent distingué, n'aura pas aussi bon ton que sa femme.

Il a l'usage du monde, c'est vrai, mais il est trop fat pour un homme qui a un beau nom joint à une belle fortune. Que signifie le fard quand il y a du plus solide? puis il a trop de prévenances serviles pour sa fiancée; un homme doit s'attirer le cœur d'une femme par de délicates attentions, mais non par des actes qui n'appartiennent qu'à un domestique. En un mot, il éblouit Adèle et mes parents par des apparences de belles manières et de grands sentiments; pour moi, il me semble que tout ce qu'il fait est exagéré et ne peut tenir à l'épreuve. Dieu veuille que je me trompe. Demain nous célébrons les noces; je vous écrirai, mon ami, quand tout sera terminé. En attendant, pensez toujours à celle qui pense sans cesse à vous et qui vous envoie ses mille doux baisers.

—

DE JOSÉPHINE.

Hier, ainsi que je te l'avais annoncé, ami de mon cœur, les noces de ma sœur ont été célébrées; c'était dans notre ancien salon, le même où

les miennes avaient eu lieu quelques années auparavant. Il était, comme alors, resplendissant de lumières, il était, comme alors, orné de mille fleurs; comme alors, la réunion fidèle de mes parents s'y était rassemblée en grand costume; mais hélas! si les lumières avaient leur même éclat, si les fleurs avaient leur même fraîcheur, il n'en était pas ainsi de l'intime société. Chaque année en passant, avait mis son sceau sur le front de chacun de ses membres, l'une par une ride, l'autre par quelques cheveux blancs; les belles toilettes n'avaient pu cacher le passage du temps, et cependant ce temps avait été bien court, tant il est vrai que notre vie est de bien peu de valeur; nous devenons peu à peu des ruines vivantes, et si nous avons le privilége d'une longue carrière, nous rachetons chèrement cet avantage par une affreuse laideur. Les jeunes gens et les jeunes filles qui n'étaient déjà plus mes contemporains, vinrent me distraire de ces réflexions très-inopportunes en un jour de noce. Les danses ont été vives et animées, tout était gai, tout était heureux comme si ce jour là devait durer toujours, puis tout se dispersa, les lumières s'éteignirent, le silence fit place au bruit, et ce matin je me suis réveillée en pensant à

toi. Cette pensée survit à tout ; rien ne peut en distraire mon cœur; elle va même jusqu'à me distraire du chagrin de voir partir ma sœur, pauvre enfant, qui, ce matin, nous a été enlevée; elle a pris son vol vers Paris, comme je l'avais pris autrefois vers la Suisse; que Dieu l'accompagne et qu'il lui donne plus de bonheur qu'à moi, qu'il lui donne surtout la paix du cœur qui m'a été si cruellement refusée.

Viens à ma rencontre, à mon retour : l'idée de te voir bientôt, me fera quitter avec moins de peine mes parents et ma ville. Adieu, toi qui fais ma joie et mon tourment, adieu et reçois le bon baiser de ton amie.

—

DE JOSÉPHINE.

Le Colombier.

Voilà bien des tristes séparations, mon ami, j'ai quitté mes parents, puis je t'ai quitté. Heureux sont ceux qui ne s'éloignent jamais des êtres qu'ils chérissent; et il y en a de ces familles fortunées

dont tous les membres sont réunis, dont tous les intérêts sont dans un même cercle ; je les envie, je suis jalouse de ce bonheur qui ne sera jamais le mien, et je déplore ma destinée qui m'oblige de vivre sans avoir avec moi tous ceux qui me sont chers. Le printemps m'a ramenée ici, mais il n'a pas ramené pour moi la sérénité de l'âme ; puis-je l'avoir cette sérénité, quand je n'entends plus les voix que j'aime, quand je ne sais plus si je dois les entendre bientôt ? A mon arrivée j'ai couru vers le banc du bord du lac pour y revivre avec ton souvenir ; j'ai contemplé avec émotion ces deux lettres tracées par ta main dans l'écorce d'un arbre ; ces lettres qui me rappellent le plus doux des moments, ont grandi avec le temps ; elles ont, comme notre amour, progressé d'année en année, et je pensais mon ami, qu'ainsi que cet amour qui ne doit finir qu'avec notre vie, elles ne disparaîtront qu'avec l'arbre qui les porte. N'est-ce pas vrai ? n'es-tu pas de mon avis ? O mon ami, je suis heureuse que tu penses comme moi, et je plains bien sincèrement ceux qui aiment sans être aimés ; je ne sais où ils puisent leur force, je ne sais ce qui peut les soutenir ; serait-ce un espoir lointain et fugitif auquel ils se rattachent

faute d'appui plus solide ? Je te laisse méditer sur ta réponse, par bonheur nous n'y sommes pour rien. Ecris-moi bientôt et donne un baiser à cette lettre qui te porte tous les miens.

—

D'ANTONIN.

Mon amie chérie, je t'aime et tu m'aimes, que nous font ceux qui aiment sans être aimés ? à chacun son fardeau à porter ; les amoureux sont égoïstes, c'est connu ; nous nous aimons, que nous fait le reste des hommes ? il convient même que nous nous en occupions le moins possible et qu'ils s'occupent le moins possible de nous, car dans la foule il se trouve toujours quelque gâte-sauce qui brouille tout quelquefois en touchant à ce qu'il ne devrait pas toucher. Pensons à nous, ce sera mieux, et songeons au jour où nous nous reverrons. Mon impatience est grande, je voudrais que son aurore brillât déjà à mes yeux ; mais mon almanach que je consulte, ne me dit rien pour cela ; je ne puis le trouver que dans le livre des conve-

nances, et je te prie de croire que je ne resterai pas longtemps de l'y chercher. Je vais courir toute cette mortelle journée que j'ai commencée par toi, ce qui me portera bonheur pour les cures que je vais faire; heureux les malades qui tomberont aujourd'hui sous ma main; ils sont sûrs d'être guéris, parce que j'ai invoqué ma sainte en me levant; ah! si je pouvais le faire tous les jours; si des messagers de malheur ne venaient pas plus souvent que je ne le voudrais, me réveiller en sursaut et m'obliger de courir à moitié endormi, que de miracles je ferais! Adieu, amie, toi qui serais cause de tant de merveilles; et, surtout, ne pense plus à cette pénible séparation que je réparerai bientôt et que je veux te faire oublier tout à fait par un million de baisers.

—

DE JOSÉPHINE.

Je n'ai pu avoir ta bonne lettre, mon ami, aussitôt que je l'aurais désiré, parce que le jour où je comptais aller la chercher, nous avons eu des

visites. Impossible de m'absenter, et je sentais qu'elle était là-bas, qu'elle m'attendait, qu'elle m'apportait des consolations. Enfin je l'ai eue le lendemain, je l'ai serrée contre mon cœur et j'ai reçu l'espérance de ton million de baisers avec tout le contentement dont je suis capable; j'en avais du reste besoin pour me faire oublier, non seulement notre séparation, mais encore une préoccupation pénible que m'a causée mon cauchemar, Mme Ida. Nous avions au salon le ministre et l'ami de mon mari qui étaient venus nous faire leur visite de bonne arrivée; ces Messieurs étaient très-satisfaits de la fraîcheur de Lucien. — Oh! disait le vieux garçon, mon ami est décidément guéri. Vraiment! dans tes meilleurs jours je ne t'avais pas vu une mine aussi rubiconde; allons, plus d'imprudence et tu seras sorti bientôt complétement d'affaire; quelle différence avec M. le ministre. Mais en vérité, Monsieur le pasteur, ajouta-t-il en se retournant vers celui qu'il interpelait ainsi, on dirait que vous ne buvez pas de la bonne eau; qui vous a fait prendre une figure aussi patibulaire? — Que pourrais-je vous répondre, Monsieur? dit avec calme le ministre; si je n'ai pas la figure aussi fraîche que M. Lucien, c'est

probablement parce que je ne puis être aussi bien soigné que lui ; je ne suis pas, comme lui, entouré des soins délicats et constants d'une épouse. — Pourquoi donc alors, Monsieur, permettez-moi de vous le dire, répliqua le vieux garçon en plaisantant agréablement, pourquoi donc devenez-vous de plus en plus misanthrope ? vous êtes un vrai hibou, vous vous éloignez de toute société ; quelle serait la femme qui oserait vous demander en mariage ? — Hélas ! Monsieur, votre comparaison est peu juste, car si le hibou s'éloigne de la société des oiseaux comme moi de celle des hommes, s'il vit retiré dans le trou d'un vieux mur comme moi dans ma triste solitude, il a du moins le choix de son épouse ; il n'est pas comme moi, seul, absolument seul ; il a une compagne et des petits. — Cette conversation à la fois triste et gaie, et qui paraissait plaire à mon mari, fut interrompue par l'arrivée de Mme Ida et de son époux. Après les compliments d'usage et quelques airs majestueux de Mme Ida, celle-ci fit un signe presque imperceptible à Suzanne ; puis peu après, elles sont sorties toutes deux. Leur absence a été assez longue, qu'ont-elles pu dire ? et moi qui ne pouvais me rendre à mon observatoire. Je bouillais

d'impatience ; il a fallu encore, néanmoins, subir la loi des convenances et faire, comme je l'ai déjà fait si souvent, bonne grâce malgré mon cœur.

Tu vois, cher ami, si tes consolations ne sont pas venues bien à propos ; envoie-m'en ainsi tant que tu le pourras, c'est le seul moyen de me faire oublier Mme Ida et ses mauvaises pensées. Je t'embrasse comme je t'aime.

—

D'ANTONIN.

Peut-être, mon amie, ai-je eu tort d'être allé te voir si tôt, mais que veux-tu, nous savons tous que si l'amour est aveugle, il est imprudent aussi. J'ai été conduit par un mouvement d'exaltation fiévreuse qu'il m'a été impossible de maîtriser ; je souffrais des suites de notre séparation, tes lettres sont venues ajouter à ma peine en m'exprimant ta propre douleur ; je n'ai pu y résister, je suis parti, je suis arrivé à cette cabane où j'ai éprouvé tant de bonheur ; je t'ai envoyé appeler, je t'ai attendue avec toutes les transes de nos premiers rendez-

vous ; il me semblait que mon cœur était renouvelé, il me semblait que j'étais encore sur ce banc où pour la première fois nous nous sommes avoué que nous nous aimions, ma tête ne m'appartenait plus, mais j'avais tout mon cœur ; je le sentais battre à m'arracher la poitrine. O mon amie, quand je t'ai vue, rien ne peut exprimer ma joie ! étais-tu heureuse, toi ? c'est à peine si tu m'as parlé, mais je sentais ton cœur battre aussi, surtout lorsque l'ombre de ces arbres qui nous ont abrités si souvent, nous cachait aux yeux de tous, même aux rayons du soleil ; là, nous étions seuls, nous étions loin du monde entier. Oh ! si toujours nous avions pu vivre ainsi ! Mon amie que j'adore, n'y retournerons nous plus ? ne me permettras-tu plus de te voir dans ce lieu solitaire où j'ai laissé tout mon cœur, toute ma raison et toutes mes pensées ? Oh ! non, ta cruauté n'irait pas jusque là ; tu me refuses assez ; au moins, que j'aie quelques compensations aux maux que tu me fais endurer. Adieu, et pense à celui qui met toute son âme à tes pieds et qui te donne tous les baisers qu'il peut donner.

—

DE JOSÉPHINE.

Monsieur

Je vous écris d'une main tremblante ce que ma bouche n'aurait pu vous dire : je ne puis plus vous voir..... Vous me faites éprouver mille douleurs, vous compromettez ma réputation, vous mettez le trouble dans mon ménage ; est-ce assez pour vous engager à cesser vos visites ! Si vous êtes un homme d'honneur et si vous m'aimez, vous n'hésiterez pas à en faire le sacrifice : *il y va de mon bonheur*, que ce mot vous suffise, et c'est le cœur serré que je vous fais mes adieux.

JOSÉPHINE.

—

D'ANTONIN.

Madame,

Un coup de foudre ne m'aurait pas surpris autant que votre lettre, et je n'y aurais pas cru sans cette écriture qui ne peut me tromper. Je devais en mourir, mais puisque je vis encore, et comme

toujours je vous avais promis de me sacrifier pour vous, j'abandonne mon avenir, j'abandonne ma position, j'abandonne tout, puisque votre bonheur l'exige ; rester, serait m'exposer à le briser encore ; je pars donc, je vais à l'étranger où sévit une affreuse épidémie, et plaise à Dieu qu'en sauvant mes semblables, je trouve la mort qui peut seule guérir mes souffrances et assurer pour toujours votre tranquillité. J'avais sacrifié à votre vertu, je sacrifie à votre bonheur ; et si ces sacrifices peuvent vous prouver que je vous aimais pour vous seule, si votre amour pour moi doit finir tout-à-fait, que du moins votre estime me reste à jamais dans votre cœur.

Je vous renvoie vos lettres que je n'ai pas le courage d'anéantir, mais que je ne puis garder ; elles vous porteront, avec les traces de mes larmes, mes derniers baisers et mes derniers adieux.

ANTONIN.

Qu'a fait Joséphine en recevant cettre lettre ? demandai-je à Adèle qui pleurait à chaudes larmes, oh ! grand Dieu qu'elle a dû souffrir ! mais

aussi, pourquoi lui donnait-elle ainsi son congé ?
— Amie, me répondit Adèle, cette correspondance m'a tuée; que d'impressions j'ai ressenties en la lisant et combien je plains ma pauvre sœur d'avoir éprouvé tant de cruelles souffrances ! son souvenir m'est doublement cher depuis que je sais la vérité sur cet amour que je ne connaissais que très-imparfaitement.

Nous apprendrons par ces quelques lettres qui nous restent à lire ce que tu veux savoir; tout ce que je peux te dire aujourd'hui, c'est que le départ d'Antonin a causé la mort de ma sœur. O bonne et vertueuse Joséphine ! tu as voulu concilier l'amour et le devoir ; le combat était trop rude pour pouvoir le soutenir longtemps ; tu étais à bout de tes forces ; il fallait immoler l'un de ces puissants adversaires, et ce sacrifice a été pour toi le coup de grâce. — Je respectai la douleur de cette sœur affligée, d'autant mieux que j'avais besoin moi-même de reposer ma tête fatiguée d'une lecture aussi pleine d'émotions diverses ; je m'étais tellement identifiée avec toutes les joies, toutes les peines de cet amour si vif, si vrai, et, je puis le dire, si rare, que je me sentais accablée de tristesse en songeant à son malheureux destin. Deux âmes qui

se comprennent si bien, qui s'entendent si bien, qui ont, avec tant de persévérance, su allier la plus grande passion à la vertu, ne devraient-elles pas être couronnées par le bonheur? Oh ! mystère de notre existence, quand seras-tu tout-à-fait dévoilé à nos yeux?

Nous restâmes quelques jours sans parler de notre lecture; enfin, un matin, Adèle me proposa de la continuer; nous fermâmes religieusement à part la correspondance d'Antonin et de Joséphine, puis, avant d'en venir aux lettres qui en font la suite, nous en parcourûmes quelques-unes insignifiantes qui dataient des mêmes années que celles de ces deux si intéressantes personnes. En voici une cependant que nous lûmes en entier parce qu'elle parlait d'Anna.

—

LETTRE DE LA TANTE D'ANNA A JOSÉPHINE.

Paris.

Madame,

Je m'adresse à vous, comme étant la meilleure amie d'Anna, pour vous prévenir qu'elle m'a quit-

tée. Anna est une ingrate, j'ai le regret de vous le dire. Je l'avais recueillie chez moi selon le désir de sa mère, ma sœur bien-aimée; j'aurais pu la remplacer auprès d'elle; mais elle a été récalcitrante à tous mes conseils, et à la suite d'une discussion assez vive, elle est partie sans me désigner le lieu où elle comptait aller. J'écris aussi à M. votre père et à Mme votre mère qui lui étaient très-attachés; peut-être se sera-t-elle rendue chez eux.

Veuillez, Madame, dans l'intérêt de votre amie, vous qui étiez la confidente de ses plus secrètes pensées, me dire ce que vous présumez de sa fuite et où vous croyez qu'elle se soit rendue.

Agréez, etc.

LA MORT.

—

JOSÉPHINE A ANNA.

Il est parti, mon bien aimé! il est parti celui qui embellissait ma vie! et c'est moi qui l'ai chassé pour toujours! O mon amie! que ton amitié vienne

à mon aide, ou bien je vais mourir.... Quand j'ai reçu sa lettre qui m'annonçait son départ, j'ai perdu la raison; j'ai voulu le retenir, car je m'étais tuée et je voulais vivre encore. Une sorte de vertige a parcouru mon cerveau; je suis partie pour Genève, je ne sais plus sous quel prétexte, je crois que j'ai dit que j'étais malade; oh! j'étais bien malade..... Je ne sais ce que j'ai vu en chemin; je suis arrivée à la maison qu'il habitait; je l'ai demandé, on m'a répondu qu'il était parti dès le matin; j'ai dit que j'avais quelque chose à prendre dans sa chambre; j'y suis montée éperdue, je m'y suis renfermée; j'ai respiré avec enivrement cet air qui avait été le sien, cet air qu'il respirait encore peu d'heures auparavant; je me suis assise sur les chaises où il s'était assis, j'ai parcouru tous les coins de cette chambre où les objets qui lui avaient servi étaient encore à la place où il les avait laissés; je me suis jetée sur ce lit encore défait, ce lit témoin de ses angoisses et de ses derniers regrets; là, un affreux désespoir s'est emparé de moi et j'ai versé des torrents de larmes qui se sont mêlées avec celles qu'il avait versées pour moi et dont je croyais voir la trace humide à la place de sa tête chérie.

Combien de temps suis-je restée ainsi ? je n'en sais rien; mon corps était sans force, mon esprit abattu. —Encore, disais-je, s'il ne m'accusait pas d'indifférence, peut-être pourrais-je mieux supporter mon malheur ; mais il croit que je l'ai chassée parce que je ne l'aimais plus. Oh ! combien il a dû souffrir ! Oh ! combien il a dû me maudire d'avoir si mal répondu à son amour !..... Mais, j'y pense, un espoir me reste; le major saura où il est allé; je lui écrirai, je le sortirai de son erreur et il reviendra. Soudain, je me relève, je rafraîchis mes yeux avec l'eau dont il s'était servi, je pars et j'arrive chez le major.— Monsieur, lui dis-je, pourrais-je parler à M. Antonin ? — Malheureusement, non, Madame, il m'a quitté depuis ce matin. Sa résolution subite m'a causé beaucoup de chagrin, mais je n'ai pu la blâmer; elle est le fruit d'un élan sublime, d'une pensée éminemment généreuse, d'un dévouement sans bornes à la cause de l'humanité souffrante. — Où est-il donc allé, mon Dieu ? -- Il est parti pour le nord de l'Europe qu'une horrible épidémie accable et décime en ce moment; les médecins y manquent et les infortunés habitants de ce pays désolé ont fait un appel à la générosité des médecins étrangers. Plusieurs, de

France, sont partis; Antonin a suivi un exemple si digne d'éloge. — Saurez-vous son adresse, Monsieur? — Je le désire, Madame, mais c'est incertain, la tâche qu'il aura à remplir lui ôtera sans doute le loisir de m'écrire. — Voilà tout ce que j'ai pu savoir, Anna; et je te le répète, si tu ne viens pas bien vite, tu ne me trouveras plus; j'ai des palpitations de cœur qui me tuent, je sens que mon existence s'abrège; peut-être que ton amitié, si tu me l'as gardée, pourra encore prolonger mes jours; je n'ai plus d'espoir qu'en elle, me fera-t-elle défaut? Oh! viens ou réponds-moi; je suis à bout de mon courage.

—

DE JOSÉPHINE.

Anna, Anna! m'abandonnes-tu donc aussi? m'aurais-tu tout à fait oubliée? Serais-tu fâchée de mon silence? je t'en supplie, oublie-le, ce silence trop prolongé; oublie-le en faveur de mes malheurs, et si ta générosité ne veut rien faire pour moi, que ce soit pour mon bon Lucien auquel

bientôt je ne pourrai plus donner les soins que j'aimais tant à lui donner. Que deviendra-t-il, mon Dieu, si je l'abandonne? c'est ce qu'il m'a dit hier quand il s'est aperçu de mon désespoir que je ne pouvais plus cacher : — Qu'as-tu donc, mon enfant? m'a-t-il demandé, quelle est ta souffrance? parle, je t'en prie, et ne me cache rien; depuis quelques jours tu n'es pas dans un état ordinaire; tantôt tu éprouves une grande joie, tantôt tu tombes dans un abattement qui me paraît peu naturel; serais-tu malade aussi! et moi qui ne pourrais te donner mes soins, et qui ne pourrais en recevoir d'autres que les tiens! — O Lucien, ô mon ami! lui ai-je répondu en me prosternant à ses pieds, par ta bonté qui ne s'est jamais démentie, tu es pour moi semblable à Dieu sur la terre et c'est pourquoi je puis implorer ton pardon.... ton pardon pour en avoir aimé un autre que toi....... que toi qui méritais si bien d'être aimé sans partage; mais tu me pardonneras comme Dieu pardonne à ses enfants, quoiqu'ils aiment quelquefois mieux sa créature que lui. Il leur pardonne parcequ'il connaît leur faiblesse, parce qu'il voit leur repentir, et toi, Lucien, tu m'accorderas ton pardon aussi, à cause de ma faiblesse et de mon

repentir..... —Viens, Joséphine, viens, me dit Lucien en me relevant et m'attirant près de lui, je ne suis point Dieu, je ne suis qu'un homme pécheur devant lequel personne ne doit se prosterner, et mon pardon, pourrais-je le refuser à un çœur aussi malade que le tien ? Oh ! non, ce n'est pas au bord de la tombe où je suis, que je dois garder du ressentiment; ce n'est pas au moment où j'ai tant besoin, comme les autres hommes, de la miséricorde de mon Dieu, que je dois ne point en avoir pour les autres, et surtout pour toi, ma pauvre Joséphine, pour toi dont le cœur, sincère et sans méfiance, a été pris comme dans un piége et n'a pu en sortir malgré ses efforts. — Tu sais donc tout? demandai-je d'un air presque égaré à Lucien.—Tout, non; et je n'ai pas cherché à le savoir, mais j'ai eu des doutes, et maintenant je comprends ce que tu n'oses m'avouer, je comprends que tu as été imprudente, que tu t'es laissée entraîner peut-être trop facilement à une passion qui t'attirait par des sentiers fleuris vers un abîme profond, et que lorsque tu as voulu te retirer, tu n'as plus trouvé que ronces et épines, et comme je sais que ta sagesse a passé par ces épreuves sans être vaincue, que tu es toujours revenue à moi,

ton mari, avec les sentiments d'une honnête femme, je puis te pardonner, et je te pardonne. — Oh! Lucien! me suis-je écriée en me jetant dans ses bras et en versant d'abondantes larmes, oh! que je suis coupable envers toi, et que j'aurais dû mieux t'apprécier! oh! merci, merci de tes bonnes paroles; merci de ce pardon que j'attendais si bien de ta générosité, mais qui augmente mes regrets... — Que te dirais-je de plus, Anna? je suis brisée, je suis accablée par mille sentiments divers, je sens que Lucien seul me rattacherait encore à la vie, si j'avais le courage de vivre; et toi seule pourras peut-être me conserver un peu de ce courage, parcequ'à toi seule je puis confier mes plus intimes pensées. Viens donc, je t'en supplie encore, c'est dans le malheur que la vraie amitié doit se montrer. Viens, ou un mot, un mot, par charité.

—

ANNA A JOSÉPHINE.

Paris.

Comment, ma chère Joséphine, as-tu pu douter un instant de mon amitié! comment as-tu pu pen-

ser que j'étais fâchée contre toi à cause d'un silence de plusieurs années! s'il y a une coupable entre nous, n'est-ce pas plutôt moi? n'aurais-je pas dû te donner mon adresse? n'aurais-je pas dû t'écrire? je m'en confesse à toi, je t'en demande pardon; j'ai eu tort et mille fois tort; mais j'en suis bien punie par le doute que tu as eu de mon amitié. Oh! crois-le, mon amie, je t'en supplie à mon tour, crois que cette amitié n'a jamais faibli un instant, qu'elle est toujours aussi vive, aussi sincère qu'autrefois, et elle vient à ton secours maintenant que tu la réclames. Je sens ton affliction comme si elle m'appartenait, et je la comprends mieux que je ne l'aurais comprise autrefois; une expérience de quelques années m'a appris à compatir à toutes les misères, pourrais-je rester indifférente aux tiennes? Allons, amie, du courage, j'arriverai aussitôt que ma lettre; celles que tu m'as adressées sont arrivées coup sur coup sans me donner le temps d'y répondre; je partirai demain, je serai auprès de toi après demain, et je ne négligerai rien pour te prouver que mon cœur est toujours le même, que pour toi il n'a pas changé; j'espère aussi te prouver qu'avec le temps, avec la patience, l'amitié, la douce amitié peut

quelquefois réparer les ravages que l'amour, le trop violent amour a causés. Je serai heureuse de te revoir après si longtemps, je serai heureuse de revoir ton bon et généreux Lucien, ce fidèle ami pour lequel tu dois tout souffrir, pour lequel tu dois conserver tes jours, car si tu mourrais, il mourrait.

Adieu, mon amie chérie, bientôt je t'embrasserai avec toute l'effusion de mon cœur.

ANNA A ADÈLE.

Le Colombier, 1er novembre.

Je regrette, ma chère Adèle, de venir troubler ta tranquillité; mais je me crois obligée de ne pas te laisser ignorer plus longtemps l'état dans lequel se trouve ta bonne sœur. Depuis les quelques mois que je suis auprès de cette chère Joséphine, j'ai vu, avec la plus grande peine, se développer en elle une maladie qui maintenant est arrivée à un degré alarmant; tous nos médecins consultés n'ont pu trouver le moyen d'arrêter les progrès de ce

mal qui chaque jour compromet son existence par des crises de plus en plus rapprochées; c'est une maladie de cœur, actuellement bien caractérisée, et ces crises douloureuses qui en sont le résultat, ainsi que les faiblesses extraordinaires qui les suivent, me causent toujours un effroi que je ne puis surmonter; je crois que c'est sa dernière heure et mes angoisses sont terribles. Jusqu'à présent, néanmoins, j'ai trouvé un moyen efficace pour lui faire reprendre ses sens: quand je vois qu'elle est dans une immobilité parfaite, que ses nerfs n'ont plus la moindre agitation, je lui dis à l'oreille un nom; alors elle ouvre les paupières, elle respire plus aisément, et enfin elle revient tout-à-fait à elle. Réussirai-je toujours ainsi? j'en doute, le corps s'use et sa fin ne peut tarder. Ta position du moment ne te permet pas de venir; ne viens pas, ma chère Adèle, pas plus que tes parents qui sont déjà venus. Vous ne pourriez soutenir les scènes dont je suis témoin tous les jours et que votre présence ne ferait que compliquer par des émotions nouvelles. Joséphine meurt, elle m'a permis de te le dire, parce qu'elle aime sans espoir, et ce nom qui semble la soulager, est celui de l'ami qu'elle aime. Elle ne pouvait vivre

sans lui, et c'est elle qui se l'est ravie. Cette cruelle détermination, elle la méditait sans cesse, mais elle était sans force pour l'exécuter, et ce fut une circonstance imprévue qui enfin l'y décida. Voici cette circonstance que je crois pouvoir te raconter : Mme Ida que tu connais sans doute de réputation, cherchait depuis longtemps, par les moyens les plus bas, à détruire le bonheur de ma pauvre amie, sous le prétexte d'assurer celui de Lucien, mais dont le but réel était de satisfaire son amour-propre blessé; elle avait tenté plusieurs fois de faire servir à ses desseins maudits, la naïveté et la jalousie de Suzanne, et chaque fois ce moyen avait échoué, parce que la jeune fille n'ayant aucune preuve positive de cet amour qu'elle redoutait, faisait tous ses efforts pour ne pas y croire, et n'y croyait même plus du tout à la moindre bonne grâce que lui faisait Antonin. Par malheur, Mme Ida avait la ténacité diabolique que possède ordinairement une méchante femme; elle voulut à tout prix montrer à Suzanne la preuve évidente de ce qu'elle avançait et, pour y parvenir, elle imagina d'envoyer l'un de ses domestiques cultiver un champ qui borde la grande route, lui ordonnant de s'y rendre tous les jours jusqu'à nouvel ordre, de surveiller,

tout en travaillant, le passage du jeune médecin, M. Antonin, et de venir l'avertir dès qu'il l'apercevrait. Ce qui fut commandé fut exécuté; Antonin passa bientôt. Il allait à la cabane voir celle qu'il aimait. Mme Ida, avertie par son domestique, courut immédiatement chercher Suzanne pour l'y conduire aussi; toutes les deux prirent des chemins détournés pour n'être pas vues, et arrivées dans un fourré d'arbres derrière lesquels elles avaient entendu des voix qu'elles reconnurent bien être celles d'Antonin et de Joséphine, elles restèrent immobiles et purent comprendre presque toute leur conversation. Mme Ida était ivre de joie, mais c'était d'une joie infernale; car ses yeux flamboyaient comme ceux des démons, quand ils torturent de pauvres âmes ou qu'ils inventent de nouveaux tourments. Il n'en était pas ainsi de la malheureuse Suzanne; elle était bien elle, dans ce moment, l'âme torturée, accablée; anéantie par une révélation si terrible pour son cœur déjà si tourmenté, elle ne put qu'a grand peine revenir à la maison; là, elle se traîna encore péniblement jusqu'à sa chambre, où aidée de son bourreau, elle se mit au lit: elle était atteinte d'une fièvre cérébrale. Joséphine fut d'abord étonnée d'une maladie aussi subite,

mais elle ne tarda pas à en connaître la cause, car cette fille infortunée, raconta, pendant son délire, tous les détails de sa trahison. Alors Joséphine a compris que décidément elle devait se séparer d'Antonin ; elle a compris que cet amour pour lui, qui l'avait entraînée malgré sa volonté, était incompatible avec la tranquillité de sa famille ; elle a craint surtout que Lucien ne la crût tôt ou tard coupable, qu'il n'en fût naturellement bien malheureux, et qu'il ne lui retirât son estime et son affection, ce dont elle n'aurait jamais pu se consoler. Elle a écouté cette voix, cette voix du devoir qui avait toujours parlé si haut dans son cœur, et faisant taire un instant cette autre voix qui lui criait : Tu vas mourir, elle a tracé cette lettre brutale et cruelle qui devait renvoyer Antonin pour toujours. Elle a eu, m'a-t-elle dit, après l'avoir écrite, un moment de bonheur inouï : son âme tout entière la bénissait de l'immense sacrifice qu'elle venait d'accomplir ; elle courut embrasser son mari pour lequel elle avait tant fait ; la jubilation dont elle jouissait débordait malgré elle. Mais, hélas ! elle avait trop présumé de ses forces et de son cœur ; le départ d'Antonin, qui fut plus prompt qu'elle ne s'y attendait, lui causa

d'affreuses souffrances morales qui ont enfin atteint gravement le corps et qui ont mis cette amie si chère dans l'état où elle est aujourd'hui. Par surcroît de malheur, Suzanne n'a pas mieux supporté le départ d'Antonin ; elle prend assez souvent des accès de démence qui arrachent l'âme ; elle l'appelle avec douceur, puis avec fureur, puis enfin, elle saute au cou de Joséphine en lui demandant pardon de ce qu'elle a fait. Je voudrais éviter ces assauts à ma pauvre malade, mais comment faire? Suzanne n'est pas assez folle pour être enfermée et son frère ne le permettrait pas. Lucien est admirable dans son malheur : aucun reproche contre son épouse chérie n'est sorti de sa bouche; s'il connaît son amour, il connaît aussi sa vertu; il souffre de ses souffrances, il lit l'Evangile et se résigne sans murmurer. Mais cette horrible femme qui a causé tant d'infortunes, restera-t-elle heureuse dans son poulailler? non, non, si la justice des hommes ne peut l'atteindre, celle de Dieu ne lui manquera pas. N'a-t-elle pas l'audace de venir, de temps en temps, s'informer de la santé de mes malades!

Tu vois, ma chère Adèle, quelle est notre triste position ; toutefois ne désespérons jamais de rien;

nous ne pouvons connaître les desseins de la Providence, et même il arrive assez souvent que tout est gagné lorsqu'on croit tout perdu. Tes parents sont partis avec un peu d'espoir; tâche d'en avoir assez toi-même pour t'aider à supporter tout ce que ma lettre a pu te causer de légitime chagrin.

—

ANNA A ADÈLE.

Que Dieu t'accorde assez de force, chère Adèle, pour te permettre de lire, jusqu'au bout et sans faiblir, cette lettre que je ne puis t'écrire qu'au milieu de mes larmes. Pendant ces derniers six mois, j'ai donné plusieurs fois des nouvelles de notre chère malade à tes parents, qui ont dû te les transmettre. Hélas! ma tâche est finie, le dernier jour de mon amie a sonné : avant-hier elle a été atteinte d'une crise et d'une léthargie plus fortes l'une et l'autre que de coutume ; je désespérais de la voir se réveiller. Lucien, justement alarmé, s'était fait transporter dans sa chambre, car, depuis quelques jours, sa faiblesse est extrême; il ne

peut sortir de son fauteuil ; nous étions mornes et silencieux , notre douleur était profonde ; dans ce moment la femme de chambre entre doucement et vient me dire à l'oreille : M. Antonin est là , peut-il entrer ? — Oh ! surprise ! oh ! bonheur ! pensais-je, il vient peut - être la sauver. — J'avertis Lucien , puis je dis tout bas à la malade : Antonin est là , puis-je le faire entrer ? — Ce mot produit sur elle un effet magique ; ses yeux ternes prennent une expression de joie indicible ; l'incarnat de ses joues, depuis longtemps absent, reparaît tout à coup et sa bouche balbutie : Oui. — Je vais à Antonin , il était sur la porte ; il entre, il se précipite vers la malade ; il lui prend les mains et lui soulève la tête qu'il presse contre sa poitrine, il veut la ranimer par mille baisers ; puis il tombe accablé sur un siége ; ses pleurs coulent en abondance : C'est moi qui l'ai tuée , disait-il , dans son désespoir ; oh ! Dieu ! que je suis malheureux ! oh ! pourquoi suis-je parti ainsi ?... et moi qui l'accusais ! — Malgré le trouble que me causait cette attendrissante scène , je pus remarquer chez ce jeune homme les traces d'un grand chagrin ; un an seulement avait suffi pour le vieillir de dix ; quelques cheveux blancs brillaient sur sa

jolie tête, quelques rides sillonnaient sa charmante figure. Il sortit avec peine de son abattement, puis s'approchant de Lucien, il lui dit : Pardon, monsieur, si je ne suis pas venu à vous en entrant ; mon amitié et mon devoir m'y obligeaient ; mais je n'ai pas été maître de moi-même ; pardonnez-moi, je vous en conjure. — Mon ami, lui répond Lucien d'un ton vraiment sublime, pourquoi ne vous pardonnerais-je pas ? je m'y attendais, car je sais tout ; vous n'avez pas été plus maître de vous en ce moment, que vous n'avez été maître plus tôt de votre cœur, et pourquoi vous en ferais-je un crime ? tout ce que vous avez pu faire, vous l'avez fait ; vous avez respecté mon honneur, vous vous êtes dévoué pour le bonheur de Joséphine ; ne m'avez-vous pas payé par-là au centuple tout ce que vous croyez me devoir ? Oublions donc le passé et prions pour celle que nous aimons ; nos prières réunies seront peut-être exaucées, et si Dieu veut nous frapper, pleurons ensemble encore l'amie si bonne, si dévouée que nous ne retrouverons plus ici-bas ; unissons-nous dans notre douleur, elle sera peut-être moins lourde à porter. — Après ces paroles, il serra la main d'Antonin et resta un moment absorbé dans ses tristes pensées. Il en fut réveillé et

nous tous aussi, par l'arrivée soudaine de Suzanne; elle entre les yeux hagards, la figure en feu, elle court vers Antonin, se cramponne à son cou et crie dans toute l'exaltation de la folie.—Oh! c'est toi, mon Antonin! oh! c'est donc toi? ah! que tu m'as fait attendre, que tu m'as fait souffrir! — En tournant mes regards vers la porte, j'aperçois Mme Ida qui avait suivi jusque-là Suzanne, mais qui n'osait aller plus avant. — Madame, lui ai-je dit, entrez, entrez; venez contempler le mal que vous avez fait, venez jouir de votre ouvrage, et que cette vue puisse réjouir votre cœur, mais qu'elle puisse aussi vous causer à jamais d'horribles cauchemars, qu'elle puisse vous tourmenter par des remords éternels, et justice vous sera faite. — Mme Ida ouvrit la bouche sans pouvoir prononcer une parole; elle fit un geste dramatique et partit. Que Dieu lui fasse miséricorde.......

Il était minuit; nous étions toujours là; j'avais éloigné Suzanne; le pasteur était venu nous donner les consolations de son saint ministère; Antonin avait épuisé, pour redonner la vie à notre chère malade, toutes les ressources de son art; Joséphine avait essayé plusieurs fois, mais vainement,

de parler ; ses yeux seuls parlaient ; ils exprimaient une douce quiétude ; enfin, un sourire angélique a paru sur ses lèvres décolorées et ces mots sont sortis avec peine de sa bouche : Adieu, mes amis, ne me pleurez pas, je suis heureuse. — Aussitôt Lucien se lève avec effort ; il embrasse son épouse chérie et lui abandonne une main qu'elle serre longtemps dans les siennes, brûlantes de la fièvre de la mort ; mais ils sont brisés et Lucien retombe anéanti dans son fauteuil ; après lui, j'embrasse ma bonne amie ; puis Antonin s'avance timidement ; il saisit l'une des mains de celle qu'il avait tant aimée et l'approche de ses lèvres tremblantes d'émotion ; la mourante alors tourne vers lui un regard d'ineffable douceur et son âme s'envole, avec une dernière pensée de reconnaissance et d'amour..... Elle semblait avoir attendu cet ami pour mourir.... Le ministre, à son tour, s'empare de cette main qui bientôt allait être froide et, d'un ton empreint de la plus fervente piété, dit ces simples et touchantes paroles : Mon Dieu ! reçois cette âme en paix, et, par ta grâce infinie, pardonne-lui ses erreurs en faveur de ses souffrances, de ses combats et des sacrifices qu'elle a faits au devoir....... — Le silence après la mort est terrible

et solennel..... Le bruit seul de la pendule se faisait entendre dans cette chambre où la voix de Joséphine était éteinte pour toujours ; son balancier continuait son mouvement ordinaire, et le cœur de Joséphine ne battait plus ; son aiguille continuait de marquer des heures qui pour Joséphine ne marchaient plus. Cet affreux silence aggravait notre commun désespoir ; je crus devoir l'interrompre en appelant les domestiques qui tous attendaient avec anxiété des nouvelles de leur chère maîtresse ; je les ai réunis dans la chambre mortuaire, et là, tous ensemble, nous avons écouté avec recueillement, le cœur oppressé, les larmes dans les yeux, une prière que le ministre nous a faite, prière admirable, prière que je voudrais pouvoir te répéter ; elle était d'autant mieux dite et d'autant mieux sentie que le ministre lui-même avait souffert tous les tourments, toutes les angoisses, toutes les tortures de l'âme qu'avait éprouvés notre bien-aimée Joséphine et dans lesquels elle avait laissé la vie.

Aujourd'hui le corps de celle que nous pleurons a été porté à sa dernière demeure ; Suzanne s'est échappée de mes bras pour courir au cimetière ;

elle était dans un état impossible à peindre. Georges l'a ramenée ou plutôt l'a rapportée, malgré son désespoir qui se manifestait par les cris les plus perçants. Cette scène a ajouté une douleur de plus à toutes celles que nous a fait éprouver une journée aussi cruelle. Lucien m'a parlé de toi, chère Adèle; son désir serait de voir auprès de lui la sœur de sa bonne Joséphine; il faut à ce digne homme non seulement les soins que réclame sa santé, mais encore un souvenir vivant de celle qui savait si bien les lui donner. Viens donc dès que tu le pourras, je t'en supplie pour lui; et plaise à Dieu que cette affligeante lettre ne détruise pas en toi les forces dont tu auras tant besoin pour remplir la tâche douloureuse que l'humanité et ton devoir de sœur paraissent te commander.

A cette dernière lettre, je restai moi-même anéantie et sans forces, il me semblait que je venais d'assister à la mort de Joséphine, comme j'avais assisté plus tôt à sa noce. Je ne pouvais me remettre de toutes les impressions que cette lec-

ture venait de me causer. Adèle était comme moi, aussi notre dîner fut-il impossible, notre soirée pénible, notre nuit sans sommeil. Pendant mon insomnie j'entendis très-distinctement la même voix que j'avais déjà entendue, elle appelait encore Antonin; je fis un soubresaut rapide et je me dis : c'est Suzanne !

Le lendemain je crus pouvoir faire part de ma découverte à Adèle, j'étais initiée dans bien d'autres secrets, pourquoi me cacherait-elle celui-là? Adèle me répondit qu'en effet c'était Suzanne. — Pauvre fille, ajouta-t-elle, qui, depuis vingt ans, a toujours la même pensée; elle n'est pas méchante, elle ne prend même plus de ces crises violentes qui m'avaient tant effrayée autrefois, et même je pourrais la laisser sortir sans une manie qu'elle a et que je ne puis supporter; dès qu'elle est en liberté elle court au cimetière, et là elle rôde autour de la tombe de Joséphine, appelant Antonin. J'ai été plusieurs fois obligée de l'envoyer chercher par un de mes domestiques, et ces scènes sont toujours connues des voisins, ce qui ne peut qu'être affligeant pour moi. Il paraît, d'après la voix publique, qu'Antonin est venu plusieurs fois, après la mort de sa bien-aimée, visiter son tom-

beau, et que, dès le commencement de ces visites, Suzanne l'y aurait rencontré. C'est ce souvenir qui l'y attire encore. Depuis bien des années Antonin n'a pas reparu ; il n'a plus eu le courage d'entrer dans cette maison où il avait vu Joséphine pour la dernière fois, il a même quitté Genève, d'après les informations que j'en ai prises ; on prétend, et je le crois, qu'il parcourt tous les coins du globe où il y a du bien a faire, où il y a des dangers à courir. Ce noble cœur distribue, pour ainsi dire, à l'humanité souffrante, cette somme de dévouement qu'un amour vrai et pur avait développée en lui. Lucien a beaucoup regretté son absence, mais il l'a comprise ! Lucien, cet excellent Lucien, je l'ai gardé encore près de quatre ans ; je ne pus venir lui donner mes soins qu'un mois après la lettre d'Anna, je venais d'avoir ma première fille et je devais attendre mon rétablissement complet pour me mettre en route et pouvoir soutenir l'assaut d'émotions qui m'attendait ici. Lucien eut un bonheur extrême de me voir, il croyait retrouver sa Joséphine, et il accepta ma société et mes soins avec joie, ce qui me donna le courage que je craignais de ne pas avoir ; jamais je n'avais soigné de malade et je me trouvais là

entre un malade et une folle. Il ne fallut rien moins que la bonté et la douce résignation de mon beau-frère pour me faire accomplir, jusqu'au bout, la tâche que je m'étais imposée.... Ce bon Lucien, comme je viens de te le dire, n'a survécu à Joséphine que de quelques années. Il avait une maladie de langueur causée par plusieurs pleurésies successives et négligées; ses forces qui s'étaient complètement perdues à la mort de sa femme, ne purent revenir; d'ailleurs il n'y tenait plus; sa vie était à jamais brisée; il n'avait plus qu'un seul désir, celui d'aller rejoindre sa compagne au ciel, où, disait-il, elle était allée l'attendre. Jusqu'à la fin, il n'a cessé de lire l'Évangile, et cette lecture l'avait fortifié dans ses sentiments éminemment religieux. En mourant, il m'a priée d'accepter, en souvenir de lui et de son épouse chérie, ce domaine qu'il aimait tant; il m'a recommandé sa sœur et sa nourrice, il a fait don à Georges, son frère de lait, de la ferme où s'étaient passés pour lui des jours de contemplation si doux et si paisibles. Sa mort a été l'égale de sa vie, il aimait peu le monde, il l'a quitté sans regret; aussi le vieux garçon qui m'a aidée avec constance à passer les derniers jours de Lucien, me disait-il

en revenant d'accompagner au lieu du repos les restes mortels de son ami : « Ainsi que des oiseaux de passage, nos amis sont partis pour une terre étrangère ; nous les avons vus quelque temps s'ébattre avec joie, voltiger autour de nous, nous égayer, nous attrister tour à tour, par leurs chants, par leurs plaintes, puis ils nous ont quittés, hélas! pour ne plus revenir..... »

Après la mort de Lucien, je crus devoir retourner auprès de mon mari; je laissai le soin de Suzanne et de la maison à la nourrice, me promettant de venir de temps en temps voir si mes ordres étaient bien suivis. Des chagrins que j'ai éprouvés plus tard, m'ont obligée de venir m'y établir tout-à-fait, et puisque tu m'aimes assez pour t'intéresser à tout ce qui me regarde, demain je t'en ferai part. — Je suis heureuse, mon amie, lui ai-je répondu, d'avoir toute ta confiance, et tu ne peux t'adresser à personne qui l'apprécie mieux que moi. Mais me parleras-tu d'Anna? Je suis très-désireuse de connaître son histoire. Je l'ai vue dans mon enfance. Ses lettres m'ont intéressée. Je voudrais savoir sa destinée. — Tu la sauras en même temps que la mienne. Nos deux destinées ont été singulièrement unies jusqu'à sa mort; seulement, je te raconterai

son histoire comme je la vois maintenant et non comme je la voyais avant la lecture de cette correspondance; elle y a gagné, et elle sera plus exacte. A demain donc, mon amie, je ne puis t'en dire plus aujourd'hui ; ces souvenirs m'ont affectée. — Je quittai Adèle et quand je fus seule dans ma chambre, je ne pus m'empêcher de donner quelques larmes à toutes les personnes dont je venais d'entendre la triste fin. Je songeai aussi à la pauvre Suzanne qui n'était pas la moins à plaindre de tous; elle survivait à ses chagrins, et dans quel état, mon Dieu! C'était bien elle, la malheureuse fille, que j'avais vue au cimetière et qui m'avait fait une si grande frayeur. Puis doit-on croire aux revenants ?

—

HISTOIRE D'ANNA.

— Ma chère Mathilde, me dit le lendemain Adèle, en m'attirant le plus près d'elle possible, nous avons tous notre croix à porter, et toutes ces croix sont variées à l'infini ; cependant la mienne doit-être semblable à bien d'autres; je vais t'en faire

juge : Ainsi que je te l'ai dit hier, je vins soigner Lucien ; à mon arrivée, Anna repartit pour Paris ; depuis lors, je n'eus avec elle aucune relation. Je ne l'aimais naturellement guère, et ma sœur, qui seule pouvait nous lier encore, étant morte, plus rien ne pouvait nous rapprocher. Je t'ai parlé de mon séjour ici ; quelquefois mon mari venait me voir, mais il restait peu. Je fus le rejoindre après la mort de mon beau-frère. Mon ménage n'allait pas mal ; j'eus une autre fille, et ces deux gentils petits êtres absorbèrent entièrement, pendant plusieurs années, et mes soins et mon temps. Je n'avais nulle autre préoccupation ; mon cœur était tout là ; aussi m'étais-je à peine aperçue des absences continuelles de mon mari, soit le jour, soit la nuit ; il avait du reste, des attentions pour moi. Je le croyais sage, et j'étais tranquille. Cependant, un jour, une de mes amies, dame d'assez haut parage, en veine probablement de confidences, vint me faire des plaintes sans nombre sur son infidèle époux. — Et vous, ma chère, ajouta-t-elle, êtes-vous satisfaite de votre mari ? — Mais, Madame, je crois que je dois l'être, je n'y ai pas encore songé. — Comment ! vous n'y avez pas songé ? — Non. — En vérité, je n'y comprends goutte. Vous

ne savez pas si vous êtes satisfaite ou non de votre époux? Mais c'est exorbitant. Du reste, si vous n'aviez aucun reproche à lui faire, vous seriez la seule dans Paris, et cette exception serait digne d'être insérée dans tous les journaux. — Mais, chère Madame, ai-je encore objecté, quel reproche voulez-vous donc que je lui fasse? — En voici un tout prêt : celui de n'être pas là maintenant auprès de vous. — Oh ! pour cela, je le lui passe; je le lui ai passé bien d'autres fois. — Vous le lui passez, bonne enfant que vous êtes! vous ne savez donc pas que plus on donne de liberté à ces Messieurs, plus ils en veulent prendre? — Mais, Madame, mon mari a toujours eu sa liberté; quand il lui a plu de rester un jour à la campagne, pouvais-je m'y opposer? Quand il lui a plu de rester une nuit au cercle de ses amis, pouvais-je m'y opposer davantage? Devais-je le tenir esclave auprès de moi? — Et vous avez cru qu'il passait la journée à la campagne? Et vous avez cru qu'il passait la nuit en compagnie de ses amis? Vous sortez donc de l'autre monde? Vous ne savez donc pas que ces Messieurs ont des passe-temps qui leur plaisent infiniment plus? — Quels passe-temps? expliquez-vous, Madame, je vous prie. — Vous êtes vraiment,

ma chère, d'une candeur désespérante; il faut tout vous dire ; il faut vous mâcher les morceaux. Ces Messieurs partagent et repartagent l'amour qu'ils devraient tout garder pour leurs épouses. — A mon tour, Madame, je n'y vois goutte. Je ne vois pas pourquoi ils préféreraient des étrangères à leurs femmes qui les aiment et qu'ils devraient seules aimer? — Hélas! mon enfant, je vois que vous n'y voyez rien et que tôt ou tard vous pouvez vous trouver bien mal, comme beaucoup d'autres femmes, de votre inconcevable aveuglement. Quand, *moi*, j'ai été indignement trompée, pourquoi ne le seriez-vous pas vous-même? — Alors, comment faut-il que je m'y prenne pour le retenir, s'il ne veut pas rester? — La chose est difficile et peut-être même impossible, car toutes les gentillesses d'une épouse ne valent pas, pour eux, un seul coup d'œil d'une aventurière. Il faut donc commencer d'abord par s'assurer s'ils sont coupables ou non, s'ils mentent ou non; puis on agit selon la circonstance. Faites suivre votre mari, croyez-moi, et voyez clair dans sa conduite; puis vous saurez si vous devez l'aimer ou le haïr; vous saurez s'il vaut la peine de le retenir par vos charmantes caresses où si vous devez lui laisser ignominieu-

sement la bride sur le cou. — Au départ de cette dame, je revins sur le passé, et, en effet, je reconnus que j'avais été bien aveugle. Que de circonstances, que de petits détails sur la vie de Charles m'avaient échappés et qui revinrent à ma mémoire. Pendant quelque temps, j'observai ses moindres mouvements, j'épluchai ses moindres paroles, et je crus remarquer en lui de l'hypocrisie. Cette découverte me fut, je t'assure, bien sensible. Alors la méfiance s'empara de mon cœur et la jalousie ne tarda pas à venir lui tenir compagnie. Je commençai à souffrir de l'âme, ce qui m'était tout nouveau. Pendant les absences de mon mari, je me faisais des idées affreuses; la nuit elles devenaient monstrueuses, et, enfin, ma position ne devint plus tenable. Je le priai avec douceur de s'absenter moins souvent. Je lui dis qu'il me causait, par ses courses continuelles, de mortelles inquiétudes. Il me répondit plusieurs fois d'être tranquille, qu'il ne pouvait éviter de sortir encore ce soir, mais que demain il resterait. Le lendemain il disait comme la veille, et sa conduite ne changeait pas. Enfin, un jour, à bout de patience, je pris de l'humeur; alors il se fâcha et me dit que puisque j'étais si peu aimable, il resterait encore

plus longtemps dehors; qu'il ne pourrait vivre avec une femme capricieuse. A ce dernier mot, je vis qu'il serait incorrigible, et je résolus de le faire suivre ainsi que me l'avait conseillé la grande dame. Les domestiques ne doivent pas entrer dans ces sortes d'affaires. Je fis appeler un jeune portefaix, un vrai gamin de Paris, et lui promis une bonne récompense s'il voulait suivre pendant quelques jours, M. Charles de B., partout où il irait, si au bout de ce temps il pouvait me dire les personnes qu'il fréquentait, s'il pouvait me conduire, moi-même, dans la maison où il allait le plus souvent, et surtout s'il tenait le secret. Le gamin cligne de l'œil, me promet son zèle et part. Une huitaine de jours après, il revient, et avec un air mystérieux, me dit : — Madame, j'ai fait votre commission et je crois avoir découvert où reste ce Monsieur. Je l'ai suivi dans bien des endroits, mais toujours il revenait au même lieu. Alors j'ai demandé au concierge s'il restait dans cette maison, il m'a répondu qu'oui; car, Madame, il faut vous dire qu'il est marié. — Il est marié! que dites-vous? — Oui, et je peux vous faire voir sa femme si vous le désirez; on me l'a montrée; c'est une grande blonde. — Alors, mon enfant, vous vous êtes trompé, ce n'est

pas M. Charles de B. que vous avez suivi. – Dame! pas si bête, c'est vraiment bien lui ; le concierge m'a dit son nom; puis il est facile à connaître ; il est presque blond, il est gras et assez rouge ; il vient tous les jours ici, chez Madame. D'ailleurs, Madame peut s'assurer par elle-même si c'est bien lui, il est en ce moment avec sa femme; vous pouvez y aller vite, en voiture, et vous le trouverez.

A tout hasard, je partis, le gamin monta sur le siége et fit arrêter devant la porte en question. Mon cœur battait avec force, il me semblait que je commettais un crime; je demande au concierge M. Charles de B.... —Montez au premier, m'est-il répondu. Je sonne à la porte, une domestique ouvre, je lui fais la même question : il y est, dit-elle, qui vais-je annoncer ? — Inutile, dis-je, en la repoussant violemment. — Cette fille, surprise, me montre du doigt où il faut entrer. J'ouvre la porte qu'elle me désigne, j'entre, et je vois qui? que te dirai-je? J'en suis encore émue malgré moi : je vois Anna en négligé, assise à côté de Charles en négligé aussi.—Quoi ! m'écriai-je furieuse, c'est donc vous, Anna, qui m'enlevez mon mari? et vous, Monsieur, ne devriez-vous

pas rougir de honte de quitter votre femme pour une pareille créature !... — Anna s'était renversée en arrière en criant : Oh ! grand Dieu ! son mari ! — Je n'eus pas le temps d'ajouter un mot de plus, Charles m'avait prise brutalement par le bras et m'avait fait sortir en disant, d'un ton effrayant : Madame de quel droit espionnez-vous ainsi ma conduite ? retournez à l'instant chez vous et qu'à l'avenir vous soyez plus prudente. — Je ne puis te raconter, sans frémir encore, cette scène qui fut si nouvelle pour moi ; je rentrai dans un état voisin du désespoir, et franchement, je te l'avoue, j'eus besoin des caresses de mes filles pour m'empêcher de me jeter dans la Seine, tant il est vrai que notre premier chagrin à nos est le plus difficile à supporter. Depuis ce moment, j'ai eu des peines, des tourments, des inquiétudes inouïs ; mon mari, quand il est revenu à la maison, a commencé par me faire de graves reproches sur ma conduite inconsidérée ; puis peu à peu il était parvenu à me faire croire que c'était Anna qui l'avait attiré chez elle, par ses coquetteries, mais qu'il était bien loin de vouloir cohabiter avec elle, que tout ce qu'on avait pu me dire, n'était que des mensonges, que j'avais eu tort de m'y arrêter. Enfin, je

fus presque persuadée, et comme Charles resta assez tranquille pendant quelque temps, je commençais à l'être moi-même, lorsqu'un matin, à mon lever, je reçus un billet d'Anna, par lequel elle me priait de passer chez elle le plus tôt possible. J'hésitais à m'y rendre; cependant la curiosité m'y entraîna. J'entrai, non sans une pénible sensation, dans la chambre où elle était couchée; sa pâleur me fit de la peine, elle paraissait avoir beaucoup souffert. — Est-il vrai, me demanda-t-elle d'une voix faible, que Charles est ton mari? — Quelle question, lui répondis-je, tu devrais bien le savoir, puisque je t'avais invitée à ma noce et que je t'avais dit son nom. — Ah! voilà qui m'explique, reprit-elle, étonnée, pourquoi Charles se refusa si obstinément à m'y laisser aller. — Quoi! tu le connaissais donc déjà? répliquai-je, surprise à mon tour. — Hélas! oui, et il me fit croire qu'il était le parent de ton mari, et qu'étant brouillé avec lui, il me défendait de me rendre à ton invitation. — Mais quels rapports avais-tu donc avec lui, pour qu'il eût ainsi de l'autorité sur toi? — Nous devions nous marier, et l'affaire était tout-à-fait décidée; c'était lui qui m'avait fait sortir de chez ma tante à force de promesses dorées. —

Et.... ces promesses, tu les as crues bien longtemps, il paraît, puisque vous n'avez cessé, depuis, de vous fréquenter? — Je les ai crues jusqu'au jour où tu es venue me désillusionner, et lors même que j'aurais voulu me détacher plus tôt de lui, je ne l'aurais pu par une cause que je n'ose t'avouer. — Avoue tout, dis-je exaspérée, et puisque tu as tant fait que de m'appeler pour me faire entendre de pareilles horreurs, ne me laisse rien ignorer. — Eh bien ! Adèle, c'est qu'il a dissipé toute ma fortune, et que maintenant s'il m'abandonne, je mourrai de faim... Il me fut impossible d'en entendre davantage, je sentais que j'allais défaillir. Je sortis, la tête en feu, je me rendis chez un avocat, et le consultai sur la manière dont il fallait m'y prendre pour me séparer d'un mari coupable que j'avais surpris en tête-à-tête avec une femme et qui vivait maritalement avec elle. L'avocat se contenta de me répondre par cette question : L'avez-vous surpris dans votre domicile, Madame ? — Non, Monsieur, c'était chez la femme même. — Eh bien ! Madame, votre demande n'aurait pas droit devant les tribunaux. — Cependant, Monsieur, un mari qui surprend son épouse hors de chez lui, dans le même cas,

peut la tuer, une femme, à son tour, n'aurait-elle pas quelque moyen de vengeance ? — Non, Madame, dit l'avocat en souriant agréablement et se levant d'un air pressé ; non, Madame, la loi a été faite par les hommes, et naturellement ils l'ont faite pour eux.

Très-peu satisfaite de cette réponse, je sortis de chez l'avocat, le cœur gros et mille idées en tête. — Désormais, disais-je, la présence de Charles ne peut que m'être insupportable ; nous ne pouvons avoir ensemble que des discussions irritantes et intolérables ; il ne me reste qu'un moyen pour éviter tant de chagrins, c'est de partir pour la Suisse ; là, je serai chez moi, je pourrai y vivre en paix. Il m'était impossible, cependant, de partir sans en avertir Charles ; quand je lui fis part de mon projet, il en parut d'abord contrarié ; puis je ne sais quelle fut sa réflexion ; mais elle eut pour résultat ces dures paroles : Puisque vous voulez partir, Madame, partez, je n'aurai plus du moins à subir ces scènes dont vous ne craignez pas d'abreuver ma vie.

Je partis en effet avec mes deux filles ; et depuis lors, j'ai toujours habité ici ; Charles vient de temps en temps nous faire une visite, visite qui est plu-

tôt pour ses enfants que pour moi, puisque nous sommes séparés, sinon de droit, au moins de fait, et c'est là ma croix, et c'est là mon ver rongeur; car autant il est doux de vivre unis en ménage, autant il est cruel de vivre désunis; le mariage alors n'est plus qu'un enfer sur la terre, tandis qu'il devrait être un paradis, s'il peut en exister un ici-bas....... Quand tu es venue dans ce pays, j'étais à Paris où Anna m'avait appelée; je m'étais rendue à son appel, soit par humanité, soit en souvenir de ma sœur; ce n'était certainement pas pour elle. Je la trouvai malade et dans la misère; cette fille qui n'avait rêvé qu'indépendance, fortune, grandeurs, était maintenant à la merci des bonnes gens; celui qui l'avait perdue, ne trouvant plus chez elle ni la santé, ni la beauté, l'avait honteusement délaissée, et cherchait probablement d'autres agréments ailleurs. Anna me fit pitié; elle avait été victime d'un appât brillant et séducteur auquel elle s'était laissée prendre avec toute la bonne foi de son cœur, qui était naturellement bon, mais plein d'orgueil, et c'était la cause de son égarement, et c'était ce qu'une tutrice clairvoyante aurait dû savoir diriger. Sa tante avait pris le contrepied de ce caractère qu'il

fallait savoir flatter quelquefois et non toujours contrarier, en sorte que Charles flattant et la tante contrariant, c'était Charles qui l'avait emporté. Pauvre fille! tout semblait s'être conjuré contre elle pour la conduire dans la triste position où elle était..... Elle me dit que, depuis le jour où je lui avais appris que Charles n'était plus libre, elle s'était sentie mourir, parce que, jusque-là, elle avait cru l'épouser, et que c'était dans cet unique espoir qui devait se réaliser d'un jour à l'autre, qu'elle lui avait tout donné: sa personne et son bien. Elle croyait, par ces sacrifices, lui prouver tout son dévouement, et cette idée jusque-là, en aveuglant sa raison, l'avait rendue heureuse. L'abandon de Charles avait achevé de la tuer; alors elle n'avait pas voulu mourir sans savoir de ma bouche si je lui pardonnais le mal involontaire qu'elle devait m'avoir fait, ni sans me remettre tous les souvenirs qu'elle tenait de sa chère Joséphine, parmi lesquels se trouvaient les lettres de cette bonne amie et sa correspondance avec Antonin, qu'elle lui avait confiée en mourant. Elle me dit aussi qu'une vraie consolation pour elle était la pensée de n'avoir pas parlé, pendant son séjour ici, ni de Charles, ni de ses projets à ma

sœur, dont l'amitié aurait pu s'effaroucher par ses craintes, et ajouter une peine de plus à ce cœur déjà si malade... Je fis ce que je pus pour adoucir les derniers moments de cette malheureuse qui venait ainsi à moi; mais je ne pouvais m'empêcher de l'accuser intérieurement d'avoir corrompu mon mari; la conduite de Charles était trop monstrueuse pour que je dusse mettre tous les torts de son côté.

Aujourd'hui que j'ai lu les lettres d'Anna et que je reconnais sa franchise, qui du reste était une de ses qualités bien connues, je lui pardonne tout-à-fait, mais je pleure sur Charles. O mon amie! quand tu me vis à mon retour, je venais de bien souffrir. Les plaintes d'Anna, les souvenirs de Joséphine qu'elle avait réveillés en moi, la vue de mon mari, qui calme et impassible était venu assister (pour l'acquit de sa conscience sans doute) à la mort de sa victime, tout cela m'avait causé un noir que toi seule pouvais dissiper..... Maintenant, ajouta Adèle en me serrant la main, je te remercie mille fois d'avoir bien voulu interrompre ton voyage pour t'arrêter ici; ton but, pauvre amie, a été manqué: tu cherchais des distractions et tu n'as trouvé que de la tristesse. — Chère amie,

lui ai-je répondu, détrompe toi, mon but n'a pas été manqué ; je cherchais un peu de bonheur, j'en ai trouvé à te consoler.

Quelques jours après, les filles d'Adèle arrivèrent ; alors je crus pouvoir la laisser entourée de la société qu'elle aimait. Je pris congé d'elle et revins dans mon antique demeure, abandonnant un voyage qui peut-être m'aurait fait rencontrer encore de plus malheureux que moi.



FIN.

Valence, imp. de MARC AUREL, rue de l'Université, 9.

